

O E U V R E S  
DE  
M A N C I N I - N I V E R N O I S  
T O M E I I



Val 1525699

# FABLES

DE

MANCINI-NIVERNOIS,

PUBLIÉES

PAR L'AUTEUR.

TOME SECOND.

.....*Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris,  
prosimus etiam, si possumus, otiosi.*

CICERO. Tuscul. lib. j.

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVI.





---

# T A B L E.

---

## L I V R E   S E P T I È M E.

FABLE I. <i>Le Roi et la Reine</i>	page 1
II. <i>La Voiture et le Paon.</i>	2
III. <i>Le Lièvre et ses Amis.</i>	5
IV. <i>Le Docteur et la Puce</i>	8
V. <i>La jeune Fille et les Guêpes.</i>	9
VI. <i>Les Centenaires.</i>	11
VII. <i>Le Combat du Cirque.</i>	12
VIII. <i>Le Corbeau et le Coq de Limoge.</i>	14
IX. <i>Le petit Homme au Parterre.</i>	16
X. <i>La Méridienne.</i>	18
XI. <i>La Vénus d'Apelle.</i>	20
XII. <i>Le jeune Prince et les Polissons.</i>	22
XIII. <i>Le jeune Chinois.</i>	24
XIV. <i>Les Marionnettes.</i>	25
XV. <i>Le Roi observateur.</i>	26
XVI. <i>Les deux Profils.</i>	29
XVII. <i>Le Lion inconsolable.</i>	31
XVIII. <i>Le Cormoran de bon conseil.</i>	33
XIX. <i>Les Carrières.</i>	34

## LIVRE HUITIÈME.

FABLE I. <i>L'Oiseau et le Serpent de mer.</i>	37
II. <i>Les Bucherons.</i>	39
III. <i>Les deux Exilés.</i>	41
IV. <i>Le Hérisson.</i>	43
V. <i>Les Esprits malades.</i>	46
VI. <i>Jupiter et le Rossignol.</i>	47
VII. <i>Les Moutons qui dépérissent.</i>	49
VIII. <i>Les jeunes Chiens couplés.</i>	51
IX. <i>Le Voyageur, les Cigales et les Grenouilles.</i>	52
X. <i>La Guêpe et l'Abeille.</i>	54
XI. <i>Le Chat qui veut faire fortune.</i>	56
XII. <i>La Vengeance de Jupiter.</i>	58
XIII. <i>Les Vents.</i>	60
XIV. <i>L'Origine des Pigeons ramiers.</i>	62
XV. <i>Le Nain et le Géant.</i>	64
XVI. <i>Les Grenouilles et les Roseaux.</i>	67
XVII. <i>Le Tailleur.</i>	69
XVIII. <i>L'Enfant et le Mâtin.</i>	70
XIX. <i>Le Paysan et la Cigogne.</i>	71

## LIVRE NEUVIÈME.

FABLE I. <i>Les deux Frères.</i>	73
II. <i>Les Rats de Norvège.</i>	74

# T A B L E.

vij

FAB. III. <i>La Caille , la Bécasse et le vieux</i>	
Corbeau.	76
IV. <i>La Cavale et son Petit.</i>	77
V. <i>Le Dindon.</i>	79
VI. <i>Les deux Aigles.</i>	81
VII. <i>La Taupe.</i>	83
VIII. <i>L'Ecolier.</i>	84
IX. <i>Les deux Poules.</i>	86
X. <i>Le Lion et l'Eléphant.</i>	87
XI. <i>Le Fermier et son Seigneur.</i>	89
XII. <i>Les Pyramides.</i>	91
XIII. <i>Le Turc, sa Femme et la Pie.</i>	93
XIV. <i>Les Chevreuils.</i>	95
XV. <i>Les deux Nids.</i>	97
XVI. <i>Les Ecrevisses.</i>	99
XVII. <i>Le Singe qui parle.</i>	101
XVIII. <i>Le Singe et l'Eléphant.</i>	103
XIX. <i>La jeune Linotte.</i>	105
XX. <i>Le Bélier dangereux.</i>	107
XXI. <i>Le Cheval de course.</i>	109
XXII. <i>Le Pivert et le Roitelet.</i>	111

## L I V R E D I X I È M E.

FABLE I. <i>La Découverte.</i>	113
II. <i>La Faisanne et la Perdrix.</i>	116
III. <i>La Fontaine du Seigneur.</i>	119

FAB. IV. <i>L'Aigle et le Roitelet.</i>	121
V. <i>Le Roi et le Vigneron.</i>	124
VI. <i>Les Moutons aux dents d'or.</i>	126
VII. <i>Le Colin-Maillard.</i>	127
VIII. <i>Les Jeux pleiens ou le Joute sur l'eau.</i>	129
IX. <i>Les deux Chiens de chasse et le Manant.</i>	131
X. <i>La Perruche et l'Hirondelle.</i>	134
XI. <i>Les jeunes Canards.</i>	135
XII. <i>Les deux Cerfs et le Loup.</i>	138
XIII. <i>Le Fils du Roi et les Portraits.</i>	140
XIV. <i>Les Têtes mal traitées.</i>	142
XV. <i>La Poule et l'Autruche.</i>	143

## L I V R E O N Z I È M E.

FAB. I. <i>Le Dégel et les Glisseurs.</i>	145
II. <i>Le Bateau.</i>	146
III. <i>Le Loup et les Lapins.</i>	148
IV. <i>La Montagne des Diamants.</i>	150
V. <i>L'Aveugle et la Lanterne.</i>	152
VI. <i>La Pierre et les Inscriptions.</i>	154
VII. <i>Le Chat et le Perroquet.</i>	157
VIII. <i>Le Berger, les Moutons et le Philosophe.</i>	160
IX. <i>Le roi de Java et l'Eléphant blanc.</i>	162



# TABLE.

ix

FAB. X. <i>Le Renard, architecte du Lion.</i>	164
XI. <i>Le Chameau, le Cheval et le Voyageur.</i>	166
XII. <i>Rien de trop</i>	169
XIII. <i>Le Roi Louis XII et le Courtisan.</i>	172
XIV. <i>Le Fromage mou.</i>	175

## LIVRE DOUZIÈME.

FAB. I. <i>La Grue.</i>	177
II. <i>Le Laboureur et son Crible.</i>	179
III. <i>Le Quaker et le mauvais Chien.</i>	181
IV. <i>Le Barbet et le Calender.</i>	182
V. <i>Les deux Joueurs.</i>	184
VI. <i>Le Porc-épic et le Lièvre.</i>	185
VII. <i>Les Etoiles et la Fumée, ou le Satrape et le Sage.</i>	186
VIII. <i>L'Enfant et sa Poupée.</i>	188
IX. <i>Le Roi, le Visir et les deux Enfants.</i>	189
X. <i>Le Réveil du Roi et de son Valet de chambre.</i>	191
XI. <i>Jupiter et le Savant.</i>	193
XII. <i>Les Biens inutiles.</i>	194
XIII. <i>Le bon Conseil.</i>	195
XIV. <i>La Balance.</i>	196
XV. <i>Le jeune Homme, l'Araignée et le Vieillard.</i>	197

FAB. XVI. <i>Le Renard opinant.</i>	198
XVII. <i>Les Troyens mal avisés.</i>	199
XVIII. <i>Les deux Taureaux et le Lion.</i>	200
XIX. <i>Les deux Grands.</i>	201
XX. <i>La vieille Tour.</i>	203
XXI. <i>L'Avocat, le Peintre et le Philosophe.</i>	204
XXII. <i>Cérès ou les Laboureurs.</i>	206
XXIII. <i>Le sage Vieillard et le faux Sage.</i>	207
XXIV. <i>Le Sage et l'Abeille.</i>	208
XXV. <i>Les Fourmis.*</i>	210
XXVI. <i>Les trois Japonnois , Conte.</i>	211

---

F A B L E S  
D E  
MANCINI-NIVERNOIS.  
LIVRE SEPTIEME.

---

F A B L E I.

LE ROI ET LA REINE.\*

Jadis un roi grand amateur de l'or,  
Et qui croyait bonnement qu'un trésor  
Était richesse véritable,  
Rendit son peuple misérable,  
Occupant chez lui tous les bras  
A fouiller une mine ouverte en ses états.  
Tout était perdu, si la reine  
Plus digne d'être souveraine  
Et plus sage que son mari,  
Avec art ne l'eût converti.

\* Plutarque.

2 FABLES DE NIVERNOIS,

Comme il revenait de la chasse  
Bien fatigué, mourant de faim,  
Elle lui fit servir pour tout festin  
Des mets d'or pur ; faisant , perdrix ; bécasse ,  
Fromage, fruits, et jusqu'au pain ;  
Tout était d'or. Le roi fit la grimace ;  
Puis s'adressant à la reine, il lui dit :  
J'aime bien l'or, mais ce n'est pas son heure ;  
Un chasseur a trop d'appétit.  
Du pain, des raves et du beurre ,  
Du pain surtout, voilà ce qu'il me faut ;  
Faites-m'en donner au plus tôt.  
J'entends bien , reprit la princesse ,  
Et vous avez toute raison ;  
Mais nous avons ici l'or à foison ,  
Et quant au pain nous sommes en détresse ;  
Où voulez-vous qu'on en puisse trouver ?  
Le pain se fait avec de la farine ;  
On n'en trouve point dans la mine.  
Il faut du grain ; il faut semer et cultiver ;  
C'est l'emploi d'un grand nombre d'hommes.  
Quand on les force au travail souterrain ,  
On laisse en friche le terrain :  
Plus de culture, plus de grain ,  
Plus de farine, plus de pain ,  
Et voilà l'état où nous sommes.  
La reine parlait d'or. Le roi fut étonné ,  
Mais il ne fut pas obstiné.

Soudain il changea de manière,  
 Ferma sa mine meurtrière,  
 Et rendant les colons au sol abandonné,  
 Acquit bientôt la richesse réelle  
 Qui vaut de l'or, et que l'or ne vaut pas,  
 Qui fait prospérer les états,  
 Et sans quoi tout est bagatelle.

---

## I I.

## LA VOITURE ET LE PAON.

C'EST, dit-on, un rude fracas  
 Quand deux planètes se rencontrent.  
 Plutôt que de céder le pas  
 Elles se brisent en éclats ;  
 Les astronomes le démontrent,  
 Ainsi je n'en douterai pas.  
 Je veux même appuyer cette haute doctrine  
 D'un récit à ma façon :  
 L'orgueilleux, qu'il s'examine,  
 Y pourra prendre leçon.

En leste et brillant équipage  
 Un grand seigneur faisait voyage.  
 Six chevaux bays des plus fringants,  
 La tête au vent et la queue à l'anglaise,  
 Sur le pavé faisaient voler sa chaise

4 FABLES DE NIVERNOIS,

Effarouchant bêtes et gens.

Le postillon, le cocher et le maître,  
Même aussi les chevaux peut-être,  
S'applaudissaient que leur aspect  
Fit tant d'effet sur le vulgaire,  
Prenant la crainte pour respect :  
C'est une méprise ordinaire.

Comme ils traversaient un hameau  
Que bordait le fossé d'une gentilhomière,  
Au milieu du chemin se quarrât un oiseau ;

C'était un paon : il se trouvait si beau,  
Il en avait l'âme si fière,  
Qu'à tout venant il voulait se montrer,  
S'étaler, se faire admirer.

A l'aspect du bel attelage,  
L'oiseau bouffi de vanité  
Voulut faire assaut de beauté.  
Soudain, poussant un cri sauvage,  
Qu'il croit rempli de majesté,  
Il fait aux chevaux l'étalage  
De son éventail brillant.

Les quadrupèdes se confondent ;  
Le coup de fouet en vain est répété,  
Tout de travers ils y répondent,  
Et s'emportant, se jetant de côté,  
Dans les fossés ils versent la voiture.  
Ces fossés-là n'étaient pas d'eau bien pure ;  
Le beau carrosse en sortit tout crotté ;

Le cocher y gâta sa plume ;  
Le seigneur y prit un bon rhume ;  
Tout l'équipage eut son paquet.  
Le paon aussi : ce fut un coup de fouet,  
Comme on sortait du précipice,  
Qui par hasard en fit justice.

Rions du tout : c'est un plaisir permis,  
Et qu'on peut prendre sans malice,  
Quand on voit deux orgueils l'un par l'autre punis.

---

## I I I.

## LE LIÈVRE ET SES AMIS. \*

UN lièvre était le meilleur animal  
Qui fût sur la terre ronde :  
Peu d'esprit, mais cœur loyal,  
Ne songeant jamais à mal  
Et l'ami de tout le monde.  
De tout le monde ! ... en vérité  
Ce système est pure sottise.  
Espoir d'universalité  
En fait d'amis, n'est pas chose permise.  
Le lièvre déjeûnait un jour de grand matin  
Dans les guérets, lorsque soudain

\* Gay's Fuh.

6 FABLES DE NIVERNOIS,

La trompe sonne , et la mette ennemie  
A grands cris attaque sa vie.  
Lors il détale et gagne au fort.  
On l'y rapproche ; il en ressort ,  
Fait cent retours , brouille sa trace ,  
Brode la plaine et ruse en cent endroits ;  
Mais vainement. On le pourchasse ;  
On le relance , on le harasse ,  
Et bientôt il est aux abois.  
Tout palpitant , tout hors d'haleine ,  
Et voyant sa perte certaine ,  
Il s'étendit le long d'un grand chemin  
Qui traversait les prés de la commune.  
Il y vit le cheval son ami , son voisin ,  
Et s'applaudit de la bonne fortune.  
Cher ami , lui dit-il , j'implore ta pitié ;  
Je ne puis plus aller à pié ;  
Laisse-moi sur ton dos fuir la mort qu'on m'apprête ;  
Un tel fardeau sied à ton amitié.  
L'autre répond : Pauvre petite bête ,  
Je gémis de ton triste sort ;  
Mais quant à moi , que veux-tu que j'y fasse ?  
Je suis poussif ; le plus petit effort  
Me ferait mourir sur la place.  
Cependant ne crains rien , tous nos amis sont là ;  
Et le cheval s'en fut disant cela.  
Le taureau vint ; le lièvre lui parla  
Comme au cheval , faisant même semonce.



Le taureau fit même réponse.  
De l'amitié, dit-il, je respecte les lois,  
Mais l'amour a les premiers droits :  
Or tu sauras qu'auprès de cette meule  
Qu'on voit là-bas, ma maîtresse m'attend ;  
Je ne saurais la laisser seule,  
Et vais la rejoindre à l'instant.  
Adieu donc, mon cher petit lièvre ;  
Voici venir la brebis et la chèvre  
Qui suppléeront à mon défaut ;  
C'est justement ce qu'il te faut.  
L'une des deux aurait bien pu suffire ;  
Mais toutes deux refusèrent l'emploi.  
La chèvre s'excusa sans trop dire pourquoi :  
Son dos était pointu ; c'était un vrai martire  
De s'y placer : le lièvre était trop las,  
A coup sûr il n'y tiendrait pas.  
Pour la brebis, ce fut une autre affaire ;  
Elle donnait à têter, et son lait  
Au moindre travail se troublait.  
Et puis, s'il faut ne vous rien taire,  
Hommes et chiens, dit-elle, également  
Mettent moutons et lièvres sous la dent ;  
Je crains d'exciter leur colère.  
Ainsi chacun laissa le pauvre hère  
A la merci des chasseurs sans pitié.  
Était-ce là de l'amitié ?

---

## I V.

LE DOCTEUR ET LA PUCE.<sup>1</sup>

UN docteur allait bavardant  
 Sur les grandeurs de notre espèce humaine :  
 Bouffi d'orgueil, et regardant  
 Tout l'univers comme notre domaine,  
 C'était pour nous que dans les lieux  
 Roulent ces globes radieux  
 Qu'on adora dans l'enfance du monde ;  
 Pour nous la nature féconde  
 A peuplé d'animaux et la terre, et les airs,  
 Et les mers  
 Jusques dans leurs vastes abîmes :  
 Oiseaux, poissons, quadrupèdes divers,  
 Tous naissaient, selon lui, pour être nos victimes.  
 Seigneur lion n'était pas là ;  
 Une puce le suppléa  
 Et vint déranger le système.  
 Elle attaque le nez du sire, elle le mord ;  
 Il s'interrompt, la chasse ; elle revient encor,  
 L'occupe tout entier, lui fait quitter son thème :  
 Du nez voltigeant au menton,  
 Au bras, à la cuisse, au talon,  
 Puis à l'œil, et puis à l'oreille ;

<sup>1</sup> Gay's Fab.

A chaque endroit tirant du sang,  
Et le suçant  
Que c'est merveille.  
Il en enrage, et se gratte, et se tait.  
Qu'avez-vous, docteur, s'il vous plaît ?  
Dit un quidam ; vous perdez la parole ! —  
Ce que j'ai, reprit l'orateur !  
Une puce qui me désole,  
Qui me dévore. — Ah ! ah ! docteur,  
J'en sens une aussi qui me suce.  
N'aurions-nous pas été faits par le Créateur  
Pour être mangés par la puce ?

---

## V.

LA JEUNE FILLE, ET LES GUÊPES.<sup>1</sup>

CHASSE-LA donc, disait une fillette  
A sa chambrière Toinette,  
Chasse la guêpe que voilà ;  
Je ne puis faire ma toilette  
Avec ce bourdonnement-là.  
Toinon reprit : Pourquoi cela ?  
Laissez plutôt cette petite bête  
Faire auprès de vous tous ses tours ;  
Elle vous parle, et sur ma tête

<sup>1</sup> Gay's Fable.

10 FABLES DE NIVERNOIS,

Elle vous conte ses amours ;  
 C'est à vous qu'elle va toujours ,  
 Jamais à moi ; remarquez bien la chose :  
 En voyant le lis et la rose  
 Sur votre bouche demi-close ,  
 Sur votre sein , sur votre teint charmant ,  
 Je gagerais qu'elle vous prend  
 Pour une fleur nouvellement éclore.  
 Voulez-vous la tuer pour cela ? — Vraiment non ,  
 Dit la fille avec complaisance ;  
 Laissons-la faire , ma Toinon ,  
 On eût dit que la guêpe avait l'intelligence  
 De ce discours : elle vint sans façon  
 Sur la gorge et sur le menton  
 Faire à la belle une douce accolade ,  
 De ses cheveux savourer la pommade ,  
 Prendre avec elle au même gobelet  
 Du café , du sucre et du lait.  
 Puis elle va redire à ses compagnes  
 Le bon accueil qu'elle a reçu.  
 De tout l'essaim le fait est bientôt su.  
 Guêpes de quitter les campagnes ,  
 Et même les jardins à fleurs ,  
 Pour s'en venir prendre part aux faveurs  
 De la fillette débonnaire.  
 Il en survint un bataillon  
 Qu'elle reçut en fille hospitalière.  
 Elle en paya la folle enchère ;

Bientôt elle sentit leur fatal aiguillon.  
Était-il temps de s'en défaire ?

---

## V I.

## LES CENTENAIRES.

La peste était dans la ville ;  
Un centenaire y périt ,  
Un autre en réchappa ; Galien le guérit ,  
Rare bonheur que n'a pas un sur mille.  
Quoi qu'il en soit , le vieux ressuscité  
Se pavanait d'être ainsi remonté  
Dessus sa bête , et se croyait cédule  
De vivre encor sans crainte et sans scrupule  
Un bon bout de l'éternité.  
Mais la mort qui savait son compte ,  
La mort qui n'a pitié ni honte ,  
S'en vint bientôt le détromper ;  
Elle alongea son croc funeste ,  
Et le vieux n'y put échapper.  
Autant valait être mort de la peste.

Entre nous , ceci fait songer  
A ce qu'on nomme gens en place.  
Ils touchent sans cesse au danger ,  
Danger de mort qu'il les menace :  
Car c'est mourir que perdre ses emplois ;

Ils en sont toujours à deux doigts.  
 Chaque jour nouvelles intrigues  
 Naissent au sérail du sultan ;  
 C'est la peste sur le divan.  
 Plus d'un visir succombe aux brigues ;  
 Quelqu'autre aussi, plus heureux courtisan ,  
 Garde son poste et se tire d'affaire.  
 Qu'il triomphe aux yeux du vulgaire ;  
 Mais qu'il sache se souvenir  
 Qu'il n'a, comme le centenaire ,  
 Presque aucuns droits sur l'avenir.

---

## V I I.

## LE COMBAT DU CIRQUE.

Au temps passé, dans le cirque de Rome  
 Deux combattants tous deux pleins de valeur  
 Se disputaient un triste honneur :  
 L'honneur de bien tuer un homme.  
 Le peuple-roi se régalaît  
 Du spectacle de l'homicide,  
 Battait des mains quand le sang ruisselait,  
 Et fixait un regard avide  
 Sur le blessé qui chancelait.  
 Tout ce qu'un faux honneur inspire  
 De fureur et d'atrocité,  
 Animait jusques au délire

Des champions le courage exalté.  
Tout-à-coup survint un orage,  
Et le sanglant aréopage  
N'est bientôt qu'un vaste désert;  
Chacun s'enfuit pour se mettre à couvert.  
Les combattants restent seuls dans l'arène;  
Le combat cesse; et les gladiateurs  
N'ont plus ni colère ni haine  
Quand ils n'ont plus de spectateurs.  
Il faut un parterre aux acteurs.

Voulez-vous rendre cruelles  
Les disputes, les querelles?  
Paraissez en faire cas,  
C'est ainsi qu'elles s'aigrissent;  
Voulez-vous qu'elles finissent?  
Ne vous en occupez pas.

---

## VIII.

## LE CORBEAU ET LE COQ DE LIMOGES.

UN vieux corbeau, le Nestor des oiseaux,  
 S'étant pris d'amitié pour un coq de Limoge,  
 L'avertissait souvent de ses défauts;  
 Et d'autres fois par quelque éloge  
 Se plaisait à l'encourager.  
 C'est, dit-on, l'art de corriger.  
 Mon enfant, disait-il, j'ai aimé bien ton plumage  
 Quoique un peu brun, et ton lesté corsage,  
 Et le son brillant de ta voix.  
 Ce que j'aime encor davantage,  
 C'est la prudence qui t'engage  
 A te cacher au fond des bois  
 Pour éviter la mort ou l'esclavage.  
 Mais, mon ami, tu n'es pas sage  
 De t'extasier en chantant  
 Comme tu fais, jusqu'à perdre à l'instant  
 Le moyen de voir et d'entendre.  
 Un instant quelquefois est d'un prix important,  
 Et ta vie en pourrait dépendre.  
 L'homme est bien fin, bien adroit, bien méchant:  
 Un seul instant peut-être, mon enfant,

\* Le coq de Limoge ferme toujours les yeux quand il chante.



Lui suffira pour te surprendre.  
Le corbeau disait d'or; mais un fat entêté  
De ses talents, de son mérite,  
N'écoute que la vanité;  
C'est en vain qu'on le sollicite  
De se rendre à la vérité.  
Le lendemain tout comme à l'ordinaire  
On vit le chanteur téméraire  
S'égoïller à la fin de la nuit,  
Et se pâmant aux sons de sa musique  
Ne plus rien voir; et n'écouter de bruit  
Que les fredons de son cantique.  
Ce même jour un chasseur le guettait,  
Marchant au son quand l'animal chantait;  
Puis à la fin de la sonate  
Soigneusement il s'arrêtait  
Sans remuer ni pied ni patte.  
De proche en proche ainsi le chasseur se plaça  
Tout juste au pied de l'arbre où reposait la bête;  
Et d'un trait de son arbalète  
De part en part il la perça.

Sur tout ce qui nous environne  
Ayons toujours les yeux ouverts;  
C'est le bon conseil que nous donne  
Le sage corbeau de ces vers.  
Tandis que le sot qui s'admire  
Néglige d'observer autrui,

Le coup qu'à propos on lui tire  
Parvient sans peine jusqu'à lui.

---

## X I.

## LE PETIT HOMME AU PARTERRE.

UN petit homme, espèce de Pigmée,  
S'en fut un soir à l'opéra.  
La pièce était fort estimée,  
Tout était plein; le nabot se soufra  
Au dernier rang dans un coin du parterre.  
Mon dieu, que prétendez-vous faire?  
Lui dit un voisin bonnement;  
Avec une telle stature,  
Des actrices assurément  
Vous ne verrez que la coiffure.  
Onida! répliqua le nabot,  
C'est fort bien dit, si je demeure  
Au bas bout ici comme un sot;  
Mais je gage qu'en un quart d'heure  
Vous me verrez au premier rang  
Précéder l'homme le plus grand.  
Comme il le dit, il pbusuit l'entreprise.  
C'était plaisir de voir le Mirmidon,  
De ses deux bras jouant de l'espadon,  
Ecarter la foule surprise.

On en riait, on s'en occupait peu,  
Et dans l'entr'acte on lui donna beau jeu.  
Chacun causait, disputait, prenait feu  
Sur l'ariette ou bien sur la chaconné;  
On se mouchait, on lorgnait, et personne  
Ne soupçonnait l'ambition du nain.

Lui cependant en bon apôtre  
Parlait à l'un, saluait l'autre,  
Et pas à pas faisait chemin;  
Tant et si bien qu'avant la ritournelle  
Il parvint à l'orchestre, et près du sentinelle  
Il mit son aventure à fin.

C'est ainsi quelquefois en France  
Que l'intrigue a la préférence  
Sur le mérite et les talents.  
Voyez agir les intrigants;  
Ils s'agitent dans la carrière,  
Se poussant en toute manière  
A droite, à gauche, et toujours vigilants.  
Observez-les, et gardez-vous d'en rire;  
Gardez-vous d'être nonchalants;  
Ou bientôt on peut vous prédire  
Qu'ils gagneront les premiers rangs.

---

## X.

## LA MÉRIDIENNE.

Ay pied d'un mur dont la surface,  
 Par les secrets d'un art aussi sûr que hardi,  
 Au soleil assignant sa place,  
 Mesure le temps par l'espace,  
 Un peuple oisif, curieux, étourdi,  
 Courait pour prendre le midi.  
 Phébus pour lors était sous un nuage;  
 Le cas arrive souvent,  
 Et ce fut dans ce moment  
 Grand sujet de bavardage.  
 Chacun tenait une montre à la main;  
 C'est d'où naquirent les disputes.  
 Allons-nous-en, dit l'un, nous reviendrons demain;  
 Il est passé. — Passé ! dit un voisin,  
 Il s'en faut plus de trois minutes.  
 Bon ! reprit l'autre, il est le quart;  
 Le quart tout juste, et je parie.  
 Aussitôt un autre repart :  
 Vous avancez, il est moins tard  
 De cinq minutes et demie.  
 Ainsi chacun se chamaillait,  
 S'échauffait et s'égosillait,  
 Ne s'en voulant rapporter qu'à sa montre

Qu'aucune autre n'appareillait.  
Un seul homme en cette rencontre  
Se tenait coi, ne disait mot;  
(C'était un sage, on le prit pour un sot.)  
Il reste seul, chacun déloge;  
Et tous, croyant avoir raison,  
Au caprice de leur horloge  
S'en vont soumettre leur maison.  
Phébus alors perce la nue,  
Et du midi l'heure attendue  
Se marque tout juste au cadran.  
L'homme sage y fixe la vue,  
Et profite seul du moment.

Suivons l'exemple du sage  
Qui, cherchant la vérité,  
Attend en tranquillité  
Qu'elle ait percé le nuage.

---

## X. I.

## LA VÉNUS D'APELLE.

UN peintre grec, c'était Apelle,  
Avait à peindre une Vénus.  
L'embarras fut de trouver un modèle;  
Où le chercher ? c'était abus.  
Apelle y suppléa par un beau stratagème.  
Dans son étude il assembla  
Jeunes objets d'une beauté suprême ;  
Puis il choisit le front de celle-là,  
Les yeux de celle-ci, le teint d'une troisième,  
Le sein d'une autre, et cætera.  
Ainsi les plus belles parties  
De chaque objet, avec art assorties,  
Firent un tout de parfaite beauté  
Presque semblable à la divinité.

Que ne faisons-nous même ouvrage  
Pour réunir en nous plus de vertus ?  
Empruntons de chacun ses divers attributs,  
Et formons-nous à cette image :  
Prenons la douceur d'un Titus,  
D'un Alexandre le courage,  
La probité d'un Régulus ;  
Ajoutons-y la raison d'un Socrate,

La constance d'un Mithridate,  
 L'urbanité d'un Lélius  
 Et la franchise d'un Burrhus.  
 C'est ainsi qu'on façonne un divin caractère;  
 Et si ce plan n'était qu'une chimère,  
 Elle est belle du moins, et l'essai du projet  
 Ne peut être que salutaire,  
 Même à moitié de son effet.  
 Mais ce n'est pas là ce qu'on fait;  
 Ce sont les biens de la fortune  
 Que l'on voudrait accumuler en soi;  
 La manie en est trop commune.  
 On voudrait réunir l'autorité d'un roi,  
 L'argent d'un publicain, la vigueur d'un athlète;  
 Voilà ce que chacun souhaite.  
 Fol et pernicieux espoir.  
 D'un cœur gâté qu'un vain desir harcèle!  
 Employons le secret d'Apelle,  
 Non pour chercher à plus avoir,  
 Mais pour tâcher de mieux valoir.

---

## XII.

## LE JEUNE PRINCE ET LES POLISSONS.

**T**ÊTE A TÊTE avec son Mentor  
 Un jeune enfant était en promenade.  
 C'était un prince ; il était brodé d'or,  
 Car ces messieurs ont un air de parade  
 Dès leur enfance, et même en négligé.  
 Cet enfant si bien arrangé,  
 Fit rencontre auprès d'un village  
 D'autres enfants à peu près de même âge,  
 Mais bien différemment vêtus.  
 Un vieux pourpoint, pas davantage,  
 Les empêchait d'être tout nus :  
 Francs polissons, yvais malotrus  
 Qui barbottaient dans une mare,  
 D'où-les drôles éclaboussaient  
 Par malice et sans dire gare  
 Les honnêtes gens qui passaient.  
 Le jeune prince en fit l'épreuve :  
 Ses bas tout blancs, sa plume neuve,  
 Son fin jabot, son bel habit,  
 Furent tachés. Il en eut du dépit ;  
 Et courant droit à la citerne impure,  
 Il s'en allait y ramasser l'ordure  
 Pour inonder à son tour l'ennemi.



Voilà l'instinct de la nature,  
Qui trop souvent n'éclaire qu'à demi.  
Mais le Mentor n'était pas endormi;  
Il arrêta cette ardeur de bataille.

Soyez, dit-il, plus circonspect  
Pour votre bien. Cette canaille  
Qui n'a ni honte ni respect,  
Est à l'abri de votre représaille  
A la faveur de son état abject.  
Leur élément c'est ce cloaque infect;  
C'est de là qu'ils vous font la moue:  
Et que faire pour les punir?  
Ils sont plus sales que la boue  
Dont vous prétendez les salir,  
Et dont ils sauront vous couvrir.

Ainsi la raison désavoue  
Tout honnête homme qui se joue  
A de vils faquins sans honneur,  
Que l'infamie élève au dessus du scandale.  
Ils n'ont rien à perdre du leur;  
La partie est trop inégale.

---

## XIII.

LE JEUNE CHINOIS.<sup>1</sup>

DANS ce pays où les lettrés  
 Sont les seuls nobles et titrés,  
 Un jeune homme avec du courage,  
 De l'esprit, des talents, de l'émulation,  
 Avait aussi les défauts de son âge :  
 Paresse, impatience, inapplication.  
 En vertu de cet assemblage  
 Il avançait lentement à l'ouvrage,  
 Et prévoyait avec chagrin  
 Qu'à cinquante ans à peine il serait mandarin.  
 Désespéré de son inaptitude  
 Il était prêt d'abandonner l'étude,  
 Lorsqu'à la porte de Pékin  
 Il fit rencontre un jour d'une ouvrière  
 Qui sur une meule de pierre  
 Tournait sans cesse un gros lingot d'acier.  
 Que faites-vous, dit l'écolier ?  
 Etes-vous folle, pauvre fille ? —  
 Folle ! nenni, monsieur, je sais bien mon métier ;  
 De ce lingot je veux faire une aiguille ;  
 Et plaise au ciel je la ferai

<sup>1</sup> Hist. de la Chine, vol. ij, pag. 3. Romans Chinois, vol. iij, pag. 143.

Tant et si bien l'aiguise*rai* ;  
 Il n'y faut que du temps et de la patience :  
 La patience je l'aurai ,  
 Et le temps vient sans qu'on y pense.  
 Ces mots portèrent la clarté  
 Dans l'ame du jeune homme ; il revint à l'école ,  
 Se remit au travail avec ténacité ;  
 Et n'ayant plus rien de frivole ,  
 Aiguîsa si bien son esprit  
 Qu'il devint docte , et fut en grand crédit.  
 Vous, jeunes gens qui lirez ce récit,  
 Profitez de la parabole.

## XIV.

## LES MARIONNETTES.

QUAND pour la première fois  
 Marionnettes parurent,  
 Petits et grands y coururent ;  
 Et d'une commune voix  
 Tous crièrent au miracle.  
 L'entrepreneur du spectacle  
 En eut renom de sorcier,  
 Et le parterre grossier,  
 Prit seigneur Polichinello

Pour un démon familier.  
 Mais quelqu'un vit la ficelle,  
 Et s'en fut le déolarer ;  
 Dès qu'on connut le mystère ,  
 Chacun traita de misère  
 Ce qu'il venait d'admirer.

C'est ainsi que souvent la scène politique  
 Offre en ses divers changements,  
 De merveilleux événements  
 Qui semblent un effet magique.  
 Gardons-nous bien de laisser voir,  
 Pour l'honneur de la république ,  
 Les ressorts qui la font mouvoir.

---

## X V I.

## LE ROI OBSERVATEUR.

UN roi s'étudiait sans cesse à bien connaître  
 Les hommes dont il était maître ;  
 Puis selon le talent qu'ils avaient fait paraître  
 Il songeait à les employer.  
 Ce roi savait bien son métier.  
 Etant assis un jour sous son portique  
 Entre deux de ses courtisans,  
 Il regardait avec eux les passants,  
 Observant tout, comme était sa pratique,

Et faisant de tout son profit.  
Survint un orage subit,  
Une averse, un nouveau déluge;  
Chacun doubla le pas pour chercher un refuge,  
Mais personne ne se plaignit,  
Hors un quidam qui par mésaventure,  
Serrant les murs pour s'abriter des toits,  
Reçut du haut d'une mesure  
Un verre d'eau qui lui mouilla les doigts.  
Ce n'était que de l'eau bien pure,  
Mais il prit la chose en injure,  
Et blasphémant à haute voix  
Il s'emportait outre mesure.  
Oh! dit le roi, quel prodige est-ce là?  
Voyez-vous cet homme qui jure  
Pour une petite égoutture?  
Et tous les passants que voilà,  
Exposés à la morfondure,  
Ne disent mot; pas un seul ne murmure  
Contre la pluie! Expliquez-moi cela.  
L'un des seigneurs reprit: Sire, c'est chose sûre,  
Personne ne murmurerait  
D'être mouillé quand il pleuvrait;  
Tout ce qui vient du ciel est sacré pour les hommes:  
Mais parmi tous tant que nous sommes,  
Nul n'a le droit de vexer son prochain:  
La goutte d'eau que nous jette un voisin  
Nous semble un poids insupportable;

28 FABLES DE NIVERNOIS,

Nul n'a le droit de vexer son semblable.  
 L'autre dit : Il est vrai ; mais moi je trouve ici  
 Un nouveau sens encore, et le voici.  
 Cette eau du ciel qui tombe dans la rue,  
 Également se distribue  
 Sur les passants, chacun a même part ;  
 L'égalité prévient la plainte ; :  
 Mais le caprice ou le hasard :  
 Adressent-ils à l'un quelque surcroît d'atteinte,  
 Comme il se voit souvent en fait d'impôts,  
 Le grevé se revolté, il s'exhale en propos,  
 Et ses plaintes sont légitimes.  
 Fort bien, reprit le Roi, j'adopte vos maximes ;  
 Et je prétends sans plus tarder  
 Les employer au bien de mon service.  
 Venez dans mon travail tous deux me seconder :  
 Je donne au premier la police,  
 Et les finances au dernier.  
  
 Ce roi savait bien son métier.

---

## X V L

## LES DEUX PROFILS,

Jadis un peintre, dans la Grèce,  
Cultivait ensemble à la fois  
Et l'étude de la sagesse  
Et celle de son art. C'est bien fait, et je crois  
Que la bonne philosophie  
Sert à tout et ne nuit à rien ;  
Ceux dont elle règle la vie  
En tout état font toujours bien.  
Le sage artiste aux deux coins de sa porte  
Fit placer un jour deux portraits  
Peints de profil, et tous deux faits  
Pour être en regard de la sorte.  
Tous deux avaient semblables traits ;  
Même beauté brillait aux deux visages,  
Hors en ce point, que l'une des images  
N'avait pour œil qu'un grand emplâtre noir.  
Or les passants attroupés pour les voir  
Et les juger, comme c'était l'allure  
Du peuple grec, se disaient tous :  
Ce sont deux frères, voyez-vous ?  
Comme ils sont beaux ! mais pourquoi la nature  
A-t-elle privé l'un de la clarté des cieux,  
Tandis qu'à l'autre, avec même figure,

30 FABLES DE NIVERNOIS,

Elle a donné de si beaux yeux ?

Lors le peintre : Apprenez , dit-il , à juger mieux ,

Et souffrez qu'ici je vous donne

Une leçon qui vous peut profiter.

Ces deux portraits que j'ai fait apporter

Sont deux profils de la même personne

Qui n'a qu'un œil. J'ai fait la chose exprès ,

Et dans ceci j'ai fait l'office

Des passions , qui ne montrent jamais

Qu'un seul côté dans les objets.

Pardonnez-moi cet artifice ,

Et ne jugez plus désormais

Sans voir en entier les sujets.

---



## XVII.

## LE LION INCONSOLABLE.

L'un des réduits d'une ménagerie  
Tenait emprisonné le roi des animaux ,  
Avec un petit chien qui par étourderie  
S'y vint fourrer à travers les barreaux.  
Sa majesté le prit en complaisance,  
Le rassura par son air de clémence,  
Et bientôt en fit son ami.  
C'était plaisir de le voir endormi  
Près de la griffe redoutable,  
Ou bien jouant avec les longs cheveux  
Du lionceau , qui devenu traitable  
Semblait sourire à tous ses jeux ;  
C'était plaisir de les voir mettre à table :  
Quand la pitance paraissait ;  
Sire lion tout d'abord choisissait  
La viande la plus délicate,  
Et doucement avec sa patte  
A son bon ami la pousait.  
Par grand malheur un jour cette pitance  
Arriva tard ; la faim depuis longtemps  
Se faisait sentir d'importance  
Aux deux amis, tous deux gourmands.  
Elle arrive à la fin. Le petit chien s'élance

Avidement pour en prendre sa part ;  
 Le lion blessé du retard ,  
 Et tourmenté d'une fièvre vorace ,  
 Alonge sa griffe de chasse ,  
 Et l'appuyant sur le petit pillard ,  
 L'étend roide mort sur la place.  
 Cet accident fit deux trépas pour un ;  
 Sire lion fit vœu de demeurer à jeûn ,  
 Et le maintint avec tant d'efficace  
 Qu'il en mourut. <sup>1</sup> Le trait n'est pas commun ,  
 Et porte avec lui sa morale  
 Qui me semble être de grand sens :  
 Je l'adresse aux hommes puissants.  
 La vengeance du fort est toujours trop fatale ,  
 Comme on le vit en cette occasion ;  
 C'est la griffe du roi lion :  
 Elle écrase dès qu'elle appuie.  
 Et puis que reste-t-il ? pleurs et mélancolie ,  
 Regrets cuisants et juste désespoir ;  
 On veut mourir ; on s'en fait un devoir.  
 Voyez au sortir de l'ivresse  
 Le fier meurtrier de Clitus :  
 A son réveil il reprend ses vertus ,  
 Il veut mourir , il va priver la Grèce  
 De son vengeur , de son héros ;  
 Et quel honteux secours adoucira ses maux ?

<sup>1</sup> Le fait est arrivé dans la ménagerie de Chantilly.

Les flatteurs viennent à son aide;  
Avec succès ils osent lui prêcher  
Qu'il n'a rien à se reprocher.  
C'est guérir d'un beau mal par un vilain remède.

---

## X V I I I.

## LE CORMORAN DE BON CONSEIL.

Un cormoran, pour pêcher plus à l'aise,  
Se hasardait sur la mouvante glaise  
Et s'avancait jusqu'au cœur d'un étang.  
Un sien petit voulut en faire autant:  
Le père, instruit par la nature,  
Lui crie : Es-tu donc fou, mon fils ? garde-toi bien  
De me suivre en cette aventure :  
Arrête-toi, mon fils ; ce terrain ne vaut rien ,  
Je n'y marche qu'en défiance :  
Ma force et mon expérience  
M'enseignent à m'y soutenir  
Avec un effort de mes ailes ;  
Mais les tiennes sont trop nouvelles  
Et trop faibles pour t'y servir.

Vous, jeunes gens, qu'on voit courir  
Au gré de votre convoitise  
Avant que la raison puisse vous secourir,

Que la nôtre ici vous instruiso.  
 Sachez qu'il ne faut que glisser  
 Sur les plaisirs ; ce sont des terres  
 Marécageuses et légères  
 Où l'on doit craindre d'enfoncer.

\* Les plaisirs ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

FONTENELLE, Dial. des morts, pag. 85.

# X I X.

## LES CARRIÈRES.

O n m'a conté qu'un jeune roi  
 S'allait formant à son emploi  
 Par le régime des voyages,  
 Il conversait avec les sages  
 De tout pays ; car on en voit partout,  
 Quand on les cherche et qu'on en a le goût.  
 Il fut dans un pays où brillait la richesse,  
 Et qui, comme autrefois la Grèce,  
 Rassemblait les talents, les plaisirs et les arts.  
 Surtout la capitale attira ses regards :  
 Portiques, balcons et statues  
 Y décoraient toutes les rues ;  
 C'était un coup-d'œil sans égal.  
 Ah ! s'écria le voyageur royal,  
 Si je pouvais dans ma patrie

Rassembler d'aussi beaux objets ! —  
 Vous le pouvez avec de l'industrie ;  
 Reprit un sage et vos projets  
 N'ont rien qui ne vous soit facile.  
 Daignez me suivre aux portes de la ville ;  
 Vous y verrez notre moyen.  
 Ce moyen c'était les carrières  
 D'où l'on tirait marbres et pierres.  
 Voilà tout, dit le citoyen ;  
 Vous voyez ces masses énormes,  
 Elles prennent toutes les formes  
 A notre gré ; ce souterrain  
 Est un immense magasin  
 D'arcs triomphaux, de balustrades,  
 De groupes et de colonades :  
 Ainsi, seigneur, dans vos états,  
 Avec des carrières pareilles  
 Qui sans doute n'y manquent pas,  
 Vous ferez les mêmes merveilles.  
 Oui, dit le roi, j'entends cela ;  
 Mais il faut qu'une main habile  
 Sache tailler ces roches-là.  
 Oh ! sur ce point soyez encor tranquille,  
 Reprit le sage, et sachez qu'en tout lieu  
 Les hommes sont ou deviennent dans peu  
 Tout ce qui plaît à leur monarque.  
 Ainsi chaque règne a sa marque :  
 Sous Titus le peuple est humain,

36 FABLES DE NIVERNOIS.

Philosophe avec Antonin ,  
Et guerrier avec Alexandre.  
C'est la pierre à qui l'on voit prendre  
La forme qu'il plaît au ciseau.

De tous vos attributs, rois, voilà le plus beau.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

---

## LIVRE HUITIÈME.

---

### FABLE I.

L'OISEAU ET LE SERPENT DE MER.<sup>1</sup>

**J**E vais conter un trait qui tient du merveilleux.

Mais qu'importe, s'il peut instruire ?

Quand même il serait fabuleux,

Ne suffit-il pas qu'on en tire

Quelque utile moralité ?

Au demeurant, je le trouve attesté

Par maint auteur, Et puis, que veut-on dire

Quand on prononce avec autorité

Qu'un certain fait passe toute croyance ?

En vertu de quel droit, de quelle expérience

Limitons-nous la possibilité ?

Nous pouvons bien avec quelque assurance

Décider de la vraisemblance,

Mais non pas de la vérité.

Sur un rivage d'Amérique

<sup>1</sup> *L'Yerepomonga*, Serpent marin. Les animaux qui l'approchent se collent à son corps, et il en fait sa proie. Il vient quelquefois sur le rivage où il se resserre jusqu'à paraître fort petit. Si quelqu'un le touche de la main elle s'y attache de même, et alors le serpent reprenant toute sa grandeur, emporte sa proie dans la mer. *Hist. générale des Voyages*, tome xiv, page 301, act. du Brésil.

38 FABLES DE NIVERNOIS,

Certain oiseau pêcheur se promenait,  
 Guettant quelque proie aquatique  
 Dont avec les siens il dinait.  
 Il y vit un jour un reptile  
 Sortir des flots, se rouler au soleil,  
 Puis s'abandonner au sommeil.

La proie était friande, et paraissait facile :  
 L'oiseau s'approche à pas de braconnier,  
 Et puis d'un saut s'élance sur sa proie :  
 Le bec ouvert ; mais courte fut sa joie :

Et voici le trait singulier  
 Dont le détail peut être utile.

Dès que le bec posa sur le reptile,  
 Il s'y colla tellement et si fort,  
 Qu'il semblait que ce fût un sort.

L'oiseau veut s'aider de sa patte ;  
 Mais à peine a-t-elle touché

A cette bête scélérate,

Que par la patte encore il se trouve attaché.

Lors le serpent, qui s'était par malice

Ratatiné pour tromper les passants,

Se renfle tout-à-coup par un rare artifice ;

Et serrant de ses nœuds puissants

Le pauvre oiseau, l'emporte sous les ondes

Au sein de ces grottes profondes

D'où le retour n'est plus permis.

Ce récit faux ou vrai tient ce qu'il a promis.



N'y voit-on pas le sort de ces victimes  
 Qu'entraîne en de tristes abîmes  
 La volupté, ce serpent dangereux  
 Qui nous étouffe dans ses jeux ?  
 Paisible et doux, son aspect nous invite ;  
 Dès qu'on le touche, on est pris à sa glu ;  
 Le monstre alors en tyran absolu  
 Nous saisit et nous précipite  
 Au piège qu'il nous a tendu ;  
 Il n'est plus temps de songer à la fuite,  
 Et sans ressource on est perdu.

## I I.

## LES BUCHERONS.\*

CERTAIN successeur des Césars,  
 Celui qui de Thémis fit rédiger le code  
 Qu'il laissa trop long des trois-quarts,  
 Bien qu'il soit encore à la mode :  
 Justinien se promenait  
 Dans un bocage solitaire ;  
 Un courtisan l'accompagnait :  
 Un tout seul, et c'était Tibère,  
 Celui que le ciel destinait  
 A régner un jour sur la terre.

\* Le beau cadre du Bélisaire de M. Marmontel, et le mot de Thémistocle dans Plutarque, ont donné occasion à cette fable.

Comme ils étaient à discourir  
 En cheminant, il survint un orage :  
 Les promeneurs aussitôt de courir :  
 S'abriter sous l'épais feuillage  
 D'un beau platane ornement de ces bois.  
 Trois bucherons tout à-la-fois  
 Viennent y chercher leur refuge,  
 Sans compliments ; car en temps de déluge,  
 On sait que bucherons et rois  
 Au parapluie ont mêmes droits.  
 L'orage passe ; et soudain la cognée  
 Est appliquée à l'arbre hospitalier.  
 Justinien en eut l'ame indignée :  
 Voyez, dit-il, ce trio meurtrier,  
 Race exécration de vipère !  
 Détruire ainsi leur bienfaiteur !  
 Voilà donc l'homme ! il a bien mauvais cœur !  
 Oui, répliqua le généreux Tibère,  
 Oui, voilà l'homme ; et ce qu'on voit ici  
 Me fait songer au pauvre Bélisaire  
 Qui vous avait si bien servi.

---

## III.

## LES DEUX EXILÉS.

CHACUN sait que la Sibérie  
 Est un pays froid et lointain  
 Où règne encor la barbarie.  
 C'est pis que Quimpercôrentin.<sup>1</sup>  
 Et c'est bien là que le destin  
*Conduit les gens quand il veut qu'on enrage.*  
 On y voit des bannis de tout rang, de tout âge :  
 Force ministres, gens de cour,  
 Se persécutant tout-à-tour,  
 Comme est de ces messieurs la méthode ordinaire;  
 Et puis marchands, débiteurs malheureux  
 Qui sont réduits à la misère  
 Par des créanciers rigoureux.  
 C'est, dit-on, chose assez commune<sup>2</sup>  
 D'y voir ces pauvres commerçants  
 En peu de temps rétablir leur fortune  
 S'ils ont industrie et bon sens.  
 Quant à messieurs les courtisans,  
 Les mœurs de ce climat sauvage  
 Ne leur offrent qu'un avantage,

<sup>1</sup> Allusion aux vers de La Fontaine, dans la fable du Charretier embourbé.

<sup>2</sup> Voyez le Voyage de Gmelin en Sibérie, traduit par M. de Kératko.

La guérison de leur ancienne erreur :  
 C'est encor mieux , et la richesse  
 Ne vaut pas le calme du cœur ;  
 Mais tous n'ont pas cette sagesse.  
 Un d'entr'eux s'occupait sans cesse  
 A réfléchir sur ses malheurs ;  
 Il en maudissait les auteurs ,  
 Il en méditait les horreurs :  
 Les longues nuits , par leur tristesse ,  
 Les longs hivers , par leur rudesse ,  
 Augmentaïent encor ses douleurs.

Comme il n'avait ni ruisseau ni fontaine  
 Aux environs de son domaine ,  
 Il y voulut faire creuser un puits.

Chacun vint l'y servir ; on plaignait ses ennuis ;  
 On respectait son rang et sa misère.

On travaille à creuser la terre ,  
 Mais vainement ; le sol était gelé ;  
 Sa dureté brisait toutes les pioches ;  
 On eût plutôt ouvert des roches.

Point d'eau par conséquent ; et le pauvre exilé  
 Plus que jamais au désespoir se livre ,  
 Versant des pleurs et rebuté de vivre ,  
 S'il lui faut vivre en cet affreux pays.  
 Lors un de ceux qui travaillaient au puits ,  
 Noble proscrit de vieille date :

\* Voyez le même Voyage, tome j., page 412.

Seigneur, dit-il, ces tristes lieux  
Dont l'aspect n'a rien qui vous flatte,  
Vous les préférerez, en les connaissant mieux,  
Au séjour d'une cour ingrate.  
Imitez mon exemple et suivez mes leçons :  
Je suis plus content d'avoir place  
Dans ces forêts, dont la surface  
Chaque hiver se change en glaçons,  
Que dans ces lieux d'apparence trompeuse,  
Où pour la vertu malheureuse  
Les cœurs sont glacés jusqu'au fonds.

---

## I V.

## LE HÉRISSEAU.

UN bon auteur<sup>a</sup> a dit fort sagement :  
*Cherchez bien de Paris à Rome,*  
*Vous ne verrez sot qui soit honnête homme.*  
Je suis en plein du même sentiment ;  
Je hais le préjugé vulgaire  
A ce sujet, et ne saurais m'en taire.  
Car enfin, dites-nous pourquoi  
L'homme d'esprit ne vous inspire  
Que la défiance et l'effroi,  
Tandis que le sot vous attire ?

<sup>a</sup> J. B. Rousseau, dans l'Épître à Marot.

#### 44 FABLES DE NIVERNOIS,

Sot et bon-homme ont même sens pour vous ;  
 En vérité c'est une honte.  
 En ceci nos voisins sont plus sages que nous ,  
 Et ne font pas un tel mécompte ;  
 Bon-homme est en leur langue un éloge complet.  
 En sont-ils meilleurs ? je l'ignore ;  
 Et ce point-là n'est pas de mon sujet.  
 Quoi qu'il en soit , je tiens qu'une pécore  
 N'est bonne à rien qu'à tout gâter ;  
 Et je prétends qu'il faut compter  
 Avec les sots plus qu'on ne pense.  
 Défions-nous d'une lourde apparence ;  
 Et sur ce point je me rappelle un trait  
 Qui me paraît venir fort bien au fait  
 Pour appuyer ce que j'avance.

Un philosophe en sa maison  
 Avait des bêtes à foison  
 Pour étudier leur allure ,  
 Et, méditant sur leur nature ,  
 De leurs instincts divers enrichir sa raison.  
 On rencontrait autour de lui sans cesse  
 Chats et singes de toute espèce ,  
 Perroquets de toutes façons ;  
 Même il avait jusqu'à des hérissons.  
 Cet animal pesant , maussade et triste ,

Les Anglais

N'était pas là pour la sagesse ;  
Mais tout est bon au moraliste ;  
Il se plaît à suivre à la piste  
L'animal le plus frébété,  
Et lui donne place en sa liste  
S'il fournit une vérité.

Un jour le cuisinier, **qui s'**était écarté  
Pour éplucher les herbes du potage,  
(**Car** il faut de la soupe au sage)  
**Prouve** en rentrant son **baillon** répandu,  
**La** viande à terre, et **dedans** la marmite  
Un vilain cas tout fraîchement pondu.  
Lors, s'en prenant à l'engeance maudite  
Des chats ou des guenons, le cuisinier médite  
D'en faire exemple, et court tout éperdu  
Raconter la chose à son maître.  
Le **sage** était à sa fenêtre,  
Et de ce poste avait tout vu.  
Oui j'ai tout vu, dit-il, et je vais vous apprendre  
Ce qu'il faut penser de **ceci**.  
Singes ni chats n'ont aucun tort ici ;  
Un hérisson tout seul nous a fait cet esclandre.  
Cet **incident** peut nous surprendre,  
Et l'animal à large dos  
**Vous** paraît trop lourd et trop gros

1 Voyez l'article de Méricson, dans l'histoire naturelle de **M** de Buffon. Le fait est arrivé chez lui.

Pour le soupçonner d'artifice :  
 Moi qui connais les animaux ,  
 Je sais depuis longtemps que c'est chez les plus sots  
 Qu'on trouve la pire malice.

---

V.

## LES ESPRITS MALADES.

PARLONS ici d'une erreur trop commune ,  
 Et qui nous vient d'un esprit mal réglé.  
 Un homme de pauvre fortune  
 Tomba malade, eut le cerveau troublé ;  
 Et durant cette frénésie ,  
 Possesseur des plus beaux objets ,  
 Jardins charmants et somptueux palais  
 Occupèrent sa fantaisie.  
 Tout disparut avec le délire fiévreux.  
 Notre homme se crut malheureux  
 Quand il reconnut sa chaumière.  
 Quoi ! dira-t-on , une chimère  
 Régner sur nous jusqu'à ce point ! —  
 Le fait est vrai , je n'exagère point.  
 Eh ! voyez ce sexagénaire  
 Dont le cœur encor libertin  
 Ne renonce qu'avec chagrin  
 Aux illusions de la vie ;  
 Ne fait-il pas même folie ?



Est-il guéri de quelque erreur ?  
Jeune, il vécut dans le délire .  
Des passions ; vieux, il soupire  
De la perte d'un faux bonheur.

---

## V I.

## JUPITER ET LE ROSSIGNOL.

Un jour au trône de Jupin  
Le rossignol alla se plaindre,  
Se lamentant à la mi-juin  
De voir si tôt sa voix s'éteindre :  
Lui qui fait l'ornement et le charme des bois ,  
Être réduit à ne chanter qu'un mois ,  
Deux tout au plus ; la chose est bien cruelle.  
Il déduisit toute sa kyrielle  
Mieux que je ne fais mille fois ;  
Il avait un reste de voix ,  
Et la miéne n'est pas si belle.  
Jupin sentit sa bonté paternelle  
S'en émouvoir ; et se rongéant les doigts ,  
Il rumina s'il changerait les lois  
Dont se plaignait la tendre Philomèle.  
Puis quand il eut le tout examiné,  
Ainsi, dit-il , tu m'as presque entraîné,  
Mais je ne puis exaucer ta prière ;  
Et je te vais développer l'affaire.

Pour chanter au gré de tes vœux  
 D'un bout à l'autre de l'année,  
 Il faudrait que ta destinée  
 Fût d'être toujours amoureux ;  
 Et puis c'est le printemps qui fait naître tes feux :  
 Il faut donc qu'il dure sans cesse ?  
 Or vois un peu quelle détresse :  
 Point d'été, point de fruits , et jamais de moissons ;  
 Le tout pour avoir des chansons.  
 Le bon Jupin raisonnait à merveilles ;  
 Et je m'afflige , en vérité ,  
 Que l'on pousse la liberté  
 Jusqu'à lui rompre à tout coup les oreilles.  
 Que d'indiscrétions qui fatiguent les cieux !  
 Ce n'est pas tout ; et la terre à ses dieux  
 A qui cent demandes pareilles  
 Chaque jour passent sous les yeux.  
 Voilà le pis , car la sagesse  
 Etant moindre ici que là-haut ,  
 Comment un roi que chacun presse ,  
 Surtout s'il a bon cœur , et c'est un beau défaut ,  
 Pourra-t-il s'astreindre sans cesse  
 A ne donner que ce qu'il faut ?

---

## . V I I .

## LES MOUTONS QUI DÉPÉRISSENT.

Le possesseur d'un grand troupeau  
Qui d'abord était gras et beau,  
Un jour visitant sa prairie,  
Trouva l'ouaille déperie.  
Il en ressentit du chagrin,  
Et voulut éclaircir l'affaire.  
Il fut interroger Robin;  
Car alors la gent moutonnaire,  
Et surtout le gentil Robin,  
Favori du propriétaire,  
Aveit la parole à la main.  
Qu'avez-vous donc, mes enfants, dit le maître?  
Vous a-t-on jeté quelque sort?  
Parlez, Robin; dites qui vous fait tort;  
Je veux sans délai le connaître,  
Oui, dit Robin dans son patois champêtre;  
Oui, mon maître, vous saurez tout.  
Mettez-vous là tout nud de l'un à l'autre bout.  
Comment tout nud? — Oui tout nud sans chemise.  
Mais songe donc au vent de bise. —  
Robin repart : Cela doit être ainsi.  
Si vous voulez être éclairci,  
Et concevoir la juste idée

De ce qui fait votre souci.  
 La confiance était si bien fondée  
 Que la chose fut accordée.  
 Notre homme se dépouille, et le vent de souffler.  
 Robin, dépêche, ou je me sens geler,  
 Dit le patron. Eh bien, reprit la bête,  
 Rhabillez-vous, cela suffit ;  
 Vous connaissez nos maux, puisque sans votre habit  
 Vous ne pouvez supporter la tempête.  
 Votre fermier, pour doubler le profit,  
 Nous tond deux fois par an ; vous avez plus de laine  
 Et plus d'écus ; mais nous dans cette plaine,  
 Rasés jusqu'à la peau, sans ombre de toison,  
 Nous y périssons par douzaine  
 Sous les rigueurs de l'arrière-saison.

Rois, écoutez Robin : la chose en vaut la peine ;  
 Et ne prenez pas pour anabaine  
 Toute hausse de revenus ;  
 Sachez l'état des bergeries,  
 Et craignez que dans vos prairies  
 Les moutons ne restent trop nus.

---

## V I I I.

## LES JEUNES CHIENS COUPLÉS.

DANS un équipage de chasse  
Bien éduqué quoique nombreux,  
Deux jeunes chiens de bonne race,  
Médor et la belle Candace,  
Semblaient l'un de l'autre amoureux.  
On les voyait ensemble à tous les jeux,  
Ensemble à toutes les querelles;  
C'était une amitié de celles  
Que l'on se promet éternelles;  
Et dont l'histoire offre un exemple ou deux.  
Près d'un an se passa dans les jeux du bas âge.  
Puis vint le temps d'aller au bois,  
Pour s'y former tout à-la-fois  
L'odorat, l'allure et la voix.  
Le commandant de l'équipage  
Coupla Candace avec Médor;  
Pour deux amis cet esclavage  
Devait être une chaîne d'or.  
Mais point du tout; bientôt la gêne  
Joua son jeu, vint tout gêner.  
L'un veut courir, l'autre veut s'arrêter;

52 FABLES DE NIVERNOIS,

Chacun se met à tirer sur sa chaîne  
En sens contraire, et voilà nos amis  
Grinçant les dents d'être ainsi réunis.  
Enfants, dit un vieux chien, sachez donc vivre ensemble,  
Et n'imitiez pas ces époux  
Qui ne trouvent plus que dégoûts  
Dans le devoir qui les rassemble.  
C'est le lot des humains : ne soyez pas si fous.  
Qu'une mutuelle indulgence  
Maintienne toujours entre vous  
Les égards et la complaisance ;  
Votre joug en sera plus doux.

---

I X.

LE VOYAGEUR, LES CIGALES  
ET LES GRENOUILLES.

Un cavalier trottant à ses journées  
Faisait chemin à travers des prés verts  
Où des cigales forcenées  
L'assaillirent de leurs concerts.  
Plus loin un étang se présente,  
Et grenouilles d'y croasser.  
Le voyageur s'impatiente :  
Comment, dit-il, on ne pourra passer  
Sans que grenouilles ou cigales  
Ne s'en viennent vous harasser.

De leurs musiques infernales !  
Oh ! de par Dieu, je les corrigerai  
Avec mon fouet, et purgerai  
Ce beau pays, d'une si laide engeance.  
Disant ces mots, il court à la vengeance ;  
Met pied à terre , espadonne du fouet  
A droite, à gauche , et tient ce qu'il promet.  
Vous eussiez cru voir en champ de bataille  
Le fier Roland s'escrimant à souhait,  
Et fustigeant la payenne canaille.  
L'histoire dit que quelque funéraille,  
Par-ci par-là signala ce haut fait ;  
Mais le héros y perdit tout-à-fait  
Son fouet, son temps, et manqua la dinée.

Voilà, dit-on, la destinée  
De ces écrivains pétulants  
Et trop jaloux de leurs talents ,  
Qui dans le chemin de la gloire  
Se détournent à tout moment  
Pour venger le petit déboire  
D'un sifflet, d'un croassement.  
Quelque facile et honteuse victoire  
Assouvit leur orgueil chagrin ;  
Mais ils se sont écartés du chemin  
Qui mène au temple de mémoire.  
Les bons auteurs \* d'où j'ai tiré ceci,

\* Boccacini, Le Spectateur, Voltaire.

L'adressent, comme on voit ici,  
 Aux écrivains que blessent les critiques;  
 Quant à moi, je l'étends aussi  
 A tous agents des affaires publiques.  
 Vous, généraux, ministres, politiques,  
 Allez au but ; poursuivez vos labeurs  
 Sans prendre garde aux satiriques,  
 Et sans écouter les frondeurs.

---

## X.

## LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

DEUX jeunes gens écoutent un Mentor  
 Qui leur dit des vérités d'or :  
 Leur peignant avec énergie  
 La brièveté de la vie,  
 Le temps qui fuit, et la nécessité  
 D'en profiter à mesure qu'il passe.  
 L'un saisit cette vérité  
 Dans le bon sens, et tout de suite embrasse  
 Le généreux parti de la vertu.  
 L'autre, suivant un chemin plus battu,  
 Conclut qu'il faut sans mesure et sans cesse,  
 Des voluptés entretenir l'ivresse,  
 Et ne devient qu'un garnement.

\* Dodslei, origin. Fab.



Pourquoi cela ? D'où vient la différence  
Entre les fruits d'un même enseignement ?  
Je n'en sais rien, et dans mon ignorance  
Je m'en rapporte bonnement  
A la réponse que l'abeille,  
Bête de grand entendement,  
Fit à la guêpe en matière pareille.

Toutes deux de la même fleur  
A leur profit exprimaient la substance.  
La guêpe dit : Voisine, quand j'y pense,  
J'admire bien votre bonheur.  
Nous tirons notre subsistance  
Des mêmes suc ; vous en faites le miel  
Qu'on sert, dit-on, à la table du ciel,  
Et qui vous fait chérir par toute terre ;  
Moi je n'en fais qu'une matière  
Qui, comme moi, n'est bonne à rien.  
Aussi ! que votre sort est différent du mien !  
Mais, dites-moi, comment nourriture pareille  
Produit-elle effets si divers ?  
C'est ta faute, reprit l'abeille ;  
Tu la digères de travers.

---

## X I.

LE CHAT QUI VEUT FAIRE FORTUNE.<sup>1</sup>

UN chat vivait petitement  
Chez une bonne vieille au quatrième étage,  
Où quelques miettes de fromage  
(Et même encor bien rarement)  
Faisaient son meilleur aliment.  
Quand par hasard la pauvre bête  
Prenait quelque maigre souris,  
C'était bombance, jour de fête,  
Un repas de gens de Paris.  
Un jour étant sur la gouttière  
Il vit un autre chat, mais si beau, si dodu,  
Qu'il en resta tout éperdu.  
Seigneur, dit-il, n'osant l'appeler frère,  
Dieu vous maintienne en ce joyeux état !  
Et protégez un pauvre homme de chat  
Que vous voyez dans la misère.  
Oui, reprit le chat gras, je te protégerai,  
Et chez le roi t'introduirai.  
Je suis connu de ses gens de cuisine ;  
Dès ce soir je les préviendrai,  
Et demain te présenterai.

<sup>1</sup> Pilpay.

Je veux te rendre un chat de bonne mine.  
Adieu, l'ami; dors bien en m'attendant;  
Je reviendrai te prendre, Dieu m'aidant,  
Demain matin sur ce toit. Le chat maigre  
Bondit de joie, et tout allègre,  
Retourne au gîte où cependant  
Il dormit peu. L'aspect de la fortune  
Tient l'œil ouvert mieux que le clair de lune.  
Le lendemain pour abrégér  
N'attendant pas qu'on le vint protéger,  
Le candidat tout seul aux cuisines royales  
Fut dès l'aurore se loger.  
Tout autour du garde-manger  
On avait mis les amorces fatales  
D'un gobet aux rats destiné;  
C'était du lard empoisonné.  
Le pauvre chat ignorait ce manège;  
Il vit le lard blanc comme neige,  
Fondit dessus et s'en reput.  
Je ne sais pas s'il en mourut;  
Mais je sais bien que semblables fortunes  
Sont dans le monde assez communes  
Pour ceux que trop d'avidité  
Conduit aux lieux où les biens et les places,  
Sous de séduisantes surfaces,  
Cachent un poison apprêté  
Des mains de la malignité.  
En pareil lieu que nul ne se hasardo

A faire un pas sans tâter le terrain ;  
 Et surtout qu'on prenne bien garde  
 Aux appâts mis sur le chemin.

---

## X I I.

## LA VENGEANCE DE JUPITER.

DANS le premier âge du monde,  
 Par les besoins communs les hommes attroupés,  
 Etaient sans relâche occupés  
 A rendre la terre féconde ;  
 Et ce travail donnait à tous  
 La richesse et l'indépendance,  
 La paix, la force et l'abondance ;  
 Ils jouissaient du bonheur le plus doux.  
 Mais ce bonheur ne dura guère ;  
 L'orgueil vint se fourrer parmi ;  
 L'homme se crut dieu de la terre,  
 Et ceux du ciel, si bienfaisants pour lui,  
 N'eurent plus ses vœux qu'à demi.  
 L'Olympe en murmura : la céleste assemblée  
 Porta sa plainte à Jupiter.  
 Il ne faut plus tonner en l'air,  
 Lui dirent-ils, la mesure est comblée ;  
 Il faut anéantir cette race d'emblée.  
 Non pas, dit le père commun ;

Le châtimént n'est opportun  
Qu'afin de corriger, mais non pas pour détruire;  
Et je vais en employer un  
Qui vengera les droits de notre empire.  
Il saura punir les humains  
De ces impertinents dédains  
Qu'un sort trop heureux leur inspire.  
Lors, ridant son front redouté,  
Il produisit l'Oisiveté;  
Et, l'envoyant en diligence  
S'établir parmi les mortels :  
Voilà, dit-il, de quoi repeupler nos autels,  
Et punir cette sotte engeance.  
Partout où l'homme recevra  
Ce don fatal, tout aussitôt naîtra  
A ses côtés la cruelle Indigence ;  
C'est assez pour notre vengeance.

---

## XIII.

## LES VENTS.

Aux temps passés on dit qu'Eole  
Un jour à certain matelot  
De ses autels zélé dévot,  
Foi de dieu, donna sa parole  
D'exaucer le premier souhait  
Qu'il lui semblerait bon de faire.  
L'occasion ne tarda guère  
De recourir à ce bienfait.  
Notre homme avait peu de conduite;  
Il s'embarqua par un gros temps  
Dans une barque assez petite  
Qui devint le jouet des vents.  
Bientôt agrès, mâts et haubans  
Sont emportés par la tempête;  
Et le nocher perdant la tête,  
S'allait briser contre des bancs.  
Lors le dévot au dieu s'adresse,  
Et le sommant de sa promesse,  
Le conjure en termes précis  
De renfermer sous sa montagne  
Pour tout le temps de la campagne  
Tous les vents, jusqu'aux plus petits.  
Qu'arriva-t-il? une bonace

Vint soudain enchaîner les flots,  
Et l'esquif cloué dans sa place  
Reste immobile sur les eaux :  
Si bien que ce fatal repos  
Fut plus funeste à l'équipage  
Que n'aurait pu l'être l'orage,  
Qui peut-être eût eu bonne fin.  
Tout le monde mourut de faim.

Un bon auteur<sup>1</sup> que je n'ai point de honte  
De dérober pour mon profit,  
M'a fourni le sens de ce conte.  
Il assure que quand Dieu fit  
Les passions, il les fit à bon compte.  
Ce sont, dit-il, ces vents divers  
Qui quelquefois troublent les mers,  
Mais sans lesquels on ne peut faire route.  
Pour s'en aider il est un art sans doute ;  
C'est la raison, le meilleur des rochers,  
Qui nous dirige à travers les rochers.  
Servons-nous-en avec courage ;  
Mais n'allons point par crainte du naufrage  
Au calme plat condamner notre cœur ;  
L'inaction et la langueur  
Sont encor pires que l'orage.

<sup>1</sup> Pope.

## XIV.

## L'ORIGINE DES PIGEONS RAMIERS.

ECARTEZ-VOUS un peu de la nature,  
Vous finirez par l'outrager.  
Voilà le train, c'est chose sûre,  
Et j'en trace ici la peinture  
Sous les traits d'un conte léger;  
C'est en riant que je veux corriger.

Deux pigeons faisaient bon ménage :  
Toujours ensemble au colombier,  
Et toujours ensemble en voyage.  
Que le métier du mariage,  
Fait de la sorte, est un joli métier !  
En voltigeant autour de leurs domaines,  
Ils se trouvèrent un beau jour  
Près d'une vaste basse-cour  
Où poules étaient par centaines,  
N'ayant pour leur amusement  
Que deux ou trois coqs seulement.  
Des voyageurs la surprise fut grande ;  
Et tout d'abord la colombe demande  
Pourquoi cela ? D'où vient que parmi vous  
Chacune n'a pas son époux,



Selon le vœu que la nature inspire ?  
Il s'en faut bien, reprit en soupirant ,  
    Une poulette du couvent ,  
Ou du sérail, comme il vous plaira dire ;  
    Et ce dernier est mieux d'accord ,  
    A mon avis, avec le sort  
    Dont poulette en secret soupire.  
Lors le pigeon : Mais, dit-il, quel délire !  
    Quoi ! vous êtes dans ce manoir  
    Pour si peu d'époux tant de femmes !  
    Dites-moi comment donc, mesdames ,  
Les coqs voisins peuvent-ils se pourvoir ?  
    Hélas ! dit la poule attendrie ,  
    L'espèce est rare, et nos tyrans  
    Font grâce à peu de nos enfants ;  
    On les prive avec barbarie  
    Ou de la vie, ou du moyen  
    De la donner un jour à d'autres.  
Grand Dieu ! quels malheurs sont les vôtres ,  
Dit le pigeon, et que votre entretien  
Vous coûte cher ! L'homme est un grand vaurien !  
Fuyons, fuyons ces gens qui par caprice  
De la nature osent frauder les droits ,  
Se font un jeu d'en violer les lois ,  
    Et portent enfin l'injustice  
    Jusqu'au point d'étouffer sa voix.  
Disant ces mots, nos pigeons s'enfoncèrent  
Dans l'épaisseur des plus sombres halliers ;

Et ce fut là qu'en paix ils commencèrent  
La race des pigeons-raniers.

---

## X V.

## LE NAIN ET LE GÉANT.

Tout ici-bas, dit-on, est vanité :  
Je le veux croire, et j'ai bien assez d'âge  
Pour avoir vu que la frivolité  
Se mêle à tout en ce siècle volage :  
Le siècle y fait ; et le pays aussi.  
Or j'ai noté ce qui se passe ici ;  
Et j'ai tant vu de vaines glorioles,  
Tant de chagrins pour des objets frivoles,  
Que je me tiens assuré de ceci.  
Mais si quelqu'un, refusant de me croire,  
De nos penses disputait le néant,  
Qu'il s'amuse à lire l'histoire  
De mon nain et de mon géant.  
Tous les deux étaient au service  
D'un roitelet du Tirolais.  
Le nain était plein de malice,  
Le géant plein d'orgueil ; et tous deux à la fois  
Briguaient la faveur de leur maître,  
Qui d'autre part prétendait être  
Le plus heureux de l'univers.

En possédant ces deux monstres divers,

C'était entre eux haines mortelles ;

Niches du nain, fureurs du Goliath ;

Et le seigneur à ces plates querelles,

Mettant du prix et donnant de l'éclat,

Rendait leurs guêtres éternelles.

Le nain était assez embarrassé ;

Il eût voulu souffletter le visage

Du Brobingnac' pour lui mieux faire outrage ;

Mais ce visage était trop haut placé.

Or un beau jour, c'était un jour de fête,

Jour de gala pour tous les Tirolais,

Le nain roulant dans sa petite tête

Quelque trait piquant et narquois,

S'avisa d'un tour assez drôle.

En paraissant jouer son rôle

De fagotin, il se glissa

Entre les deux souliers du sire ;

Jusqu'à la boucle il se hissa,

Et la détacha sans rien dire.

Le géant alors se baissa

Pour raccommoder sa chaussure.

C'était justement la posture

Que le petit coquin voulait ;

Et se trouvant comme il fallait

Au niveau de l'énorme joue,

Il la régala d'un soufflet,

\* Race de géants dans Gulliver.

Et s'enfuit en faisant la moue.  
 Chacun en rit, le succès fut complet :  
 Aussi notre petit atome,  
 Montrant son ennemi du doigt,  
 Se crut David après ce bel exploit ;  
 Ou pour le moins se crut en droit  
 Aux Amadis d'ajouter quelque tome.  
 Durant ceci le géant souffleté  
 Pleurait, dit-on, comme un pauvre hébété.  
 Moi j'aurais ri, mais le colosse  
 Fut prêt à mourir de chagrin,  
 Prenant pour une injure atroce  
 L'espièglerie et l'adresse du nain.

Convenons-en, voilà le train du monde ;  
 C'est sur d'aussi minces objets  
 Que souvent le vulgaire fonde  
 Des triomphes ou des regrets.

---

## XVI.

LES GRÉNOUILLES ET LES ROSEAUX.<sup>1</sup>

EN de certains marécages  
Pleins de joncs et de roseaux,  
Maintes grenouilles peu sages  
Murmuraient au fond des eaux  
Contre ces maudits herbages  
Qui, leur cachant l'horison,  
Les tenaient comme en prison;  
Et puis c'était un obstacle  
Pour se donner en spectacle  
Durant la belle-saison.  
Un jour le propriétaire  
Fit nettoyer son marais;  
Roseaux furent mis par terre;  
Et grenouilles désormais  
Purent, se montrant au monde,  
Sur la surface de l'onde  
Etaler tous leurs attraits.  
Ce fut alors grande joie  
Chez le peuple barbotant;  
Il fut heureux un instant.  
Mais bientôt l'oiseau de proie

<sup>1</sup> Cameracius, lib. 426.

Leur fit regretter les joncs  
 Où leur vie était obscure,  
 Mais douce, tranquille et sûre.  
 Bientôt cormorans, hérons  
 Qui rodaient aux environs,  
 Voyant à la découverte  
 Grenouilles se pavâner,  
 En firent leur déjeûner.  
 Ainsi la peuplade verte  
 Apprit qu'on court à sa perte  
 Quand on sort de son état  
 Pour vivre avec plus d'éclat.

L'éclat attire l'envie :  
 Ce sage du temps passé  
 Qui disait, Cache ta vie,  
 Disait un mot bien sensé.

---

## XVIL

## LE TAILLEUR.

CERTAIN tailleur habile en son métier,  
Voulait introduire la mode  
D'un habillement singulier,  
Mais de bon goût, leste et commode.  
Il employa tout son avoir  
A faire une emplette choisie.  
Des plus beaux draps, et mit tout son savoir  
A les tailler selon sa fantaisie.  
Puis le tout emmagasiné,  
Il afficha sur sa boutique  
Un beau patron bien dessiné  
Où se voyait sa nouvelle pratique.  
Le dessin plut, et chalands de venir  
Au magasin pour se fournir.  
Jusqu'alors l'affaire était bonne ;  
Mais il y manquait le grand point.  
Chacun voulut essayer un pourpoint :  
Il se trouva qu'ils n'allaient à personne.  
La mode ne réussit point.

Ceci convient aux faiseurs de système,  
En fait de mœurs, de police et de lois,  
Qui, selon moi, ressemblent quelquefois

A ce tailleur. Leur objet est le même;  
 Réforme utile au citoyen ;  
 Voilà le but, et tout va bien  
 Sur le papier. L'intention est pure,  
 Les matériaux excellents,  
 Les ouvriers pleins de talents ;  
 Mais on n'a pas pris la mesure.

---

## X V I I I.

## L'ENFANT ET LE MATIN.

UN jeune enfant se promenait,  
 Et chemin faisant déjeûnait.  
 Un matin lui tint compagnie,  
 Vint le flatter, et léchant son habit  
 Avec un air de courtoisie,  
 Gagna son cœur. L'adolescent le prit  
 Pour un ami du meilleur acabit :  
 Il lui rendit caresse pour caresse,  
 Et pour s'assurer sa tendresse  
 Par un bienfait qu'il le sût enchaîner,  
 Il lui donna son déjeûner.  
 C'était le but du parasite ;  
 Dès qu'il eut happé le morceau,  
 Il prit vilainement la fuite,

<sup>1</sup> Desbillons, liv. xiiij, fab. 12.



Et laissa là le jeune homme  
 Fort stupéfait de sa conduite.  
 Elle n'est pas rare pourtant;  
 Et dans les lieux que la Fortune habite.  
 On en voit tous les jours autant.

---

## XIX.

## LE PAYSAN ET LA CIGOGNE.

UN paysan avait son bien en prés,  
 Et gémissait de les voir dévorés  
 Par des canards et par des grues,  
 Races, comme on sait, fort goulues.  
 Il s'avisa d'un tour assez adroit;  
 Et nuitamment, sous les herbes touffues  
 Il s'en alla placer en maint endroit  
 Pièges divers, cachés de sorte  
 Qu'on ne pût les apercevoir.  
 Dès le lendemain la cohorte  
 Vint donner dans le pot au noir:  
 Tous furent pris, et la besogne  
 Réussit au gré du patron.  
 Or au milieu de ce peuple larron  
 Vivait alors une cigogne:  
 Demandez-moi pourquoi; je n'en sais rien.

\* Desbillons, lib. iiij, fab. 8. Esope, fab. 175.

Devrait-on voir les gens de bien  
 Vivre en mauvaise compagnie?  
 Dame cigogne en fut punie ;  
 Elle fut prise au trébuchet ;  
 Même elle s'y blessa la patte,  
 Et le fermier l'allait mettre au crochet  
 Comme la horde scélérate.  
 Mais il était prudent et généreux ;  
 Il reconnut l'oiseau blanc qu'on révère  
 En tant de lieux , et qui purge la terre  
 De ces reptiles dangereux .  
 Qui font à l'homme une mortelle guerre.  
 Il lui rendit la liberté,  
 Viens , dit-il , oiseau débonnaire ,  
 Viens sur mes toits en toute sûreté  
 Jouir de l'hospitalité.  
 Le doux repos guérira ta blessure ;  
 Mais retiens de cette aventure,  
 Qu'on doit s'attendre à la calamité  
 Quand avec gens de perverse nature  
 On se met en société.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

---

## LIVRE NEUVIÈME.

---

### FABLE I.

#### L'ES DEUX FRÈRES.

On me conta l'autre jour une histoire  
Que je trouvai fort à mon gré.  
N'avez-vous jamais rencontré  
De ces hableurs de cour qui, s'il faut les en croire,  
Ont tout prévu, tout pénétré,  
Tout dit, tout fait, tout opéré?

Un de ces messieurs-là fit un tour en province  
Chez un sien frère, homme tout différent :  
Caractère modeste et franc,  
Bon citoyen, bon serviteur du prince;  
Du reste, faisant peu de cas  
De la cour et de ses tracas.  
Le courtisan ne parlait d'autre chose;  
Et tous les jours, la gazette à la main,  
Faisait entendre dans sa glose,  
Qu'il était l'auteur clandestin  
Des changements que ce théâtre expose.  
Aussi, disait-il, ai-je l'art  
D'être l'ami de quiconque prend part

A la faveur : dirigeant mes allures ;  
Mes liaisons, suivant les conjonctures.

Fort bien , reprit le campagnard ;  
Mais pour cela te croirai-je prophète ?

Observe un peu la girodette :

Elle tourne à tout vent ; elle est toujours d'accord  
Avec celui qui souffle, et par-là nous l'indique ;

Mais si jamais elle se pique  
De le former, n'aurait-elle pas tort ?

## I I.

## LES RATS DE NORVÈGE.\*

Aux confins de la Laponie

Il est une espèce de rats.

Qui, se formant en colonie,

S'en vont parfois chercher d'autres climats.

Quant à cela, je les approuve

D'abandonner un ciel si rigoureux ;

J'en ferais autant, mais je trouve

Qu'il faudrait s'y prendre un peu mieux.

Leur méthode est trop mal-adroite ;

Amateurs de la ligne droite,

Ils la suivent avec excès.

\* La description de cette espèce de rats se trouve dans le Journal  
Étranger, volume de mai 1754, page 36.

Trouvent-ils rivière ou marais,  
Précipice, abyme? ils s'y jettent;  
Rencontrent-ils ennemis qui les guettent,  
Loups ou renards, écumeurs de forêts?...  
Entre leurs pattes ils se mettent  
Tête baissée, et ne suivant  
Qu'un sot instinct qui les pousse en avant.  
Or une fois ils voyagèrent  
Jusqu'à la mer, et d'abord s'y plongèrent  
Sans examen, comptant la traverser  
D'un bout à l'autre, et plus loin s'avancer.  
En vain une grosse hirondelle,  
Oiseau marin que nous nommons Gualan,  
Les avertit, leur dit : C'est l'océan ;  
Mes amis, retournez-vous-en ;  
Moi-même, et pourtant j'ai bonne aile,  
Je n'oserais en mes plus grands efforts  
M'aventurer trop loin des bords.  
Le bon oiseau, comme une autre Cassandre,  
Disait d'or, mais parlait en l'air.  
Nos rats ne daignèrent se rendre  
A ses avis : ils battirent la mer  
Avec fureur tant qu'ils le purent ;  
Et puis à la fin ils en burent,  
Et s'en allèrent chez Pluton  
Traverser tout droit l'Achéron.  
  
Quelle morale salutaire

Pouvons-nous retirer d'ici ?  
 J'en découvre une, et la voici :  
 C'est fort bien fait en toute affaire  
 De marcher droit sans s'écarter ;  
 Mais il ne faut pas s'entêter.  
 Dieu nous garde d'un caractère  
 Qui ne sait jamais s'arrêter !

---

## I I I.

LA CAILLE, LA BÉCASSE  
 ET LE VIEUX CORBEAU.

DÉJA transié aux premiers jours d'automne,  
 La caille en prudente personne  
 Allait partir pour les climats  
 Où la bise ne souffle pas ;  
 Et d'autre côté la bécasse  
 Venait gaîment pour prendre place  
 Dans nos buissons imbibés de verglas.  
 Toutes les deux se rencontrèrent ;  
 Toutes les deux se remontrèrent,  
 Et s'accusèrent à l'envi  
 D'avoir pris le mauvais parti.  
 Un vieux corbeau témoin de leur querelle  
 Se mit à rire, et leur dit : Mes enfants,  
 Vous raisonnez avec peu de bon sens :

Laissez ce lot à l'humaine séquelle.  
 Chez les humains, surtout ceux d'aujourd'hui,  
 Régenter ou blâmer autrui  
 Voilà le train : doit-il être le nôtre ?  
 Eh ! n'est-ce pas pour le bonheur de tous  
 Que ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre ?

Tout est bon ou mauvais pour nous,  
 Suiyant les besoins et les goûts.

## I V.

## LA CAVALE ET SON PETIT.

UNE cavale éleveait son enfant  
 Dans un excellent pâturage.  
 Rien n'y manquait : eau pure, tendre herbage,  
 Ombrage frais ; et cependant  
 Le quadrupède adolescent  
 En fut bientôt dégoûté. Quoi ! ma mère,  
 Toujours même lit, même chère !  
 Est-ce donc vivre que cela ?  
 Ces lieux sont beaux ; mais par-delà  
 Je gagerais qu'on trouve mieux encore.  
 Allons, ma mère. — Allons ; dit la jument :  
 Il faut calmer l'ardeur qu'elle dévore ;

\* Desbillons, lib. v, fab. 9.

Partons, mon fils, et demain dès l'aurore  
Allons tâter du changement.

Au point du jour ils traversent les plaines,  
Grimpent les monts, se donnent mille peines,  
Et tout cela sans rien voir de nouveau.  
C'était des prés, et des bois, et de l'eau  
Comme chez eux; et même en leurs domaines  
Tout s'y trouvait et meilleur et plus beau.

Enfin au bout de la journée,  
Lorsque la nuit eut brouillé l'horizon,

La mère ayant à la maison  
Par une route détournée  
Sa géniture ramenée;  
On soupa bien. Le poulichon  
Se récria sur la pâture :  
Exquise et tendre nourriture;  
Puis s'endormit sur le gazon  
Rêvant à sa bonne aventure,  
Et concluant que la nature

Met le bonheur dans la diversité,

Le changement, la nouveauté.  
Le lendemain en r'ouvrant la paupière,  
Il reconnut les lieux et son erreur.

Grande surprise; et dans son cœur  
Il se disait : Comment se peut-il faire

Que cet herbage qui naguère  
M'affadissait, me semblait odieux,  
Soit devenu délicieux.



En une nuit ? — Non, non, reprit la mère,  
L'herbage est tel qu'il a toujours été ;

La jouissance journalière

T'en avait seule dégoûté ;

Je t'ai guéri de la satiété

En te trompant ; souviens-t-en pour la vie.

Quand le bonheur est près de nous ,

Mon fils, n'ayons pas la folie

De l'écarter par nos dégoûts.

## V.

## LE DINDON.

DANS une vaste basse-cour

Vivaient poules, dindons, et faisans et pintades ,

Dessous les lois d'un maître assez balourd ,

Et qui de plus était fort sujet à boutades.

Il se mit dans la tête un jour

D'avoir un favori parmi sa volatile ;

Et justement son choix et son amour

Tombèrent sur un imbécile.

Ce fut au plus sot des dindons

Qu'il accorda la préférence ;

Même il voulut qu'à l'apparence

On pût le distinguer entre ses compagnons ,

Et d'un ruban qui pendait en festons

Il s'avisa de décorer sa fraise.

Le parvenu ne se sentit pas d'aise.  
 C'était, dit-on, chose comique à voir  
 Que son allure boursoufflée :  
 Se pavanant du matin jusqu'au soir,  
 La queue en panache étalée,  
 La tête haute et la gorge renflée.  
 On n'en doit pas être surpris :  
 Ce n'est pas nouvelle aventure  
 De voir les gens se relever de prix  
 Au prorata de leur parure.  
 Mais c'est toujours sottise pure,  
 Et sottisé de grand danger,  
 Comme on le vit en cette conjoncture.  
 La basse-cour prit la chose en injure.  
 La multitude est prompte à se venger ;  
 Ils fondent tous sur l'insolente bête,  
 Et se faisant une barbare fête  
 De l'immoler dans leur transport jaloux,  
 La font expirer sous leurs coups.  
  
 Ce petit fait n'est pas sans importance.  
 Que de malheurs sont arrivés  
 (Peuples et rois, vous le savez)  
 Par une injuste préférence !

---

## V I.

## LES DEUX AIGLES.

DEUX aigles s'ennuyaient chacun de son côté.  
Ils vivaient au fond de leur aire  
Sans amis, sans société,  
De leurs pareils c'est l'état ordinaire :  
Etat bien triste en vérité.  
Un beau jour ils se rencontrèrent.  
Comment passez-vous votre temps ?  
Se dirent-ils ; et tous deux soupirèrent ;  
Puis tour-à-tour se déclarèrent  
Qu'ils étaient loin d'être contents.  
Sur quoi leurs majestés conclurent  
De vivre ensemble désormais ;  
Et de bon accord ils s'en furent  
Habiter le même palais ,  
Guerroyer en commun , faire chasses communes ,  
Amours communs aussi pour mieux tuer le temps ;  
Puis le soir ils causaient comme de bonnes gens  
De leurs exploits, de leurs bonnes fortunes :  
C'était de quoi vivre contents.  
Aussi plus d'ennui ; leurs instants  
Étaient filés d'or et de soie.  
Mais ce bonheur ne dura pas longtemps ;  
A chacun d'eux il fallait mainte proie

Pour subsister Ces messieurs sont gourmands.  
 On épuisa bientôt toute la plaine;  
 Bientôt on n'eût des vivres qu'avec peine:  
 On devint sombre, et puis jaloux;  
 Et puis l'humeur, et puis les coups.  
 On se battit avec furie;  
 Ce fut là la fin du traité.  
 Les oiseaux de trop grande vie  
 Ne sont pas faits pour la société.

Ceci s'est dit aux porteurs de couronnes:  
 Je le veux bien; mais quant à moi  
 Je le dis à d'autres personnes.  
 Le vaniteux, plus encor que le roi,  
 Voilà l'espèce insociable.  
 Comment vivre avec son semblable  
 Quand on veut tirer tout à soi?

## V I I.

## LA TAUPE.

LA taupe ayant fait son lutin  
 Aux plates-bandes d'un parterre,  
 Entendit le propriétaire  
 Qui revenait à son jardin.  
 La maraudeuse ouvre la terre,  
 Fait son trou, disparaît soudain :  
 Croyant qu'avec elle s'enterre  
 Tout indice de son larcin.  
 Mais, grace à Dieu, le fripon le plus fin  
 Ne songe pas à tout. La scélérate  
 En s'enfonçant et creusant son chemin,  
 Jetait en l'air avec sa patte  
 Ce qu'elle enlevait au terrain ;  
 D'où résultait bosse au jardin :  
 Bosse qu'on nomme taupinée.  
 Le patron faisant sa tournée  
 La vit, l'entoura d'un panneau,  
 Et dans le cours de la journée  
 Y prit la bête au fin museau.

Ceux qui travaillent sous terre  
 Se dérobent aux témoins ;

Mais souvent leurs propres soins  
 Font découvrir le mystère.

---

## V I I I.

## L'ÉCOLIER.

UN enfant sortait des écoles,  
 Comme on en sort communément :  
 Enfariné de doctrines frivoles,  
 Et n'ayant brin de jugement.  
 Pour retourner au château de son père,  
 Il lui fallut passer une rivière  
 Sans gué ni pont ; un bateau suppléait :  
 Prêt à partir, car il était . . .  
 Déjà tout plein ; mais la jeunesse  
 A de grands droits ; elle intéresse.  
 On vit de loin le jeuneveau ;  
 On l'attend, il prend place, et le patron navige.  
 En naviguant il se dirige  
 Contre le courant de l'eau.  
 Que faites-vous ? quel vertige !  
 Dit l'écolier : coupez l'eau de droit fil ;  
 La ligne droite ; ajouta-t-il,  
 Est la plus courte, et personne n'en doute.  
 Disant cela, notre petit pédant  
 Se rengorge, et va regardant.  
 Autour de lui si l'assistance écoute.

On écoutait ; si bien qu'un bon vieillard :  
Mon fils, dit-il, mets ton Euclide à part ;

Il ne fait rien à notre route.

Mon enfant, nous ne pourrions pas  
Voguer tout droit à notre perspective ;

Nous n'aurions pas assez de bras ,

Et nous irions à la dérive

Descendre quatre fois trop bas.

Cependant on rame, on arrive,

Les passagers sont dans le port.

L'écolier reconnut son tort,

Et le vieillard en mettant pied à terre

Lui dit : Mon fils, vous avez vu

Comme on traverse une rivière ;

Eh bien ! c'est la même manière

Pour arriver à la vertu.

Proposons-nous toujours une sublime tâche ;

Et ramant d'abord sans relâche

Gagnons le dessus du courant ;

Sans quoi notre force épuisée

Nous laisse emporter au torrent,

Bien au-dessous de la visée.

---

## XIX.



## LES DEUX POULES.\*

DEUX poulettes couvaient : l'une faisait sa tâche  
De tout son cœur et sans relâche ;

L'autre s'ennuya du métier.

Quoi ! dit-elle à sa sœur, depuis un mois entier,

Un mois et plus, toujours même posture !

Je n'y puis tenir, je vous jure.

Allons voir le soleil. Tenez ... entendez-vous

Châner le coq dans la prairie ?

Nos sœurs avec lui, je parie,

Se divertissent mieux que nous.

L'autre reprit : Ma sœur, notre corvée

Me semble douce, Dieu merci,

Et jusqu'au bout de la couvée

Je ne bougerai pas d'ici.

Elle resta. La poulette volage

Fut s'égayer hors du logis ;

Puis s'en revint à son ménage,

Et trouva ses œufs refroidis.

Alors pour ranimer la ponte

Elle s'épuise en vains efforts ;

Elle n'en eut que la peine et la honte ;

Les petits poulets étaient morts.

\* L'idée de cette fable m'a été donnée par M. Greuze, peintre célèbre.



Ne perdez donc jamais de vue ,  
Vous poulettes, vos œufs, vous humains, vos projets.  
Travail sans suite en tout genre d'objets ,  
C'est peine double , et c'est peine perdue.

---

## . X.

## LE LION ET L'ÉLÉPHANT.

SEIGNEUR lion gouvernait son domaine  
Comme on gouverne au pays des sultans ,  
Sans autres lois, sans autres réglemens  
Que sa volonté souveraine :  
Souvent folle, et toujours hautaine.  
Le sultan n'était obéi  
Qu'aux environs de sa tanière ;  
Partout ailleurs on se donnait carrière ;  
C'est un plaisir comme il était haï.  
On s'exhalait en plaintes, en murmures ;  
On s'attroupait, on prenait des mesures ,  
Puis sans trompette on délogea ,  
Et le despote en enragea :  
Avec raison ; car un despote  
Qui se voit seul, a la mine bien sotté.  
Les émigrants choisirent pour séjour  
Un lieu tranquille et sûr ; c'était la cour  
De l'éléphant, monarque doux et sage  
Qui régnait dans le voisinage.

Celui-là ne commandait rien  
 A ses sujets, que pour leur bien;  
 Il aimait l'ordre et la justice,  
 N'avait ni fougue ni caprice,  
 Et du pouvoir sachant borner les droits,  
 De la raison suivait en tout les lois.  
 Voilà le vrai métier des rois.  
 Le lion, tout-à-fait novice  
 En morale ainsi qu'en police,  
 S'étonnait fort de voir la douce paix  
 Toujours régner chez l'éléphant son frère;  
 Si bien qu'il y fut tout exprès  
 Pour approfondir le mystère.  
 La nature vous a fait roi,  
 Dit-il à l'éléphant, et c'est chose commune  
 Entre nous deux; mais je ne sais pourquoi  
 Nous avons diverse fortune.  
 Êtes-vous donc plus redouté?  
 Avez-vous plus d'autorité,  
 Plus de force, plus de puissance?  
 Non, reprit l'éléphant; mais vous devez savoir,  
 Mon cher voisin, que le pouvoir  
 Ne produit pas tout seul l'obéissance.  
 Intrigue, fuite ou trahison,  
 Quand il est seul, savent lui tenir tête;  
 Il faut pour que rien ne l'arrête  
 Qu'il s'unisse avec la raison.

---

## X I.

## LE FERMIER ET SON SEIGNEUR.

CERTAIN marquis dans une de ses terres  
Était venu passer un mois.  
Il faut bien au moins une fois  
Se donner l'air de suivre ses affaires.  
Il avait un vieux parc assez bien aligné ;  
Mais depuis longtemps mal soigné ,  
Comme il arrive en l'absence du maître.  
Le parc en était plus champêtre ,  
Et le patron s'y plaisait fort.  
Il allait souvent sur le bord  
D'un clair ruisseau qui bordait son domaine.  
La source était une fontaine  
Qu'ombrageait l'arbre le plus beau.  
Les courbures de son branchage  
Sous une voûte de feuillage  
Conservaient la fraîcheur de l'eau ;  
Et l'onde toujours vive et pure  
Emaillait de fleurs la verdure  
Qui tapissait le pied du bel ormeau.  
Notre marquis venait dans ce riant asile  
Tous les jours charmer son ennui ;  
Il y regrettait moins la ville.  
J'eusse en ce point fait encor plus que lui.

Un jour (c'était un jour de fête)  
 Il y vit son fermier qui dormait sur le pré :  
 C'était un paysan madré,  
 Ayant du cœur, du sens et de la tête.  
 Viens çà, manant, lui cria le seigneur :  
 Dis-moi, sens-tu bien ton bonheur  
 D'être au service d'un tel maître ?  
 Chacun respecte en toi mes droits ; et ton bien-être ,  
 Ta tranquillité, t'en avoir ,  
 Tu dois le tout à mon pouvoir.  
 Lors le fermier se courbant jusqu'à terre ,  
 Oui, dit-il, monseigneur, je le sais, et naguère  
 J'y rêvais dormant en ces lieux.  
 Cet arbre m'a semblé parler à la fontaine ,  
 Lui détaillant en manière hautaine  
 Tous ses bienfaits ; il lui prouvait au mieux  
 Qu'elle doit tous ses avantages  
 Au parasol d'épais feuillages  
 Qui la couvre d'un doux abri.  
 Sur quoi la source a reparti :  
 Ne nous reprochons rien ; votre ombre salutaire  
 Entretienait mon onde fraîche et claire  
 Attire sur mes bords le berger, la bergère,  
 Et l'ouvrier qui cherche un doux sommeil ,  
 Et le passant fatigué du soleil :  
 Voilà vos dons, je vous en remercie.  
 Mais en revanche, et soit dit entre nous ,  
 Votre sève si bien nourrie,

Votre base si bien fleurie,  
Votre écorce lisse et polie,  
Votre feuille si verte, à qui les devez-vous?

---

## XII.

## LES PYRAMIDES.

L'un des califes abbassides,  
Ami des arts et du travail,  
S'ennuyait au fond d'un sérail;  
Ce sont plaisirs fort insipides.  
Il s'en fut voir les pyramides;  
C'était chez lui : l'Egypte était dessous ses lois :  
Par un soudan de sa part gouvernée ,

Et menée

A la mode des vicerois.

Le calife était bon, affable, populaire;  
Son lieutenant tout au contraire  
Était capricieux, et vain,  
Et hautain.

Il n'en fut que plus bas en présence du prince :  
Faisant valoir vilainement  
La circonstance la plus mince  
Pour le flatter à tout moment.

Le calife admirant la hauteur imposante  
Du monument pyramidal :  
Seigneur, dit le soudan, cet objet vous présente

L'emblème de l'état royal :

Vous voyez au sommet cette pierre si belle

Pesant sur celles de dessous

Qui ne sont faites que pour elle :

N'est-ce pas l'image fidelle

Des rapports qui sont entre vous

Et vos sujets? — Ah! reprit le monarque,

Je ne songeais point à cela ;

Et cet emblème est digne de remarque.

Mais, l'ami, puisque emblème y a ,

Notons bien une circonstance

Que je crois de grande importance.

La belle pierre de là-haut

Ferait une cruelle chute ,

Si les autres cessaient une seule minute

De la soutenir comme il faut.

## XIII.

## LE TURC, SA FEMME ET LA PIE.

Tout culte a, dit-on, ses dévôts ;  
Mais tous n'ont pas même pratique.  
Les dévôts tures ont la rubrique  
D'entretenir des hôpitaux  
A l'usage des animaux ;  
Même on en voit aller à la boutique  
D'un oiselier, avec zèle achetants  
Petits oiseaux à beaux deniers comptants  
Pour leur donner la clef des champs.  
On m'a conté qu'en faveur d'une pie ;  
Un musulman grand serviteur d'Alla  
Fit un beau jour cette œuvre pie ;  
Elle lui coûta cher. Ce petit oiseau-là  
Parlait le turc comme un Molla,  
Sifflait, chantait, c'était une merveille ;  
On ne vit jamais la pareille.  
Notre bon turc voulut avant de le lâcher  
En amuser sa favorite.  
Voyez, dit-il, voilà l'élite  
Des oiseaux du pays ; on ne peut s'empêcher  
De l'admirer. — Ah ! reprit la sultane,  
J'aime tant les oiseaux ! Comme il m'amusera !  
Près de mon lit dès ce soir il aura

Une cage de filigrane .  
 La plus belle qu'on trouvera.  
 Non s'il vous plaît, repartit le bon homme ;  
 Ma pie aura sa liberté ,  
 Elle m'a bien assez coûté ;  
 Je ne veux point perdre ma somme ;  
 C'est une œuvre de charité.  
 Bon , dit la femme , en vérité ?  
 C'est une chose bien étrange .  
 Dites-moi donc comment s'arrange  
 Dans votre tête tout ceci .  
 Vous achetez cet oiseau-ci  
 Pour le retirer d'esclavage ;  
 Vous m'avez achetée aussi :  
 Et c'était pour me mettre en cage !  
 Que répondre à cet argument ?  
 Le musulman resta court , et j'augure  
 Que tout autre en eût fait autant .

Or le fait est que l'homme à chaque instant  
 Change de poids et de mesure .  
 Otons la personnalité ;  
 Il sera plein d'humanité ,  
 Ne connaîtra point l'avarice ,  
 Et même ira jusqu'à la charité .  
 Mais s'agit-il d'une propriété  
 Où l'amour propre est affecté ?  
 Il méconnaîtra la justice .



## XIV.

## LES CHEVREUILS.

PRENDs garde à l'animal maudit  
Qui dans nos bois exerce sa furie,  
Disait un vieux chevreuil éduquant son petit.  
Or c'était dans la haute Asie;  
Et le timide animal  
Parlait du tigre royal.

J'entends, reprit la jeune bête,  
J'y prendrai garde; mais, papa,  
Peignez-moi cet animal-là:  
Je veux l'avoir bien dans la tête.  
Il est affreux, dit le père à l'instant:  
Imagine-toi, mon enfant,  
Une gueule teinte de sang  
Et fumant toujours de carnage,  
Avec des yeux étincelants de rage;  
Voilà le monstre trait pour trait.  
Bon, dit le fan, soyez tranquille,  
Je n'oublierai pas le portrait;  
Vous savez que je suis agile,  
Et j'aurai toujours l'œil au guet.  
Disant ces mots, notre jeune muguet  
Bondit, s'élance et s'aventure,

\* M. Lichtwer, fab. 20, traductions des poëtes allemands.

Fait cent tours, prend tous ses ébats ;  
 Puis vers le soir venant à la pâture ,  
 Il voit de loin couché sur la verdure  
 Un animal qu'il ne connaissait pas.  
 Arrêtons-nous, dit-il ; voilà peut-être

Notre ennemi :

Attachons-nous à reconnaître

Si c'est bien lui . . . .

Mais je n'y vois nulle apparence . . . .

Et vraiment, quelle différence !

La flamme n'est point dans ses yeux ;

Ils sont brillants, mais doux et gracieux ;

Et puis cette gueule sanglante

De carnage toujours fumante ,

Il ne l'a point ; son air est amical,

Et bien loin de songer à mal

C'est à jouer qu'il nous invite.

Approchons-nous. Il s'approche en sautant.

Le tigre l'observe et l'attend ;

Puis, quittant tout-à-coup sa posture hypocrite ,

L'attaque, le saisit, l'étrangle en un instant.

Ainsi périt le fils par la faute du père.

Catastrophe assez ordinaire

Quand, par un zèle fatal,

Aux enfants on exagère

La difformité du mal.

C'est une fausse et dangereuse adresse ;

Tous les jours le vice paraît  
Sous un forme qui nous plaît ;  
Avertissons-en la jeunesse,  
Et pour qu'elle le reconnaisse,  
Peignons-le-lui tout comme il est.

---

## XV.

## LES DEUX NÈGRES.

DEUX vieux amis se promenaient ensemble ;  
Ils s'assirent sous un ormeau  
Pour deviser. L'un dit : Que vous en semble ?  
Vous connaissez mon jeune neveu ?  
J'en veux faire un ministre, un prince, un roi peut-être ;  
Je veux l'élever au sommet  
De la fortune, et mon cœur me promet  
Qu'en lui jamais on ne verra paraître  
Rien qui ne sente et n'annonce le maître.  
Je le forme à viser au grabat  
Sans que nul obstacle l'arrête ;  
Le vieux César n'était pas bête ;  
Je ne veux point du second rang ;  
La bonne place n'est qu'au faite ;  
N'est-il pas vrai ? L'autre hochant la tête ,  
Chacun, dit-il, doit faire à sa façon ;  
Mais quant à moi, je donne à mon garçon  
Des principes d'une autre école.

98 FABLES DE NIVERNAIS,

Comme il disait ces mots, un des enfans d'Eole  
Prit son chemin par là tout justement.

Du bateau la couronne mobile

N'était pas à l'abri du vent;

Elle voltigea rudement,

Et le dessous restait tranquille.

Lors de pleuvroir du sommet des ormeaux

Tout à la fois feuillages et rameaux :

Menus rameaux des plus frêles branchages,

Tels qu'ils sont aux plus hauts étages;

Et pélesmele un paquet tombe avec,

L'aquel de mousse et de bois sec.

Oh! qu'est ceci, dit l'homme à la noble marotte?—

Ce que c'est, c'est un nid, le nid d'une linotte.

Cet oiseau-là s'était placé

En vrai César, n'ayant autre visée

Que de primer : c'était fort bien pensé;

Voilà pourtant sa famille écrasée.

Et remarquez un autre nid

Qu'une mère plus avisée

Au moyen étage a construit.

Tranquillement on y dort, et je gage

Que l'on n'y sait pas un mot de l'orage

Qui fait faire un si triste saut

Aux habitants du haut feuillage.

Voilà l'exemple qu'il me faut.

J'approuve fort qu'on ait l'ame élevée;

Mais si l'on veut assurer sa couvée,  
Il ne faut pas nicher trop haut.

---

## XVI.

## LES ÉCREVISSES.

UN saumon ayant remonté  
De l'embouchure aux sources de la Loire,  
Y racontait aux poissons mainte histoire  
De l'océan, de sa beauté,  
Et piquait fort leur curiosité.  
Surtout une jeune écrevisse  
Encline à croire, et tout-à-fait novice,  
S'amouracha de la grande eau  
Sur les récits du saumoneau.  
Allons, mes sœurs, dit-elle à ses compagnes,  
Allons à ces vastes campagnes;  
Il dit qu'on y voit de grands creux  
Où vivent des troupeaux nombreux  
De notre espèce, et portant même écaille;  
Mais si puissants, si grands, si vigoureux,  
Que nous ne sommes auprès d'eux  
Qu'une misérable racaille.  
Allons, mes sœurs: vivant aux mêmes lieux  
Nous parviendrons à même taille;  
Et puis pour rire quelque jour  
Nous viendrons ici faire un tour

100 FABLES DE NIVERNOIS,

Et nous montrer à la commune :  
Nous y serons un merveilleux objet ;  
On envira notre fortune,  
Et nous ferons peur au brochet.  
Elle dit, et se mit en route  
Pour l'océan. On la suivit de près.  
De rien la jeunesse ne doute,  
Et toute nouveauté pour elle a des attraits.  
Le voyage fut long, mais gai : nos voyageuses  
Ne rêvaient que gloire et plaisirs.  
C'était rêver en effet. Les nageuses  
En arrivant au but de leurs desirs,  
A cette mer si désirée,  
Trouvèrent grand mécompte, et la même soirée  
Servirent à maint gros poisson  
Et de jouet et de curée :  
Laissant une utile leçon  
Aux déserteurs de nos provinces,  
Qui pressés de grossir leurs fortunes trop minces,  
Mordent au perfide hameçon  
Du séjour qu'habitent les princes.

---

## XVII.

## LE SINGE QUI PARLE.

ON s'attroupait autour d'un étourdi  
Qui bavardait. J'ai vu, disait notre homme,  
Un singe qui parlait; c'était auprès de Rome,  
En plein soleil, une heure avant midi;  
Je m'en souviens, et c'était un jeudi.  
Lors les badauds de crier au prodige.  
Voir un singe parler! — Oui messieurs, je l'ai vu,  
Vu de mes propres yeux, vous dis-je;  
En est-ce assez?... Oui sans doute; il fut cru.  
Un assistant, c'était un homme sage,  
Eut seul l'esprit et le courage  
De suspendre son jugement;  
Et s'adressant au personnage:  
Monsieur, lui dit-il poliment,  
Peut-on savoir en quelle langue  
Maitre Bertrand fit sa harangue?  
Oh! pour cela, j'étais trop loin  
Pour le savoir, répliqua le témoin,  
Et je ne puis pas vous le dire.  
Imaginez-vous que le sire  
S'était posté pour nous prêcher.  
Tout à la pointe d'un clocher.

Nous écoutions d'en-bas, et Fine-oreille<sup>1</sup>  
 N'eût pu rien entendre de là ;  
 Mais on voyait qu'il parlait à merveille ;  
 Vous pouvez compter sur cela.  
 Ceci n'est pas histoire controuvée,  
 Et de nos jours la chose est arrivée ;  
 Moi-même je la tiens du sage interrogateur<sup>2</sup>  
 Qui découvrit par sa prudence  
 L'imposture du voyageur.  
 En détrompa-t-il l'assistance ?  
 Voilà ce que je ne sais point ;  
 Et je laisse au lecteur à débrouiller ce point.  
 Ce que je sais , c'est qu'il en coûte  
 Pour ne pas croire au merveilleux ;  
 Que c'est chose rare en tous lieux ;  
 Et que pour un sage qu'il doute ,  
 On trouvera mille sots sur la route ,  
 Qui croiront en fermant les yeux.

<sup>1</sup> Nom connu dans les Contes des Fées. Fine-oreille entendait de très-loin.

<sup>2</sup> M. de Malraux.



## XVIII.

## • LE SINGE ET L'ÉLÉPHANT.

UN singe assez doué d'adresse, et de faconde,  
Mais malfaisant et ne songeant qu'à mal,  
S'était établi dans le monde  
Persifleur et moqueur banal.  
Il était le fléau de l'empire animal,  
Faisant reproche à chaque bête :  
Au moineau, de son peu de tête ;  
Au hérisson, de sa laideur ;  
Au paon, de son orgueil ; au lièvre, de sa peur.  
Ainsi, d'abord notre critique  
Ne s'adressait qu'aux faibles seulement ;  
Il est rare qu'un satirique  
Ose débiter autrement.  
Bientôt le mauvais garnement  
Ne trouva plus qu'un plaisir fade  
A narguer les petits, et poussa l'algarde  
Jusqu'à gloser sur l'éléphant.  
Ce n'était pas là jeu d'enfant.  
Celui-ci fut surpris de se voir la risée  
Du fagotin, espèce méprisée  
Par tout animal raisonnant ;  
Et déployant sa trompe vengeresse,  
Instrument de force et d'adresse,

Il en saisit l'impertinent.  
 Puis il l'élève en l'air, le considère  
 Sans s'émouvoir, et le rejette à terre,  
 L'envoyant cheoir à vingt pas pour le moins,  
 Au contentement des témoins.  
 La secousse fut rude, et la chute pesante;  
 Sire éléphant quand il plaisante  
 N'y va pas de main morte, et ses coups sont de poids.  
 Fagotin l'apprit cette fois;  
 Il resta la tête étourdie  
 Pendant longtemps, et fut si bien froissé,  
 Si bien moulu, si fracassé,  
 Qu'il demeura perclus toute sa vie.  
  
 Bonne leçon à prendre pour un fat.  
 Qui fait métier de l'ironie.  
 Se jouer du faible est bien plat;  
 Se jouer au fort, c'est folie.

---

## XIX.

## LA JEUNE LINOTTE.

UNE linotte de l'année,  
Trop jeune pour avoir tâté de l'hyménée,  
Ne connaissait le monde encor que par les yeux;  
Il faut le connaître un peu mieux.  
Elle volait de branchage en branchage,  
Du chêne au peuplier, du tilleul à l'ormeau :  
Trouvant cela fort commode et fort beau.  
Celui qui fit pour nous tout ce feuillage,  
Disait-elle à sa mère un jour,  
L'entend fort bien ; c'est un charmant séjour.  
Mais, maman, était-on bien sage  
Quand on fit le vilain buisson  
Qu'on voit au pied de ce bocage ?  
Il est embrouillé de façon  
Qu'un pauvre oiseau ne peut y voltiger à l'aise ;  
Et puis il a, ne vous déplaie,  
Certains piquants qu'il pousse en tous les sens  
Pour accrocher tous les passants.  
La mère dit : Ma fille, cette épine  
Est de la même main qui planta les forêts ;  
Elle mit les buissons auprès ;  
Et quant à moi je m'imagine  
Que ce n'est pas sans quelque objet :

Le ciel, dit-on, sait fort bien ce qu'il fait.  
 Mère linotte aurait bien pu s'étendre  
 Sur cette affaire ; elle en avait moyen ;  
 Mais elle préféra d'attendre  
 L'expérience, et fit fort bien :  
 Toute leçon sans cela ne vaut rien.  
 Je crois l'avoir déjà dit ; mais peut-être  
 Il est bon de le répéter :  
 On aime trop à régenter ;  
 Patientons ; le temps est un grand maître.  
 Le temps vint qu'à son tour la linotte sentit  
 Le doux attrait du mariage,  
 Et de-là tout ce qui s'ensuit.  
 Il faut songer à faire un nid ;  
 Mais avec quoi travailler cet ouvrage ?  
 Les palais voûtés de feuillage  
 Ne donnent pas tout ce qu'il faut :  
 On veut un duvet doux et chaud ;  
 Où le trouver ? On va de branchage en branchage,  
 Du chêne au peuplier, du tilleul à l'ormeau,  
 Le tout en vain ; et l'on enrage,  
 Et tout cela ne paraît plus si beau.  
 Enfin le soir allant boire au ruisseau,  
 On passe auprès des buissons ; on observe  
 Certains flocons à l'épine attachés :  
 Flocons de laine aux brebis arrachés  
 Par le buisson ; on les met en réserve,  
 Puis pièce à pièce on les porte au logis.

Le nid s'achève , et l'on a des petits.  
La mère alors : Souviens-toi de ta glose  
Sur les buissons, mon enfant, et retien  
Que la nature ne fait rien  
Qui ne soit bon à quelque chose:

---

## X X.

## LE BÉLIER DANGEREUX.

IL est bon d'être fort pour être respecté ;  
Mais trop est trop , et l'excès de la force  
A souvent son mauvais côté ;  
C'est une dangereuse amorce  
Qu'un pouvoir trop illimité.

Certain bélier héros d'une prairie,  
Vrai Roland parmi les béliers ,  
En fut la preuve : il n'avait d'autre envie  
Que de briller aux combats singuliers ;  
Et ses passe-temps journaliers,  
C'était d'exercer son courage  
Sur les hôtes du pâturage.  
Il s'en venait heurter du front  
Tous les objets ; il fallait être prompt  
Pour éviter la pétulante bête.  
Par bonheur il était jeune encore , et sa tête  
Ne portait pas de quoi donner la mort ;

On craignait son adolescence ;  
 On profita de son enfance  
 Pour réprimer un dangereux transport.  
 On lui mit un bandeau disposé de manière  
 Qu'aussitôt qu'il faisait effort  
 Pour s'élancer, une pointe légère  
 Qui s'échappait par un ressort,  
 Venait le piquer assez fort,  
 Et le forçait à changer d'attitude.  
 Bientôt il changea d'habitude  
 Et désormais ne songea plus à mal.  
 Un bandeau mis avec adresse  
 Calma le fougueux animal.

Or je voudrais que le bandeau royal  
 Pût quelquefois être de même espèce,  
 Par cet artifice innocent,  
 Le philosophe de Stagire ,  
 Quand Alexandre était enfant ,  
 Eût prévenu peut-être le délire  
 Qui fit verser tant de pleurs et de sang.

---

XXI.

LE CHEVAL DE COURSE.

A NEUMARKET un beau cheval de race  
Venait de remporter le prix.

Un cavalier grand amateur de chasse  
Tout fraîchement arrivé de Paris,  
Voulut avoir le gagnant de Paris,  
Et l'acheta. Sa convoitise  
Lui coûta cher. Je n'en suis pas surpris ;  
On vend très-bien aux bords de la Tamise ;  
Mais rien ne coûte à qui se sent épris.  
Notre acheteur ne se sent pas de joie,  
Et tout d'abord il vole avec sa proie  
Droit à Calais, et puis à son château.  
Là, le terrain n'était pas aussi beau  
Qu'aux fins gazons des courses d'Angleterre.  
Puis, le métier des perceurs de forêts

Est vraiment toute une autre affaire ;  
Il y faut haleine et jarrets  
Comme aux élans de la carrière,  
Mais employés d'autre manière.  
Notre coursier ne tarda pas  
À l'éprouver, bronchant à chaque pas  
Sur un caillou, sur une ornière ;  
Et d'autres fois se trouvant empêtré

110 FABLES DE NIVERNOIS,

Par les chicots que l'on trouve au fourré.  
Ne sachant régler son allure,  
Et s'employant outre mesure,  
Il se crevait, son maître aussi ;  
Et tellement que celui-ci  
Fut obligé de changer de monture.  
Las de son coursier importun ,  
En homme sage il en prend un  
Moins distingué , d'allure plus unie.

C'est ainsi que le sens commun  
Sert souvent mieux que le génie.

---



## XXII.

## LE PIVERT ET LE ROITELET.

CERTAIN pivert frappait sur un ormeau  
Avec son bec, outil digne d'envie  
Qui sert de clous et de marteau  
Tout-à-la-fois ; c'est une économie.  
A chaque coup aussitôt il passait  
De l'autre côté de l'arbre ,  
Pour voir si le coup perçait ;  
Et quand c'eût été du marbre  
Il eût fait même façon.

Un roitelet le vit, et lui dit : Mon garçon ,  
Etes-vous fou ? quelle idée est la vôtre ? —  
Quelle idée ? elle est, répond l'autre,  
Pleine de sens ; je ne veux avancer  
Que jusqu'aux vermisses qui logent sous l'écorce ;  
C'en est assez pour les sucer ;  
Et je ne voudrais pas percer  
Ce bel ormeau. Mon bec a tant de force !  
Le roitelet rit du propos ;  
Puis il s'en va dans un coin du bocage  
En rire avec d'autres oiseaux.  
En se posant il fait sur le feuillage ,  
Avant de prendre son repos,  
Un balancement qu'il croit sage ;

112 FABLES DE NIVERNAIS,

Pour éprouver si le branchage  
Est assez fort ; c'est son usage.  
Lors le pivot de s'approcher  
Et de rire à son tour. Mais, dit-il, je gage  
Que l'éléphant, s'il voulait se percher,  
N'en pourrait faire davantage.  
Roitelet mon ami, quelle est ta vanité !  
T'inquiéter de la solidité  
De ces rameaux ! petit atome  
Qui sur le moindre brin de chaume  
Serais de geste en sûreté !  
Les deux oiseaux se disaient vérité,  
Mais n'avaient garde de la croire,  
Chacun avait sa vaine gloire,  
Et s'estimait au gré de sa fausseté.

Humains, n'en riez pas, la fable est votre histoire.

FIN DU NEUFIÈME LIVRE.

---

## LIVRE DIXIEME.

---

### FABLE I.

#### LA DECOUVERTE.

CERTAIN monarque d'Asie  
Tyran pour les humains, aimait les animaux ;  
Et sa royale fantaisie  
Etait de rassembler, surtout en fait d'oiseaux,  
Les plus rares et les plus beaux.  
Un entre autres par son ramage,  
Aussi-bien que par son plumage  
Etait tout à la fois l'Orphée et l'Adonis  
De ce climat ; ayant tous les dons réunis  
Un enfant qui vit sa nichée  
Voulut avoir de sa lignée.  
Il grimpa au nid ; c'était en haut d'un pin,  
Dans un creux fait par la nature  
Mais de si petite ouverture  
Qu'on n'y pouvait passer la main.  
Le maraud eut peur de l'aventure  
Prend un clou, l'enfonça à dessein  
Tout au travers de l'ouïce,  
Qui mène au nid. Le trait est assésin,  
Et, selon moi, méritait le supplice.

114 FABLES DE NIVERNOIS,

Car comment la mère nourrice  
 Pourra-t-elle donner du grain  
 A ses enfants? Il faut que tout périsse.  
 Tout périra, disait l'enfant maudit;  
 C'était son vœu. Cet âge, comme on dit,  
 Est sans pitié, mais non pas sans justice.  
 Ajoutons que nombre de gens  
 Sont en ceci toujours enfants.  
 Le rare oiseau vint à l'accoutumée  
 Voir ses petits et leur donner de quoi;  
 Ce fut un cruel désarroi  
 Quand il vit la porte fermée.  
 Il observe l'enclou, connaît que c'est du fer;  
 Puis tout à-coup s'élève en l'air  
 Et s'en va faire une volée.  
 Puis il revient, tenant une herbe dans son bec,  
 L'applique au clou, le frotte avec;  
 Le clou tombe, la porte s'ouvre,  
 Et l'oiseau rentre dans son logis.  
 Or deux témoins avaient vu tout ceci  
 Et je dois les dépeindre ici.  
 L'un était un voleur dans le crime audacieux,  
 L'autre un bon cœur, une âme honnête.  
 Celui-ci se fit une fête  
 D'avoir de l'herbe au fer, d'y prouver sa vertu  
 Aux prisons de la tyrannie  
 Où son frère était détenu,

Plin., livre 20.

Victime de la calomnie,  
 Pour le voleur, il songeait au moyen  
 De s'introduire en toutes les cachettes  
 D'ouvrir coffres-forts et caissettes,  
 Et, dépouillant le citoyen,  
 De pouvoir s'appliquer le bien  
 De son prochain, sans péril ni scandale.  
 Tous deux vont d'une ardeur égale,  
 Mais bien divers de volonté,  
 Saisir le précieux héritage;  
 Ils en font entre eux le partage;  
 Puis chacun va de son côté  
 Nuire ou servir comme il s'y sent porté.

Est-ce un bien pour l'humanité  
 Qu'une découverte nouvelle  
 L'orgueil, la curiosité  
 Nous diront oui; mais j'en appelle  
 A la raison. Que dira-t-elle?  
 Découvertes sont proprement  
 Outils que le ciel nous octroie,  
 Et qui, selon qu'on les emploie,  
 Opèrent indifféremment  
 Notre salut ou notre perte.  
 Le bien et le mal sont aux mains  
 De l'ouvrier. Tremblez, humains,  
 Quand on fait une découverte.

## I I.

## LA FAISANÉ ET LA PERDRIX.

Une famille de perdreaux  
 Tout nouveau-nés, tout frais éclos,  
 Perdit sa mère; et les pauvrets s'en furent  
 Clopin-clopat, se trainant comme ils purent,  
 Chercher asile au nid voisin.  
 Chez les perdrix malheur à l'orphelin !  
 On leur refusa la becquée  
 Et le couvert; mais par bonheur  
 Une faisane avait la sa nichée.  
 Seigneurs faisans se font honneur  
 D'être une race hospitalière;  
 La faisane servit de mère  
 Aux orphelins, leur faisant même chère,  
 Même lit qu'à ses faisandeaux.  
 Qu'elle a bon cœur, se disaient les perdreaux,  
 Et quelle différence d'elle  
 A la perdrix qui nous a rebutés !  
 Comme ils maudissaient la cruelle,  
 Tout-à-coup le ciel étincelle;  
 Et brillant d'affreuses clartés,  
 Il lance à la fois sur la terre  
 Avec les balles du tonnerre  
 Ces globules si redoutés :

Cristaux d'inégale surface,  
Qui sous le tranchant de la glace  
Brisent en tout sens les guérets,  
Et jonchent de débris la place  
Où croissaient les dons de Cérès.

A ce fléau la faisane interdite

Quitte son nid et prend la fuite  
Pour s'abriter à de prochains buissons,  
Sans songer à ses nourrissons:

C'était pitié de les voir traînant l'aile,  
Tomber meurtris sous les coups de la grêle,  
Et demeurer abymés sous les eaux.

Tout y périt : l'adoptive lignée,

La naturelle aussi, perdreaux et faisandeaux.

Après l'orage à son nid retournée,

La poule vit leur triste destinée ;

Puis tout auprès remarquant les petits

De sa voisine la perdrix

Frais et dispos et la mine éveillée,

Sans une plume de mouillée :

Oh ! qu'est ceci dit-elle ? — Ce que c'est ?

Ce sont mes enfants, s'il vous plaît,  
Dit la perdrix : ils n'ont aucun dommage,  
Et c'est le fruit de mes tendres efforts ;

Tout le temps qu'a duré l'orage

Je les ai couverts de mon corps :

Nous avons toutes deux fortune bien diverse ;

Vous laissez périr dans l'averse

Et vos enfans et ceux de l'hospitalité.  
 Moi, j'ai sauvés les miens, et j'avais rejeté  
 Les orphelins, non faute d'un cœur tendre ;  
 Mais c'est que je ne puis étendre  
 Les soins de mère à tant d'objets.  
 Si vous faisiez comme je fais,  
 Vous auriez bien hésité pour les prendre.  
 Cette perdrix savait fort bien entendre  
 Tout l'ordre des devoirs. Il ne faut pourtant pas  
 Blâmer ici quiconque tend les bras  
 Aux malheureux : ce n'est pas mon système ;  
 Mais il est vrai que la charité même  
 Doit procéder avec règle et compas.

Je n'aime point un cœur si vaste ;  
 Et l'on ne voit que trop de gens  
 Qui s'empressent d'être obligeants  
 Soit par foiblesse, soit par faste.  
 Ce sont là de faux bienfaisants  
 A la manière des faisans.

---



## III.

## LA FONTAINE DU SEIGNEUR.

UN financier qui vivait comme un prince,  
Acquit une terre en province,  
Et fut la voir. C'était dans un pays  
Stérile et sec. On y voyait des puits ;  
Mais le ruisseau qui féconde la plaine,  
Rafraichit l'air et console les yeux,  
Ne se voyait qu'en peinture en ces lieux,  
Des filets d'eau qu'on trouvait avec peine,  
De loin en loin dans ses champs altérés  
A lèche-doigt arrosaient quelques prés.  
Le seigneur seul avait une fontaine •  
Dans son enclos ; c'était un vrai trésor  
Qu'on estimait au prix de l'or.  
Elle abreuvait le château , le domaine ,  
Les potagers et le village encor.  
Ainsi , comme c'est l'ordinaire ,  
Le chef-lieu se tirait d'affaire.  
Il fut encor bien plus favorisé.  
Le bon seigneur, homme mal-avisé  
Mais bienfaisant, voulut mettre sa gloire  
A renchérir sur les bienfaits de Dieu ,  
Et procurer désormais qu'en ce lieu  
Bêtes et gens, et prés, eussent à boire

Abondamment. Ce ne lui fut qu'un jeu.  
 Si vous avez de la finance ,  
 Vous aurez tout , hors un seul point :  
 C'est la raison , qui ne s'achète point.  
 Il fit venir des gens d'expérience  
 Au fait des eaux , leur donna du comptant ,  
 Et dit : Je veux de l'eau ; voyez et faites tant  
 Que ma fontaine se remplisse  
 Assez , pour qu'à mon gré je puisse  
 En former ici des ruisseaux  
 A l'usage de mes vassaux.  
 Aussitôt on fouille , on nivelle ;  
 On trouve , on assemble les eaux ;  
 On creuse , on pousse des canaux ;  
 Et la fontaine devint telle  
 Que la demandait le patron.  
 On l'en bénit à sa paroisse ;  
 Mais le reste était dans l'angoisse ,  
 On gémissait à l'environ.  
 Ces eaux à grands frais ramassées  
 Pour les porter au suzerain ,  
 Étaient un vol fait au terrain  
 Où le ciel les avait placées.

Ce seigneur-là n'avait pas le vrai goût  
 De la vertu : justice est avant tout,  
 Vexer au loin pour répandre l'aisance  
 Autour de soi ,

Ce n'est pas une bienfaisance  
De bon aloi.

---

## J V.

## L'AIGLE ET LE ROITELÉT.

LES oiseaux voulurent un roi,  
Et s'assemblèrent pour l'élire :  
Se faisant la commune loi  
De se soumettre au monarchique empire  
De celui dont le vol hardi  
S'élèverait en plein midi  
Plus près de la céleste voûte  
Parmi ceux qui dans cette jouëte  
Se signalèrent tour-à-tour,  
L'épervier, le faucon, le milan, le vautour,  
Firent, m'a-t-on dit, des merveilles.  
C'était plaisir de les voir s'élancer,  
Se heurter tour-à-tour, tour-à-tour se passer ;  
Leurs facultés semblaient pareilles ;  
On ne savait pour lequel prononcer,  
Et l'assemblée était fort incertaine.  
L'aigle parut et la tira de peine ;  
Il s'éleva si haut, que ses rivaux,  
Contents d'être après lui les premiers des oiseaux,  
Se rabattirent dans la plaine

Sans disputer, et se joignant en chœur  
 Aux voix qui nommaient le vainqueur.  
 Les scrupuleux amateurs de la règle  
 Eurent alors un crève-cœur ;  
 Comme on criait victoire à l'aigle ,  
 Qu'il vive et qu'il soit notre roi ,  
 On aperçut je ne sais quoi  
 Qui s'élevait en l'air au dessus du monarque :  
 Le fait est digne de remarque.  
 Ce quelque chose était un oiselet  
 Que nous nommons le roitelet ;  
 Nom qu'il acquit en cette affaire.  
 Il a la tête légère ,  
 Et pleine de vanité ;  
 Il s'était fait la chimère  
 D'escroquer la royauté :  
 Voici comment. Le drôle était posté  
 Sur le chignon de l'aigle , à l'entre-deux des ailes  
 Où sont les plumes les plus belles  
 De l'animal , et le duvet  
 Le plus touffu comme le plus mollet.  
 Tant que l'aigle fendit les nues  
 En s'élevant vers le zénit ,  
 Le roitelet demeura sur son lit ;  
 Et quand l'oiseau, les ailes étendues  
 Sans mouvement , ne fit plus que planer ,  
 Le friponneau le sentant décliner ,  
 S'élança en haut , fait sa volée ,

Puis redescend à l'assemblée,  
Se flattant d'être proclamé.  
Plus d'un publiciste emplumé  
Opina qu'il fallait l'admettre :  
Prétendant qu'au pied de la lettre  
Il avait remporté le prix.  
La multitude fut plus sage,  
Et se moqua de cet avis.  
L'aigle obtint le commun suffrage ;  
Et l'oiselet  
Sifflé pour sa platte industrie,  
Fut surnommé par moquerie  
Le roitelet.

Vous, roitelets de toute classe,  
Qui sur l'aile d'autrui croyez vous assurer  
De la renommée ou des places,  
Comptez que, malgré vos échasses,  
On saura bien vous mesurer.

---

## V.

## LE ROI ET LE VIGNERON.\*

A LA chasse un roi s'égara.  
 Un vigneron le rencontra,  
 Et l'acosta librement, sans connaître  
 Qu'il avait affaire à son maître.  
 Tous deux étaient ouverts, faciles, indulgens  
 Et gais; enfin de bonnes gens.  
 Aux vigneron c'est chose assez vulgaire;  
 Quant aux rois, c'est une autre affaire.  
 Quoi qu'il en soit, tel était celui-là;  
 Et vous m'en croirez sur cela  
 Quand vous saurez que c'était Henri quatre.  
 Ce n'est pas le cas d'en rabattre;  
 On y voudrait bien plutôt ajouter.  
 Le bon roi voulut profiter  
 D'une occasion presque unique  
 De voir un homme, et de le voir à nu.  
 Le monarque était inconnu;  
 Le paysan paraissait ingénu,  
 Et par conséquent véridique.  
 Ça, dit le roi, que gagnez-vous par jour? —  
 Par jour, monsieur, que je travaille?

\* Cette fable est tirée d'un recueil intitulé l'Esprit de Henri IV.

Quarante sous, vaille que vaille ;  
Mais les saints à chômer ont trop souvent leur tour.  
J'en conviens, dit le roi ; pourtant c'est une somme  
Quarante sous ! Qu'en faites vous, bon-homme ? —  
Ce que j'en fais ! le voici sans mentir.  
Je les partage en quatre parts bien nettes ;  
La première est pour me nourrir ;  
La seconde paye mes dettes ;  
La troisième est pour l'avenir,  
Je la place à profit ; et quant à la dernière,  
Je la jette dans la rivière.  
Vous vous moquez, reprit le roi. —  
Nenni dà, monsieur, sur ma foi ;  
Tenez, voici toute l'affaire.  
Je prends le premier quart pour moi ;  
Ce n'est pas trop, comme j'espère.  
Le second est pour mon vieux père  
Chargé d'ans, et qui sans mes soins  
Ne pourrait pas suffire à ses besoins ;  
C'est payer mes dettes je pense.  
Le quart suivant je le dépense  
Pour élever mes trois enfants,  
Qui, quand j'aurai les cheveux blancs,  
Me donneront la subsistance.  
N'est-ce pas là bien placer sa finance ?  
Oui, dit le roi ; mais l'autre quart  
Que vous jetez. — Oh ! cela c'est la part  
Du collecteur. Il la prend toute entière

126 FABLES DE NIVERNOIS,

Pour la porter au roi, dit-il; mais le yaurien  
 La garde toute, en fait son bien,  
 Et le bon Henri n'en a rien.  
 Ainsi, monsieur, comme vous voyez bien,  
 C'est la jeter dans la rivière.  
 Le roi sourit, et ce mot recueilli  
 Ne fut jamais oublié par Sulli.

---

V I.

LES MOUTONS AUX DENTS D'OR.\*

CERTAINS moutons voisins de l'Arménie,  
 Du mont Taurus paissaient les environs.  
 Ils pâyinrent à des vallons  
 Où l'herbe était plus fine et mieux fournie  
 Qu'en nul endroit; puis elle avait encor  
 Une vertu tout-à-fait singulière;  
 Elle dorait les dents, et la gent moutonnière  
 Eut bientôt un ratelier d'or.  
 Etait-ce pour elle un trésor?  
 J'en douterais; mais en tout cas la fête  
 Ne dura guère, et chaque bête  
 Qui vint dorer sa mâchoire en ce lieu,  
 Perdit le goût, et se nourrit si peu  
 Qu'ils en devinrent tous étiques,  
 Languissants et mélancoliques.

\* Je ne me souviens pas où j'ai trouvé cette anecdote.



C'était l'effet de l'herbe de Plutus.  
Ce dieu possède entre autres attributs  
Le triste don de dégoûter le monde,  
Au sein de ces biens faux, où du moins superflus,  
Dont sous son empire on abonde.  
C'est la leçon du mont Taurus.

---

## VII.

LE COLIN MAILLARD.

Un grand royaume avait un petit roi,  
Petit de corps et petit d'âge;  
Mais il avait l'orgueil de son emploi  
Aussi bien qu'un grand personnage.  
Il y faut peu d'apprentissage  
Et sur ce point messieurs les gens de cour  
Lui donnaient leçon chaque jour.  
Le prince avait à son heure réglée  
Maître d'histoire et maître de latin,  
Et d'écriture et de dessin;  
Et puis venait l'heure de l'assemblée,  
Où cent maîtres de vanité,  
Seigneurs de haute qualité,  
Venaient prêcher la doctrine emmiellée  
Dont tant de rois ont eu l'esprit gâté.  
On n'y parlait que de puissance,

De grandeur, de magnificence,  
Du montant des tributs, du nombre des soldats,  
De la facilité d'agrandir les états,

Et de cent sottises pareilles :  
Douce harmonie à de jeunes oreilles,  
Et qui tout droit va pénétrant le cœur.  
Or le monarque avait un gouverneur,  
Homme sensé, qui voyait avec peine  
Ces vils flatteurs distillant le poison,  
De son pupille enivrer la raison.  
Sortait un jour d'une semblable scène

Que l'on nommait appartement :  
Vous avez fait le roi, dit-il, faisons l'enfant ;  
Il ne faut pas toujours être à la gêne ;  
Jouons un beau colin-maillard.

Aussitôt le sage vieillard  
Fait entrer pour le jeu, les écuyers, les pages,  
Et parmi les plus grands et les plus vigoureux  
En choisit un pour lui bander les yeux.  
Le jeu commence ; on eût dit l'aventure  
De Polyphème, avec ses bras nerveux,  
Cherchant les Grecs pour venger son injure,  
Et n'attrapant que l'air au milieu d'eux.

Le grand garçon n'y voyait goutte ;  
On est bien sot les yeux sous un mouchoir !  
A chaque pas il faisait fausse route,  
Et se serait rompu le cou sans doute,  
Si l'on n'eût crié pot-au-noir.

A la fin il saisit un enfant, il l'arrête ;  
Puis, le tâtant des pieds jusqu'à la tête,  
Avec respect prononce : C'est le roi . . .  
C'était un page ; et le prince de rite.  
Lors à l'écart son gouverneur le tire  
Pour lui donner cette leçon tout bas.  
Voyez, dit-il, que sert la puissance physique,  
Si des yeux éclairs ne la dirigent pas ?  
En fait de pouvoir politique  
C'est même chose, et c'est un point  
Dont ces messieurs tantôt ne parlaient point.

---

## V I I I.

LES JEUX PLEINS, OU LA JOÛTE  
SUR L'EAU.

Aux citoyens d'une superbe ville  
Les jours de fête on donnait un cadeau ;  
C'était une joute sur l'eau.  
Dans un bassin large et tranquille.  
Au même instant un bateau s'élançait  
De chaque bout de l'humide carrière :  
Comme l'éclair l'un vers l'autre avançait ;  
Et sur chacun à l'avant parissait  
Un champion de contenance fière,  
Bien piété, la lance à la main :  
Lance par le bout arrondie,

Pour ne mêler au jeu rien d'inhumain ;

Ce jeu n'est qu'une comédie.

Le plus fort ou le plus adroit

Des deux joueurs ; frappe tout droit

Au poitrail de son adversaire

Qui tombe à l'eau. Ce n'est pas une affaire ;

Chacun en rit, et nommant le vainqueur

Lui bat des mains, le félicite en chœur.

Mais celui-ci pour l'ordinaire

Ne tarde pas à subir même sort ;

Ebranlé par son propre effort,

Il trébuche au sein de la gloire,

Bientôt il tombe, et s'en va boire

Au même écot que le vaincu.

Certains étrangers ayant vu

Ce passe-temps, en discouraient ensemble.

Je n'ai rien vu, disait l'un, qui ressemble

A ce jeu-ci ; rien n'y sert de gagner.

Ces gens sont fous ; ils devraient s'épargner

Une pénible simagrée ;

A moins de frais ils pourraient se baigner.

Je le crois bien, dit un de la contrée ;

Mais, messieurs, daignez pardonner.

Si je défends mon pays et sa cause.

Qu'y voyez-vous qui vous puisse donner ?

Vous avez dû voir partout même chose :

Non pas sur l'eau, par plaisir seulement ;

Mais à la cour en tragique manière,

Quand la faveur, entr'ouvrant sa barrière,  
Fait sur le perfide élément  
Voguer la nation entière.  
Chacun se pousse, écarte son voisin,  
Le précipite, accélère sa chute;  
L'heureux vainqueur triomphe une minute;  
Mais son triomphe est aussi court que vain,  
Et souvent dès le lendemain.  
On lui voit faire la culbute.

---

## I X.

LES DEUX CHIENS DE CHASSE  
ET LE MÂNANT.

UN gentilhomme avait à sa campagne  
Deux chiens de chasse, et tous deux excellents.  
Ils étaient de divers talents :  
L'un arrêtait, c'était un chien d'Espagne ;  
L'autre venait de la Grande Bretagne :  
Limier ardent et vigoureux.  
Le gentilhomme employait tous les deux  
Pour son plaisir, pour son profit peut-être.  
Bons chiens, dit-on, doivent nourrir leur maître.  
Celui-ci ne manquait de rien,  
Tant sa chasse le servait bien.  
Il eut affaire à la ville prochaine

132 FABLES DE NIVERNOIS,

Pour le courant d'une semaine ;  
 Et laissant à son châtelet  
 Ses deux bons chiens, il dit à son valet  
 D'en avoir soin ; surtout qu'on les promène  
 L'un après l'autre au bois et dans la plaine ,  
 Pour les tenir bien en haleine.  
 Disant ces mots, il part ; et le manant  
 Se promet bien qu'en promenant  
 Les giboyeurs, il aura pour sa peine  
 Force gibier, dont moitié servira  
 A faire un repas de goguette,  
 L'autre à payer le vin qu'on y boira.  
 Il va prier Mathurin et Pêrette ,  
 Ses bons amis, et monsieur le curé  
 Avec sa gouvernante Annette,  
 Et puis la jeune Colinette  
 Que le drôle trouve à son gré.  
 Gros Jean ayant arrangé sa ripaille,  
 Va dans la plaine, et le pauvre ignorant  
 Mène avec lui le chien courant.  
 Il n'apporta perdrix ni caille,  
 Comme on peut croire, et revint au logis  
 N'ayant pour fêter ses amis  
 Que du fromage et de l'eau claire.  
 Le lendemain il crut mieux faire  
 D'aller au bois, suivi de l'autre chien  
 C'était le braque, et l'on sait bien  
 Que le meilleur n'est bon à rien

Quand il a la tête couverte,  
Aussi Gros-Jean en pure perte  
Perça les bois de bout en bout,  
Et ne rapporta rien du tout.

Souvent ainsi les affaires du monde  
Vont de travers : non qu'il manque d'agents  
Laborieux, intelligents ;  
Mère Nature est trop féconde.  
Mettons à leurs places les gens,  
Et tout ira le mieux du monde.

---

## X.

## LA PERRUCHE ET L'HIRONDELLE.

UNE perruche était posée  
 Sur un balcon en dehors d'un logis ;  
 Au haut de la même croisée.  
 Progné vint faire ses petits.  
 Toutes deux bientôt commercèrent ;  
 Toutes deux bientôt commencèrent  
 A s'entr'aimer, la perruche surtout.  
 Elle avait le cœur tendre, elle se prit de goût  
 Pour sa voisine, admirant son ouvrage,  
 Les soins constants de son ménage,  
 L'amour de ses petits, le bonheur d'en avoir.  
 Elle eût voulu remplir un tel devoir ;  
 Mais condamnée au plus triste veuvage,  
 Elle était loin de cet espoir  
 Et gémissait de son partage.  
 La pauvrette en faisait pitié ;  
 Mais l'amitié, la céleste amitié  
 Vint adoucir son esclavage  
 Et la soulagea de moitié.  
 Tout alla bien jusqu'à l'automne ;  
 Mais, comme on sait, l'hirondelle est personne  
 Qui suit en tous lieux le soleil.  
 La perruche en octobre eut un triste réveil ;



Elle ne trouva plus d'amie ;  
Et sans adieu l'hirondelle partie  
La planta là, plus triste encor qu'auparavant.

Ce cas chez les humains arrive assez souvent.  
On l'éprouve cent fois pour une ,  
Quand à la ville , et surtout à la cour ,  
On s'attache à ces gens qui suivent la fortune ,  
Comme Progné l'astre du jour.

---

## X I.

## LES JEUNES CANARDS.

B IEN connaître ses défauts  
Est une vertu réelle.  
Mais où se rencontre-t-elle ?  
Voyons chez les animaux ;  
Car dans notre espèce humaine  
Le modèle en est perdu :  
Amour propre et gloire vaine  
Au loin de notre domaine  
Ont chassé cette vertu.  
Toutefois en mainte affaire  
C'est chose bien salutaire ;  
Et je vais par un récit  
En donner ici la preuve.

La matière n'est pas neuve ,  
 Mais la vérité suffit.  
 Plaisir vaut moins que profit.

Des canetons erraient dans un peçage  
 D'herbe touffue et presque en fauchaison ,  
 Etourdissant , comme c'est leur façon ,  
 Par un importun babillage  
 Tous les citoyens de l'herbage.  
 Ils virent de loin le faucon  
 Qui s'élançait au sortir d'un bocage.  
 Que faire alors ? regagner l'eau ,  
 C'est le plus sûr ; mais à l'oiseau  
 Il faut dérober la retraite ,  
 Et déloger sans tambour ni trompette.  
 Au moindre bruit le faucon averti ,  
 Viendrait faire un mauvais parti  
 A la cohorte téméraire.  
 Il est vrai ; mais comment se taire ?  
 Chacun avouait pour sa part  
 Qu'un tel effort n'est pas au pouvoir d'un canard.  
 Sur quoi l'un d'eux eut une idée  
 Qui fut sur le champ adoptée.  
 Il commença , chacun fit comme lui ;  
 Et dans leur bec ; comme dans un étui ,  
 Ils logèrent tous une pierre.  
 Puis s'en furent à la rivière .  
 Par le plus court ; se tapissant ,

S'apetissant, s'applatissant.  
Dessus l'herbage, et sans mot dire ;  
Grâce au caillou. Le faible ici pourra s'instruire.  
Jamais silence ne peut nuire ;  
Majs le besoin en est pressant  
Entre le faible et le puissant.  
Les canetons sortirent d'aventure.  
Par ce moyen Ils étaient ingénus.  
Mais que seraient-ils devenus  
Si par orgueil, ou par vanité pure ,  
Ils n'étaient pas bonnement convenus  
De leur babillarde nature ?

---

## XII.

## LES DEUX CERFS ET LE LOUP

DEUX cerfs à la fin de l'été  
 Se battirent pour une belle.  
 Passe encore que la beauté,  
 L'amour et la rivalité  
 Fassent éclore une querelle;  
 Mais voir souvent pour bagatelle  
 Peuples et rois se perdre acharnés ! . . .  
 Pauvres humains, que n'êtes-vous bornés,  
 Au pur instinct ! Vous seriez moins habiles,  
 Mais plus heureux, et plus souvent tranquilles.  
 Quoi qu'il en soit, nos deux cerfs se battaient,  
 Égaux de force aussi bien que d'armures ;  
 L'air résonnait des coups qu'ils se portaient  
 Front contre front, et mêlant leurs ramures.  
 Ils les embrouillèrent si bien,  
 Qu'ils n'eurent plus aucun moyen  
 De se dépêtrer l'un de l'autre.  
 Un loup survint faisant le bon apôtre,  
 Et leur offrant de les débarasser.  
 Ils virent bien qu'il y fallait passer ;  
 Ils ne pouvaient ni fuir ni se défendre.  
 Des pleurs coulèrent de leurs yeux :  
 Sire loup n'a pas l'âme tendre,

Il les étrangla tous les deux.  
Il imitait les descendants d'Enée,  
Ces Romains dont la destinée  
Fut de soumettre l'univers :  
Quand deux cités, comme ici nos deux cerfs,  
S'enchevêtraient en quelque horrible guerre,  
Rome venait, prenant part à l'affaire,  
Mettre l'une et l'autre en ses fers.

Peuples et rois, ce récit vous exhorte  
A terminer vos procès sans combats ;  
Loups ou Romains sont à la porte  
Pour profiter de vos débats.

---

## XIII.

## LE FILS DU ROI ET LES PORTRAITS.

Le fils d'un roi touchait à l'âge de raison.  
 Ne croyez pas pour cela qu'il fût sage ;  
 Voit-on le ciel tout-à-fait sans nuage  
 Aux premiers jours de la belle saison ?  
 Quoi qu'il en soit, on forme sa maison,  
 On lui donne un palais, on le meuble ; on l'arrange ,  
 Et le roi pour tout ornement  
 Fit mettre dans l'appartement  
 Force tableaux : non pas de Michel-Ange  
 Ou de Rubens ; mais portraits seulement,  
 Et portraits de toute manière.  
 On y voyait seigneurs et paysans ,  
 Prêtres, soldats, magistrats, artisans ;  
 Bref, l'humanité toute entière  
 Se présentait là par extraits.  
 Le prince adolescent goûta peu ces portraits ;  
 Il eut mieux aimé des dorures,  
 Et des glaces et des vernis :  
 Le roi lui dit là-dessus : Va , mon fils ,  
 Tu n'es qu'un sot , et ces peintures  
 Devraient avoir à tes yeux plus de prix.  
 Ne vois-tu pas qu'avec elles nous sommes  
 Au milieu de tous nos sujets ?

Tu voudrais des colifichets;  
Ne vaut-il pas mieux voir des hommes?  
Mais voici plus encor que de les voir.  
Observe ici comme par le pouvoir  
D'une magique perspective,  
D'aucun côté tu ne peux te mouvoir  
Sans que par-tout leur œil te suive.  
Or voilà ce qui nous arrive  
Dans le monde à nous autres rois.  
Seigneurs, paysans et bourgeois  
Ont toujours l'œil sur nous, inspectent notre vie,  
En sont témoins et juges à la fois.  
Rien n'est plus vrai, mon fils, et je te prie  
De ne jamais rien faire d'important  
Sans méditer auparavant  
Sur ce point d'où dépend ta gloire.  
J'ai mis tous ces portraits dans ton appartement  
Pour t'en rafraichir la mémoire.

---

## XIV.

## LES TÊTES MAL TRAITÉES.

Un sauvage pétrissait,  
 Aminçait, rétrécissait  
 La tête d'un enfant, pour lui donner la forme  
 Que la peuplade chérissait.  
 Un Européen qui passait  
 Trouva la barbarie énorme;  
 Et reprenant l'Américain,  
 Lui reprocha de faire injure  
 Aux sages lois de la nature  
 En gâtant le visage humain.  
 La forme du dehors peut en être blessée;  
 J'en conviens, reprit le Huron;  
 Mais nous laissons s'étendre la raison,  
 Nous ne gênons point la pensée.  
 Or on m'a dit qu'en votre continent  
 On rétrécit le jugement  
 Comme chez nous on rétrécit le crâne.  
 Lequel, \* parler franchement,  
 Mérite mieux qu'on le condamne?

\* Voyez tous les voyageurs en Amérique.



## X V.

## LA POULE ET L'AUTRUCHE.

SUR un gros vaisseau menée  
A la côte de Guinée,  
Une poule française était au Sénégal.  
Elle y vit une autruche, et l'énorme animal  
La rendit toute étonnée.  
Elle en eut peur ; mais grâce à Dieu,  
La commère venait d'un lieu  
Où confiance avec étourderie  
Règnent plus que poltronnerie ;  
Aussi son effroi dura peu.  
Elle approcha : l'autruche était à pondre ;  
Puis recouvrant son œuf d'un sable fin,  
Et le laissant sur le terrain,  
Elle partit. C'était de quoi confondre  
Notre couveuse. Elle accourut,  
Et reprocha tant qu'elle put  
Au grand oiseau ce procédé baroque :  
Lui disant qu'on n'a point d'enfant,  
Si l'on ne va sans cesse réchauffant  
Le germe enfermé dans la coque.  
L'autruche dit : Grand merci .... Cependant  
Elle s'en fut ; mais en partant  
Elle donna rendez-vous à la poule

Au même lieu vers le soir. Le temps coule,  
 La nuit s'approche, et la poule arrivant  
 Trouva dame autruche couvant.  
 Bon, dit la poule, je parie  
 Que vous avez ruminé mon avis.  
 Tout doux, repart l'autruche; et dites-moi, ma mie,  
 Le climat de votre pays  
 Est-il-froid? est-il chaud? — Froid, reprit la gauloise;  
 Et tout de suite elle dégoise  
 Les qualités de nos climats  
 Tenant du nord et sujets aux frimats.  
 L'autruche alors : C'est bien dit, et j'approuve  
 Que dans vos pays froids on couve  
 Le jour aussi bien que la nuit.  
 Mais ici la chaleur du soleil qui nous luit  
 Suffit de reste à féconder ma ponte.  
 Je viens couvrir quand le soleil s'en va,  
 Et n'ai besoin que de cela  
 Pour être mère; allez, je sais mon compte.  
 Ma mignonne, on se trompe fort  
 Quand on critique au prime abord  
 Mœurs et coutumes étrangères;  
 Corrigez-vous en; c'est le tort  
 Des têtes vides et légères.

---

## LIVRE ONZIÈME.

---

### FABLE I.

#### LE DÉGEL ET LES GLISSEURS.

A LA FIN de l'hiver un dégel commençait.  
Déjà coulait mainte gouttière,  
Et cependant sur la rivière  
Maint polisson encor glissait.  
Tout-à-coup sous l'un d'eux la glace fond et s'ouvre;  
Un gouffre effrayant se découvre;  
Le malheureux y tombe tout entier.  
C'était un garçon pâtissier  
Qui sur sa tête à la rangette  
Portait en un plateau d'étain  
Gâteau, brioche et tartelette  
Qu'on attendait au cabaret voisin.  
Le corps tombé, la trappe se referme;  
Le plateau seul demeura ferme,  
Et tout garni, vrai spectacle d'horreur,  
Bouchant le trou qu'avait fait le porteur.  
A cet aspect, une cruelle joie  
Vient animer nos polissons,  
Qui voltigeants à travers les glaçons,  
Se précipitent sur la proie

Du déjeuner sur l'abîme étendu.<sup>1</sup>  
 Je tiens le fait de témoins qui l'ont vu,  
 Et je le crois sans peine aucune.

La glissoire de la fortune  
 Offre souvent même tableau.

Quelque homme en place y tombe-t-il sous l'eau ?  
 Vingt mauvaises têtes pour une  
 Veulent avoir part au gâteau.

Les dangers du terrain ne paraissent qu'un songe ;  
 L'exemple de la chute est d'abord oublié ;  
 Et la cupidité ne songe  
 Qu'à la dépouille du noyé.

<sup>1</sup> Le fait est arrivé entre le pont neuf et le pont royal.

## I I.

## LE BATEAU.

COMMENT ! déjà  
 Nous y voilà ?

Disait une fille à sa mère,  
 En voyageant sur la rivière.  
 La jeune Agnès n'avait pas tort  
 D'être étonnée ;  
 La nacelle arrivait au port ;  
 Et la journée

S'était passée à naviger  
Sans qu'on se fût senti bouger.  
On avait vu les objets du rivage  
Disparaître à chaque moment,  
Et la fillette avait cru bonnement  
Qu'eux seuls étaient en mouvement.  
Ne nous en moquons point; pardonnons à son âge  
D'en avoir cru les sens au premier témoignage  
Sans réformer leur jugement.

Une erreur de la même espèce  
Est celle de tous les humains,  
Que le temps entraîne sans cesse  
Jusqu'au terme de leurs destins.  
La scène à chaque instant varie;  
A chaque instant on voit changer  
La perspective de la vie :  
S'aperçoit-on de voyager ?

---

## I I I.

## LE LOUP ET LES LAPINS.

MESSIRE loup s'établit un matin  
Au beau milieu d'une garenne.  
Vous jugez bien que Jean Lapin  
Reçut un tel hôte avec peine.  
Mais comment faire ? il fallait filer doux.  
Il n'est tribunal de justice,  
Il n'est droit public ni police  
Entre les lapins et les loups :  
Le droit du fort, c'est le code  
Que ces derniers suivent tous.  
Dieu nous garde que la mode  
En vienne aussi parmi nous !  
Son régime n'est pas doux.  
Bientôt lapins s'en ressentirent ;  
Ce fut en vain qu'ils se blottirent  
Dans leurs trous le jour tout entier ;  
Il fallait sortir du terrier  
A l'heure de la picorée.  
Sire loup en faisait curée  
Dès qu'ils mettaient le nez dehors ;  
Autant de vus, autant de morts.  
Dans cette extrémité si rude,  
Nécessité leur suggéra

Une ruse qui les tira  
De leur cruelle servitude.

Ils creusèrent un souterrain

Peu large, mais profond, dont la superficie  
Ne pouvait supporter que le poids d'un lapin.  
Puis sur le soir, Jeannot sacrifiant sa vie

Avec le cœur d'un vrai Romain,  
S'étale sur le lieu, broutant le romarin,  
Caracolant; sautant, jouant farce complète.  
Le loup le voit, accourt, et tandis qu'il se jette

Avec fureur sur le brave Jeannot,  
La terre fond, s'entr'ouvre; il est pris comme un sot,  
Et trébuche au fond de l'abîme  
Pour ne s'en relever jamais.

Conquérants et sultans, ménagez vos sujets :  
Le faible est fort quand on l'opprime.

---

## I V.

## LA MONTAGNE DES DIAMANTS.

DANS un pays dont la carte est perdue  
Une montagne s'élevait.  
Rubis et diamants en semaient l'étendue;  
Et jamais le pied n'y trouvait  
Le moindre brin d'herbe menue.  
On juge bien que sur de tels tailloux  
Le chemin n'était pas fort doux;  
Mais il était brillant, il enchantait la vue,  
Il tentait la cupidité,  
Il excitait l'avidité;  
La route eût été fort battue  
Et le mont bientôt dévasté;  
Mais la chose était inconnue  
Et le pays inhabité.  
Un négromant en eut la connaissance:  
Comment cela? je ne le sais pas bien;  
Mais ces messieurs alors n'ignoraient rien.  
Bref il le sut. Il part en diligence;  
Tout en sueur arrive au pied du mont,  
Voit les trésors étalés tout du long,  
Et s'extasie à ce rare spectacle.  
Il n'avait pas consulté son oracle



Sur le moyen d'arracher  
Les diamants du rocher ;  
Ils y tenaient trop fort. Notre homme se démène,  
Gravit, trébüche, perd haleine ,  
Et veut grimper jusqu'au sommet,  
S'y promettant moisson facile et prompte.  
Il s'acharne , il grimpe en effet ;  
Mais il n'y trouva pas son compte.  
Il arriva meurtri, sanglant, défiguré ;  
Les diamants l'avaient en cent lieux déchiré  
Depuis les pieds jusqu'à la tête ;  
Il ne pouvait ni marcher ni s'asseoir  
Que sur des pointes de rasoir :  
Jugez en quel état il se trouva le faite.  
Et puis, qu'y trouva-t-il ? un précipice affreux ;  
Car tout ce beau mont était creux.  
Ce n'était qu'une croûte, une mince enveloppe,  
Très-bonne à voir de loin avec un télescope :  
Piège de près trop dangereux,  
Que faire alors ? il eût fallu descendre ;  
Mais sans secours, et les pieds tout en sang,  
Il ne savait comment s'y prendre.  
Lors du fond de l'abîme un tourbillon de vent  
Avec fureur jusqu'aux cieux s'élevant ,  
Vint mettre fin à l'aventure ;  
Aux jours de l'homme avec. Il tombe renversé,  
Et roulant tout le long de la montagne dure,  
Expire au bas tout fracassé.

Ambitieux, voyez ce qu'il en coûte;  
 Songez aux travaux de la route,  
 Au précipice, aux coups de vent;  
 Et redoutez le sort du négromant.

## V.

## L'AVEUGLE ET LA LANTERNE.

CERTAIN aveugle, homme de bien,  
 S'endormit un soir à l'église.  
 C'était l'hiver aux jours courts; et la bise  
 Réveilla bientôt le chrétien.  
 Il était nuit, mais il s'en savait rien.  
 Un sacristain qui faisait le ménage;  
 Vint à passer, sa lanterne à la main,  
 Et vit notre homme essayant un passage  
 Parmi les bancs, la chaire et le lutrin.  
 Suivez-moi, lui dit-il, bon-homme;  
 Vous avez prolongé le somme  
 Par trop au-delà du sermon;  
 Sans moi jusqu'à demain vous seriez en prison.  
 Disant ces mots, il s'achemine  
 Droit à la porte, et s'imagine  
 Qu'on le suit sans difficulté  
 A la faveur de sa chandelle;  
 Mais quand même qu'aurait été  
 La pleine lune la plus belle,

Le plus brillant soleil d'été ;  
 L'aveugle, comme on sait, n'en eût pas profité.  
 Il veut marcher à la voix qui l'appelle ;  
 Mais il s'empêtre, il trébuche, il chancelle,  
 Et tombe à plat parmi les bancs.

Que sert-il d'éclairer les gens  
 Quand ils n'ont pas de quoi voir la lumière ?  
 Tout est reçu, dit-on, à la manière  
 Du sujet qui reçoit. Les fruits qu'on a plantés,  
 Les grains qu'on sème et les conseils qu'on donne,  
 Tout suit la loi, mauvaise ou bonne,  
 Du sol et de ses qualités.  
 Vous que le ciel forma pour éclairer les autres,  
 Sages qui nous montrez d'utiles vérités,  
 Tenez pour sûr que vos clartés  
 Ne nous servent jamais qu'au prorata des nôtres.

---

## V. I.

## LA PIERRE ET LES INSCRIPTIONS.

C'EST un beau champ que la morale  
Pour quiconque y sait moissonner,  
C'est même assez que d'y glaner.  
La récolte n'est pas égale ;  
Mais souvent on tire d'un rien  
Le précepte le plus utile.  
Un rien dans une main habile  
Peut produire le plus grand bien.  
Cette matière serait ample  
À discourir ; mais j'aime mieux,  
Dans la crainte d'être ennuyeux,  
La présenter dans un exemple.

Un homme aisé, déjà sur le retour,  
Avec son fils faisait voyage.  
Le père était prudent et sage ;  
Le fils pouvait le devenir un jour ;  
Mais ce n'était pas encor l'âge.  
Il était remuant, volage,  
Impatient de l'avenir,  
Ennuyé du présent ; ne sachant se nourrir  
Que d'espérance et de chimères.  
C'est avec de tels caractères

Qu'on devient intrigant, importun, dangereux ;  
Et chemin faisant , malheureux.  
Le père gémissait , et n'avait d'autre tâche  
Que de songer à corriger son fils :  
Profitant de tout sans relâche  
Pour donner des leçons , ou plutôt des avis  
Mal écoutés et peu suivis.  
Ils rencontrèrent sur leur route  
Une pierre de force à porter un beffroi,  
Sur laquelle on lisait ces deux mots : Tournez-moi.  
Et tout d'abord le fils ne fait nul doute  
Qu'on n'ait mis dessous un trésor.  
Il se voit sur des monceaux d'or,  
Achetant un palais , des soldats , un empire ;  
Par-tout il sera triomphant.  
Allons, dit-il dans son délire,  
Mon père, travaillons.—Travaillons, mon enfant,  
Reprit le père au même instant.  
Il avait la méthode exquise  
De laisser faire une sottise,  
Surtout quand c'était sous ses yeux.  
La réprimande ensuite a plus de prise,  
Et la leçon profite mieux.  
Il assemble ses gens ; chacun s'arme de pieux ;  
Lui-même il se met à l'ouvrage.  
Le jeune homme y va d'un courage  
Et d'une force à se rompre les bras ;  
Les valets ne s'épargnent pas ;

L'enfant leur promet des merveilles :  
 A l'un cent mille écus , à l'autre des contrats ,  
 Des diamants , des maisons , des ducats ;  
 A tous des fortunes pareilles.  
 Le père ne dit mot et soupire tout bas.  
 Enfin on soulève la pierre ;  
 On la détache toute entière ,  
 On la met à l'envers : et dessous , qu'y voit-on ?  
 Pas le plus petit ducaton ,  
 Pas un écu ; mais une autre écriture -  
 Qui dit : Retournez-moi. L'adolescent murmure ,  
 Pleure de honte et de dépit ,  
 Tour-à-tour s'enflamme et pâlit ,  
 Et mille fois maudit dans sa colère  
 Le sot auteur d'un aussi sot écrit.  
 Non , non , mon fils , dit alors le bon père ,  
 L'écriveau que l'on voit ici  
 N'est pas d'un sot ; et je trouve en ceci  
 Un avis pour tout caractère  
 Amateur de la nouveauté  
 Et sensible à la vanité.  
 On s'ennuie , on craint , on espère ,  
 On est inquiet , agité ;  
 On se tourne de tout côté ;  
 Tour-à-tour on suit , on embrasse  
 Divers objets d'activité  
 Offerts par la cupidité.  
 Qu'y gagne-t-on ? l'on a changé de place :

Comme un malade agité par ses maux,  
 Tantôt brûlant, et tantôt à la glace,  
 Incessamment sur son lit se tracasse  
 Sans jamais trouver le repos.

## V I I.

## LE CHAT ET LE PERROQUET.

DEUX animaux dans un même logis  
 Partageaient l'amitié du maître.  
 L'un d'eux ne disait mot; c'était un beau chat gris  
 Qui n'en pensait pas moins peut-être;  
 L'autre c'était un perroquet  
 Qui tout le jour exerçait son caquet,  
 Et n'en pensait pas davantage.  
 Rarement on ouvrait sa cage;  
 Mais on l'ouvrait pourtant, et ce fut une fois  
 L'occasion d'un grand tapage.  
 Le beau chat gris était un peu sournois;  
 Il se tenait dans un coin sans mot-dire,  
 Tout retueilli dans un grave maintien.  
 On eût juré qu'il ne songeait à rien  
 Qu'à son salut; et cependant le sire  
 Suivait de l'œil et guettait bel et bien  
 L'oiseau parleur, qui ne cessait de rire,  
 De bavarder et de produire  
 Tous ses talents; tantôt faisant le chien,

Tantôt la poule, et puis l'enfant qui crie ;  
 Puis entonnant un bout de litanie,  
 Sifflant, jurant : bref il n'omettait rien.

En débitant ces fariboles,  
 Maître Jacot trottait de tous côtés  
 Sur ses deux pattes en coâsôles,  
 Et s'enivrait de ses jolivetés.

Cependant Rodilard se tenait en posture ;

Et dès qu'il se vit en mesure ,  
 Il s'élança sur l'oiseau caquetant  
 Comme un ressort qui se détend..

L'oiseau sous la griffe cruelle  
 Tourne le bec, se couvre de son aile ,  
 Et veut fuir en se débattant.

Heureusement il était d'un volume

Mal assorti pour la gueule des chats ;

Et l'épaisseur, la force de sa plume

Le préservaient d'un prompt trépas.

De Rodilard la colère s'allume.

Sa proie échappe et fait deux pas ;

Il la rattrape, il ne l'arrête pas.

Jacot se traîne, se dépêtre,

Et s'en va droit à la fenêtre

Voyant le ciel à travers les carreaux.

Le maître-chat l'y rejoint en deux sauts ;

Mais aveuglé par la colère

Il ne sut régler son élan,

Et s'en alla de bar en blanc



Donner la tête la première .  
Au travers d'un carreau dont il brisa le verre ;  
Il en revint les yeux en sang ,  
Et pour longtemps privé de la lumière.  
Quant à Jacot il n'eut point mal aux yeux ;  
Et par la brèche il sortit tout joyeux  
Avec les honneurs de la guerre.

Or quant à moi , je conclus de ce fait ,  
Qu'il est dangereux tout-à-fait  
De s'acharner avec trop de furie  
En poursuivant son ennemi ;  
Assez souvent on en est bien puni.  
Si la passion nous emporte  
A le pousser sans nuls ménagements ,  
Nous pourrons bien ouvrir la porte  
Pour qu'il échappe à nos dépens.

---

## VIII.

LE BERGER, LES MOUTONS ET LE  
PHILOSOPHE.

Je sais que par sa nature  
L'homme naît imitateur :  
J'y consens de tout mon cœur ;  
Mais j'y veux de la mesure.  
Qu'on médite un bon auteur,  
Qu'on écoute un bon docteur,  
Qu'on choisisse un bon modèle,  
Qu'on l'étudie avec zèle,  
Tout va fort bien jusques-là ;  
Mais n'allons point par-delà.  
Le peintre se déshonore  
Quand il s'abaisse à calquer.  
C'est le fait d'une pécure ;  
Et ceci peut s'appliquer  
A bien d'autres gens encore.  
Ce fut pour vous l'indiquer,  
Qu'un pâtre osa se moquer  
D'un suivant de Pythagore.  
L'apprenti philosophe un jour se promenait ;  
Et se promenant raisonnait  
Le long d'une verte prairie  
Dans laquelle un berger menait

Moutons-paissants l'herbe fleurie.  
Un ruisseau de bonne largeur  
Humectait ce beau paturage,  
Et répandait la vie et la fraîcheur  
Sur les herbes du voisinage.  
Le grand bétail s'y plaisait fort.  
Mais les moutons se tenaient loin du bord,  
Préférant l'herbe sèche et fine.  
Le promeneur vint à passer près d'eux.  
Il n'avait pas trop bonne mine ;  
Ils eurent peur du songe-creux.  
Lors le bélier prend sa secousse,  
Bondit, galoppe, et se précipitant,  
Franchit d'un saut le beau canal d'eau douce.  
Tous les moutons en font autant ;  
Pour mieux dire tous le tentèrent ;  
Car on m'a dit que quelques-uns restèrent  
A moitié chemin du ruisseau,  
Et partant tombèrent à l'eau.  
Le sophiste éclata de rire,  
Et s'adressant au berger, il lui dit :  
Vous avez là sous votre empire  
Animaux d'un sens bien petit ;  
Ne pouvez-vous mieux les conduire ?  
Le berger connut à l'habit  
A quel homme il avait affaire.  
Ce berger était grec : il avait de l'esprit ;  
Ce n'était pas un rustre mercenaire,

Et voici comme il repartit :

Moutons , dit-il , sont tous de cette école  
 Où le maître est cru sur parole.  
 Ce qu'il a fait , on le fera ;  
 Ce qu'il a dit , on le dira.  
 Telle allure paraît bien bête ;  
 Mais cependant j'ai dans la tête  
 Que cette école fleurira.

## I X.

## LE ROI DE JAVA ET L'ÉLÉPHANT BLANC.

UNE commune fantaisie  
 Chez certains monarques d'Asie  
 C'est d'avoir nombre d'éléphants ;  
 Et qui peut en avoir de blancs  
 S'estime par dessus tout autre :  
 Voilà leur tic. N'avons-nous pas le nôtre ?  
 Et croyez-vous que des éléphants blancs  
 Ne valent pas brocards et diamants  
 Dont notre Europe à si grands frais se pare ?  
 Quoi qu'il en soit , un de ces princes-là ,  
 (C'était , dit-on , le seigneur de Java)  
 Voyant combien la déprée était rare  
 Et de grand prix , forma le beau dessein  
 D'en établir chez lui manufacture.

Il devait en cette aventure  
Avec l'honneur trouver le gain ;  
Car ce serait grand objet de commerce  
Par toute l'Inde, et jusqu'en Perse.  
Dans ce projet si bien imaginé ,  
On dressa partout force pièges ;  
Et le roi fut si fortuné  
Qu'incessamment il lui fut amené  
Un éléphant blanc comme neiges.  
Aussitôt un nombreux sérail  
Est assemblé pour sa hauteesse ,  
Qui ne devait avoir d'autre travail  
Que de propager son espèce.  
A bien des gens ce sort eût paru doux ,  
C'était celui du roi lui-même ;  
Ne disputons jamais des goûts.  
Mais l'éléphant s'était fait le système  
De se vouer au célibat ,  
Quand il perdit le noble état  
D'animal libre , et né pour ne connaître  
Ni les faveurs ni les humeurs d'un maître.  
Il observa son vœu de chasteté  
Avec constante fermeté ;  
Et ne voulant point faire naître  
Une race sans liberté ,  
Il mourut sans postérité.

• Les éléphants domestiques, ne veulent plus s'accoupler. V. Bonare.

N'oubliez pas cette anecdote ,  
 Rois qui voulez bien-peupler vos états :  
 Les gens de cœur ne feront pas  
 Des esclaves pour un despote.

---

## X.

## LE RENARD ARCHITECTE DU LION.

SIRE lion étant roi comme un autre ,  
 Voulut qu'on lui fit un palais,  
 Maître renard le bon apôtre  
 Approuva fort la chose et donna des projets.  
 Au milieu des déserts un rocher de remarque  
 Apparaissait sur le sable mouvant ;  
 Cè fut là l'emplacement  
 Qu'on fit choisir au monarque.  
 Puis il fallut monter des ateliers ;  
 Mais où prendre les ouvriers ?  
 Jeannot lapin avec sa parentelle  
 Se trouva là très-bien à point :  
 Gens mangeant peu , ne buvant point ,  
 Et travaillant sans mortier ni truelle.  
 Lors le renard : Le reste est bagatelle ,  
 Dit-il au roi lion , vous serez sûr ma foi  
 Bientôt logé ; fiez-vous-en à moi.  
 Le roi le crut. C'est le propre d'un roi

De croire à quiconque le flatte.  
Déjà l'ouvrage est commencé ;  
Déjà lapins travaillent de la patte  
Sur le beau plan que renard a tracé.  
Ce plan-là n'était pas dans le goût de Versaille ;  
Ce n'était qu'un terrier, un souterrain , de taille  
A recevoir le lion et consorts.  
On creusa bien avant : la chose était facile ;  
Le sable fin et mobile  
Cédait aux moindres efforts ;  
La basilique étant construite ,  
Le roi s'en fut y loger tout de suite.  
Ce n'était pas comme à Paris ;  
Il n'y sentait ni plâtre ni vernis.  
Sire lion qui goûtait fort l'affaire  
Fut bientôt désabusé.  
L'entrepreneur téméraire  
Ne s'était pas avisé  
Que , quand on aurait creusé  
Tout le dessous de la roche ,  
Elle serait sans soutien.  
Les sots ne doutent de rien ;  
C'est un antique reproche.  
Quoi qu'il en soit , le monde suit ses lois ;  
Et tout corps tombe , si sa base  
Manque d'appui suffisant pour son poids ,  
Sans songer si le châte écrase  
Bêtes ou gens , manants ou rois.

Le roi lion dès la première fois  
 Qu'il tenait sa cour plénière  
 A l'heure de son coucher,  
 Périt lui-même avec sa cour entière  
 Sous la chute du rocher.

Princes, défiez-vous des faiseurs d'entreprises;  
 Défiez-vous des donneurs de projets :  
 Votre personne et vos sujets  
 Peuvent périr par leurs méprises.

## X I.

LE CHAMEAU, LE CHEVAL ET LE VOYAGEUR.

UN trafiquant qui s'en allait en Perse  
 Conduisait trois animaux,  
 Un cheval et deux chameaux :  
 Tous trois portant maints objets de commerce,  
 Et le patron par-dessus le marché.  
 L'un des chameaux mourut. L'homme en fut bien fâché ;  
 C'était dans les déserts. Où laisser le bagage  
 Dont le défunt était chargé ?  
 Puis fallait-il être obligé  
 De faire à pied le reste du voyage ?  
 Le marchand commence d'abord  
 Par séparer ce qu'il a de plus rare,



Pour le mettre sans dire gare  
Sur le camarade du mort.  
Le bon chameau comme à son ordinaire  
S'agenouilla pour recevoir le poids :  
C'est l'instinct de tout dromadaire ;  
Mais aussi , d'abord qu'une fois  
Il se sent charge suffisante  
Pour sa force qu'il connaît bien ,  
Il se relève , et ne voudrait pour rien  
En porter une plus pesante.  
C'est ce que fit notre sage animal  
Sitôt qu'il eut sa compétence.  
Lors le marchand s'adressant au cheval  
Va lui porter double pitance ,  
Le flatte , le caresse , et se met sur son dos  
Avec le reste des ballots.  
La charge n'était pas légère ;  
Les reins de l'animal pliaient sous le fardeau ;  
Mais il était de caractère  
Peu réfléchi , voyant toujours en beau.  
Il se disait : J'aurai de la fatigue ,  
Mais du profit et de l'honneur.  
Déjà mon maître me prodigue  
La nourriture et la faveur.  
Ces chameaux n'ont guère de tête !  
Pour cinquante livre de plus ,

\* Tel est l'instinct des éléphants.

Celui-ci va par son refus

Perdre le premier rang ; je ne suis pas si bête.

Comme il disait ceci tout bas,

On part, on traverse la plaine.

Le cheval se trainait à peine ;

Il se trainait pourtant au petit pas ;

Mais ce succès fut peu durable.

En approchant de la fin du désert,

Quelques roches à fleur de sable

Annonçaient les bords de la mer.

Le cheval trébucha : le pauvre misérable

Voulut en vain se relever ;

Il achève de s'engraver,

En s'éreintant sous le poids qui l'accable.

L'imprudente bête y périt ;

Et le traficant y perdit

Sa monture et sa marchandise.

Le chameau seul achevant l'entreprise ,

Arriva lestement au port.

Son exemple ici vaut de l'or.

Méprisons comme lui les flatteuses amorces

Dont la faveur nous leurre quelquefois

En nous offrant de hauts emplois,

Et n'acceptons jamais de poids

Qui soit au dessus de nos forces.

## X I I.

## RIEN DE TROP.

DANS un royaume asiatique ,  
Un esclave avait réussi .  
A devenir l'objet unique  
De la faveur d'un maître despotique.  
Il faisait tout ; il prenait tout aussi :  
Charges , appointements , graces de toute espèce ;  
Il n'en avait jamais assez ,  
Et des bienfaits de sa hauteesse  
Tous les siens étaient engraisés.  
Le sultan toutefois n'était pas une bête ;  
Mais il était sultan , c'est bien pis qu'être roi ;  
Et pourtant ce dernier emploi  
A , comme on sait , gâté plus d'une tête.  
Quoi qu'il en soit , un grand gouvernement  
Vint à vaquer. Notre homme en avait quatre ;  
C'est quelque chose assurément ;  
N'importe , il en veut cinq : on n'en peut rien rabattre.  
Sans hésiter il va droit au divan  
Demander la place au sultan.  
A la même heure on amenait au prince  
Le député d'une province ,  
Envoyé pour représenter  
Que la financière industrie

Désolait sa triste patrie  
 Par un nouvel impôt qu'on venait d'ajouter  
 A ceux qu'à peine elle pouvait porter.  
 Les demandeurs, chacun à sa manière,  
 Ayant exposé leur prière,  
 Le sultan n'y répondit mot.  
 Le favori demeura sot :  
 C'était pour lui nouveauté singulière  
 Que l'ombre même d'un refus.  
 Lors le roi : Savez-vous, quand vous êtes venus,  
 A quoi je m'occupais ? J'étais à ma fenêtre,  
 D'où je voyais avec plaisir  
 Un spectacle qui m'a fait naître  
 Des sentiments qu'aucun visir  
 Ne m'avait jamais fait connaître.  
 La caravane allait partir ;  
 On chargeait les chameaux : et voyez la merveille !  
 Agenouillés, baissant l'oreille,  
 A la charge ils semblaient s'offrir.  
 Mais qu'elle soit justement limitée ;  
 Car si le poids excède leur portée,  
 C'est ce qu'ils ne sauraient souffrir ;  
 Tout au plus juste ils la connaissent,  
 Et jamais chameaux ne se laissent  
 Surcharger d'un grain par-delà.  
 C'est ainsi que leur tâche est toujours bien remplie ;

<sup>1</sup> C'est l'instinct de l'éléphant. Voyez Buffon et tous les Voyageurs.

C'est un grand point que celui-là ;  
Et j'ai fait un plan sur cela.  
Je veux le reste de ma vie  
Que les tributs et les bienfaits  
Dans tous les lieux et sur tous les sujets  
Egalement se répartissent ;  
Qu'aucuns désormais ne jouissent  
Avec excès, et qu'aucuns ne gémissent.  
Retirez-vous tous deux, et laissez-moi songer  
Aux moyens de soulager  
La province qu'on maltraite.  
Vous qui fûtes son interprète  
Dans sa complainte auprès de moi,  
Dès ce moment je vous donne l'emploi  
Qu'un favori trop indiscret désire.  
Rendez à mes sujets ce que je viens de dire ;  
Et faites bénir votre roi,  
En annonçant dans mon empire  
Que *Rien de trop* est désormais ma loi.

---

## XIII.

LE ROI LOUIS XII ET LE COURTISAN.

J'AIMERAI bien une histoire secrète  
 De nos bons rois. Non pas pour y trouver  
 Détails malins d'intrigue et d'amourette  
 Où leurs défauts se puissent relever ;  
 Mais où l'on eût pris soin de conserver  
 Cent petits traits qui peignent le bonhomme ,  
 Le font aimer, et gravent dans le cœur  
 Des citoyens ; l'amour d'un bienfaiteur.  
 Les écrivains de la Grèce et de Rome  
 N'y manquaient pas quand ils trouvaient de quoi :  
 Imitons-les en ce point ; et pour moi ,  
 Sans m'élever aux honneurs de l'histoire ,  
 Et sans sortir de mon petit emploi ,  
 Je vais ici retracer la mémoire  
 D'un de ces traits qui firent autrefois  
 Au plus sensible , au meilleur de nos rois ,  
 Par nos aïeux donner le nom de père.  
 Ce titre est beau quand le cœur le défère  
 Aux souverains , par la commune voix.

Le roi Louis s'était mis en voyage ,  
 Et nourrissait autour de lui  
 Toute sa cour : c'était alors l'usage ,

Qui valait bien la mode d'aujourd'hui,  
Et ne coûtait pas davantage.  
Il arriva qu'un de ses courtisans,  
Haut à la main, et ne se faisant faute  
De gourmandiser les pauvres gens,  
Eut une fois querelle avec son hôte.  
Cet hôte était un honnête forgeron :  
Bon laboureur, élevant sa famille  
A manier la houe et la faucille,  
Vivant de peu, content de son état grossier.  
La querelle fut vraiment forte,  
Et pourtant, dit-on, sur un rien ;  
Mais quand un grand seigneur s'emporte  
Contre un manant ou contre un chien,  
L'usage est que dans la minute  
Martin bâton entre dans la dispute.  
L'homme de cour en fit tâtér  
Au laboureur, et puis fut s'en vanter  
Le soir au coucher du monarque ;  
Sur quoi ce prince aussi sage qu'humain  
Fit chose digne de remarque.  
Il fit donner le lendemain,  
Au bâtenneur pour sa provende  
Volaille grasse et gibier fin ;  
Mais pas une miette de pain ;  
Et puis le soir il lui demande  
Comment il s'est trouvé nourri.  
Fort bien, répond le favori,

Hors en un point d'assez grande importance.

Le pain manquait absolument ;

J'en ai fait chercher vainement ;

J'ai trouvé partout la défense

D'en débiter un seul morceau pour moi.

Comment donc, répliqua le roi,

Le pain est-il si nécessaire ? —

Oui vraiment, sire ; sur ma foi ;

Et même du pain sec eût mieux fait mon affaire.

C'était où l'attendait le roi.

S'il est vrai, dit-il, que personne

Ne saurait faire un bon repas

A moins que le pain n'y foisonne,

Concluons-en qu'il ne faut pas

Maltraiter celui qui le donne.



## XIV.

## LE FROMÂGE MOU.

ON m'a conté qu'un jour de mardi-gras,  
Certain sculpteur soupant à la guinguette,  
But un peu fort, et se mit en goguette  
Dès le beau milieu du repas.

A la fin pour dessert on servit un fromage :  
Fromage mou, dessert du premier âge ;  
Peu fastueux, mais meilleur à manger  
Que compotes et pastillage.

Les soupeurs l'allaient partager ;  
Mais le sculpteur, arrêtant le partage,  
Messieurs, dit-il, attendez un moment.

Laissez-moi faire auparavant

Un chef d'œuvre avec ce fromage :

Un Jupiter, un monstre d'opéra,  
Une Vénus, tout ce qu'il vous plaira ;  
Et puis après nous mangerons l'ouvrage.  
Chacun sourit, mais on n'objecta rien ;  
C'est temps perdu de prêcher un ivrogne.

Notre sculpteur se mit à la besogne  
Avec ardeur, et s'y prenait fort bien ;

Mais trop molle était la substance.

En vain il la contourne et la pétrît cent fois ;

La matière sans consistance

176 FABLES DE NIVERNOIS.

Ne garde aucune forme et glisse entre ses doigts.  
Il n'en put rien faire ; et je crois  
Que cela ne surprend personne.  
Pour moi , voici ce qui m'étonne :  
C'est qu'on attende à tout moment  
D'un conseiller, d'un précepteur, d'un maître,  
De grands succès. Donnons-leur le talent ;  
La réussite est encore un peut-être.

Si la matière, à l'ouvrier  
Oppose trop de résistance,  
L'ouvrage restera longtemps à l'atelier.  
Mais est-elle sans consistance ?  
L'œuvre ne vient jamais à bien.  
Fromage mou n'est bon à rien.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

---

## LIVRE DOUZIEME.

---

### FABLE I.

#### LA GRUE.

Ce que l'un fait, un autre le peut faire.  
Ce dicton est assez vulgaire ;  
Mais faut-il croire ce dicton ?  
Sans hésiter je dis que non.  
Ce n'est pas chose superflue  
Que d'établir cette vérité-ci ;  
Plus d'une tête s'est perdue  
Faut de l'avoir aperçue,  
Et je vais l'établir ici  
Avec l'histoire d'une grue.

Elle vivait sur les bords d'un étang ;  
Elle observait, il en faut faire autant ;  
Mais il faut s'y prendre mieux qu'elle.  
Pigeon, perdrix et tourterelle  
Voltigeaient là de tout côté,  
Allant, venant, passant l'eau sans nacelle,  
Et se croyant en sureté.  
Mais toujours le faible est guetté

Pilpay.

Par le plus fort; ainsi va ce bas monde.  
 L'autour planait en haut, faisant sa ronde;  
 Et de-là se précipitait  
 Sur la faible et timide race  
 Que dans son aire il emportait,  
 Ou qu'il dévorait sur la place.  
 La grue observant tout cela :  
 Vraiment, dit-elle, celui-là  
 L'entend fort bien; il fait bombance;  
 Et moi j'ai pour toute chevançe  
 Des insectes à lèche-doigt.

Ce que fait l'épervier, nous n'avons qu'à le faire.  
 Assurément la chose est claire;  
 Nous en avons le pouvoir et le droit.  
 Disant cela, notre imbécille  
 Veut se guinder au séjour des éclairs.  
 Elle fendait si pesamment les airs  
 Que la traite fut difficile.  
 Elle monta cependant assez haut;  
 Et de-là sur la volatile  
 Elle voulut fondre comme un gerfaut.  
 Mais le corps lourd avec l'aile débile;  
 A tel métier ne sont pas ce qu'il faut.  
 Elle tomba comme une pierre,  
 Et s'incrusta dans le limon fangeux  
 Qui de roseaux marécageux  
 Autour du lac formait une lisière.  
 Elle eut peine à s'en retirer,

Et le temps d'y considérer,  
Qu'en dépit du dicton vulgaire,  
On n'a pas droit de s'assurer  
De réussir à tout ce qu'on voit faire.

---

## II.

## LE LABOUREUR ET SON CRIBLE.\*

UN laboureur intelligent  
Arrondit son petit domaine,  
En acquérant un bout de plaine  
Dont le possesseur négligent,  
Ne sachant mettre ordre ni règle  
A la culture de son champ,  
Avait laissé croître le seigle  
Pêle-mêle avec le froment.  
Le laboureur en homme sage,  
Quand il eut moissonné son grain,  
Voulut en faire le triage :  
L'un lui donnerait de beau pain  
Qu'il vendrait avec avantage,  
Et l'autre son pain de ménage.  
Il prend d'abord le crible en main,

\* Au Traité de Plutarque, « des Moyens de discerner le Flatteur  
d'avec l'Ami, » on trouve une comparaison qui a fait naître l'idée de  
cette fable.

Y passe son blé, l'y repasse,  
 Et le repasse et le resasse,  
 Espérant toujours, mais en vain,  
 Séparer l'un et l'autre grain.  
 Tous deux étaient de même taille,  
 Mêmes trous servaient à tous deux;  
 Le crible ne fit rien qui vaille;  
 Et le laboureur malheureux  
 Ne put distinguer sa semaille.

Tel est le sort d'un bon roi qui travaille  
 A discerner le flatteur  
 D'avec le vrai serviteur.  
 L'un sait si bien se conformer à l'autre,  
 Il sait si bien faire le bon apôtre  
 Et se montrer homme de bien,  
 Que le roi n'y connaîtra rien.

---

## III.

## LE QUAKER ET LE MAUVAIS CHIEN.

UN bon quaker était en voyage,  
Il cheminait à pied sans verge ni bâton,  
Comme on sait que c'est leur usage.  
Un chien qui n'était pas si bon,  
S'en vint assaillir le piéton,  
Le mord, le poursuit avec rage,  
Comme on sait que c'est leur usage,  
Lors le débonnaire chrétien :  
Prends garde, ami, dit-il au chien,  
Je n'ai pas de quoi me défendre ;  
Mais j'ai la voix ; je puis me faire entendre ;  
Je t'en avertis pour ton bien.  
De ce propos le chien ne fit nul compte :  
L'oreille des méchants est sourde aux bons avis.  
Ceux du quaker furent suivis  
De la vengeance la plus prompte.  
Il se met à crier : Au chien ! il m'a mordu ;  
Au secours, ou je suis perdu.  
On entend, on accourt, on entoure la bête ;  
L'un tire au dos, l'autre à la tête ;  
Le bon quaker est bientôt vengé,  
Et le mauvais chien corrigé.

## I V.

## LE BARBET ET LE CALENDER.

Je viens de peindre un méchant  
 Puni selon son mérite.  
 Je vais peindre un innocent  
 Vexé par un hypocrite.  
 Gardez-vous bien de ces sortes de gens,  
 Si vous craignez la calomnie;  
 C'est une arme que l'on manie  
 Sous des dehors simples, doux, obligeants.  
 Pour peu qu'on voyage en Asie,  
 On y voit, dit-on, ces pervers  
 Assez nombreux parmi les calenders.  
 Evitez leur abord, si vous voulez m'en croire;  
 Vous pourriez vous en trouver mal,  
 Comme il advint à l'animal  
 Dont je vais vous conter l'histoire.  
 Un malheureux barbet n'avait ni feu ni lieu;  
 Couchant à l'air, mangeant fort peu,  
 Réduit à l'étroit nécessaire.  
 Un matin qu'au fond d'une ornière  
 Il gissait sans songer à rien,  
 Un calender d'humeur altière,  
 Mais affectant humble maintien,



Comme on sait que c'est leur manière,  
 Vint à cheval passer au même endroit.  
 En traversant; le cheval mal-adroit  
 Heurta le chien. Celui-ci se réveille,  
 Saute à l'écart; puis s'élance à l'oreille  
 Du roussin ombrageux qui se cabre soudain  
 Au grand effroi du pèlerin.  
 L'effroi passé, la colère et la honte  
 Prennent sa place au cœur du patelin,  
 Et la rougeur au visage lui monte.  
 Traître, dit-il au chien, ( il l'était comme moi )  
 Tu sais que mon austère loi  
 Me livre à tout venant sans arme et sans défense;  
 Mais ne crois pas que mon offense  
 Reste sans réparation.  
 Je te perdrai de réputation,  
 Et tu sauras ce que rapporte  
 La rancune d'un saint qui se trouve outragé.  
 Disant ces mots il crie : Au chien ! chien enragé !  
 A moi, passants ! à moi ! main-forte !  
 On entend, on accourt ; un déluge de coups  
 S'envient pleuvoir sur l'innocente bête,  
 Qui s'esquivant au travers des cailloux,  
 Eut pourtant le bonheur de préserver sa tête.  
 Le barbet ne fut que meurtri ;  
 J'en suis bien aise, et s'il avait péri  
 Par un aussi lâche artifice,  
 De boh cœur je l'aurais pleuré.

Mais je voudrais qu'on fît justice  
De ces caffards au maintien modéré  
Dont le dedans n'est qu'orgueil et malice.

---

## V.

## LES DEUX JOUEURS.

DEUX gros joueurs jouaient ensemble.  
L'un gagnâ gros, l'autre perdit,  
Et le perdant se répandit  
En horreurs contre la fortune;  
Avec fureur il la maudit.  
Mais quand le temps eut calmé son ivresse,  
Droit au temple de la déesse  
Dévotement il s'en alla;  
A son secours il l'appela;  
Et pour la rendre favorable,  
D'encens et de vœux l'accabla:  
Quant au gagnant, il fut se mettre à table,  
But, rit, et chanta tout le soir,  
S'applaudissant de son savoir,  
Et du hasard ne tenant aucun compte.

Dans ce récit qui n'est qu'un conte,  
Je trouye l'allure des gens  
De tous états et de tous rangs.

Le malheureux , accuse , invoque la fortune ;  
 L'heureux n'en reconnaît aucune ,  
 Et ne veut rien devoir qu'à ses propres talents.

Cette moralité est tirée d'une pensée du docteur Swift.

## V L.

## LE PORC-ÉPIC ET LE LIÈVRE.

UN porc-épic , tout fier de son armure  
 Qui le rendait plus hautain de moitié ,  
 Regardait d'un air de pitié  
 Toute craintive créature ;  
 Et cependant par aventure  
 Il prit un lièvre en amitié.  
 L'animal à longues oreilles  
 Appuyé de son protecteur  
 Se rengorgea , prit à merveilles  
 Tous les grands airs de la faveur ;  
 La vanité le guérit de la peur.  
 Mais un jour qu'à son ordinaire  
 Faisant le fat , le fanfaron ,  
 Il s'étalait auprès de son patron ,  
 Certain serpent sifflant son chant de guerre  
 Mit le porc-épic en colère.  
 Tout aussitôt , piquants de se dresser ,  
 De s'allonger , de s'élancer ,

Sans prendre garde au camarade  
 Qui si près s'est venu placer.  
 Il en reçut notable estafilade.  
 La peur le gagne ; il fuit sans savoir où,  
 Et va se cacher dans un trou.

Ce récit doit nous instruire  
 Du sort que l'on peut prédire  
 A qui cherche un protecteur.  
 Quelque degré de faveur  
 Que le protégé s'attire,  
 Gare les moments d'humeur.

## V I I.

LES ÉTOILES ET LA FUMÉE, OU LE  
SATRAPE ET LE SAGE.

ENTOURÉ de trente valets,  
 Un satrape prenait le frais  
 Aux bords du Phèse à la nuit bien fermée.  
 Il était plein de la fumée  
 Qu'on nomme orgueil ; et ce n'est pas, dit-on,  
 Chez ces messieurs chose inaccoutumée.  
 Tout près dans le même canton  
 Le satrape aperçut un mage

\* Je ne me souviens plus où j'ai trouvé l'idée de cette fable.

Sans suite, et vêtu comme un sage :  
C'est-à-dire fort simplement.  
La nuit n'avait pas ses grands voiles ;  
Et le sage dans ce moment  
Observait le cours des étoiles  
A l'aide d'un bon instrument.  
Le satrape en tint peu de compte,  
Et se faisant même une honte  
De se trouver si près de lui :  
Un peu plus loin, lui-dit-il, mon ami ;  
Ne savez-vous pas qui vous êtes ?  
Ne voyez-vous pas qui je suis ?  
A ces deux questions honnêtes  
Le sage avait réponses prêtes.  
Je m'éloigné, dit-il ; je fais ce que je puis  
Pour ne pas causer vos ennuis.  
Mais, monseigneur, avant que je vous quitte  
Pour obéir à votre auguste loi,  
Permettez-vous qu'ici par moi  
Une vérité vous soit dite ?  
Parlez, dit le satrape, et partez aussitôt.  
Fort bien reprit le sage : écoutez ma pensée  
Et ce que j'observais tantôt.  
Vous voyez bien cette fumée  
Qui sort de vos palais, bouillonnante, enflammée,  
Tendant à monter jusqu'aux cieux.  
A quoi sert-elle ? elle offusque les yeux :  
Voilà tout. Voyez au contraire

Ces petits points fixés à la céleste sphère ;  
 A peine les voit-on ; ils nous aident à voir.  
 Eh bien, seigneur, je dois ne vous rien taire :  
 La fumée est le rang, l'étoile est le savoir.  
 Disant ces mots, le sage fait retraite ;  
 Et le satrape a la langue muette.  
 J'ignore, s'il fut converti,  
 Et l'assurer serait chose indiscrette ;  
 Mais du moins il fut averti.

---

## VIII.

## L'ENFANT ET SA POUPÉE.

CERTAIN enfant s'était pris d'amitié  
 Pour sa poupée, et de la tête au pié  
 La caressait, l'ornait, lui faisait fête ;  
 Le lendemain il s'en trouve ennuyé,  
 Il la dépouille et lui brise la tête.

Cet enfant-là, me dit-on, était bête,  
 Bête et méchant. — Doucement, s'il vous plaît,  
 Peuple léger, impétueux, frivole,  
 Vous y pouvez prendre quelque intérêt ;  
 Adorez-vous longtemps la même idole ?

---

## I X.

LE ROI, LE VISIR ET LES DEUX ENFANS.

CERTAIN visir honnête et sage  
 Se trouvait au déclin de l'âge ;  
 Il se défit de son emploi.  
 Ce n'est pas le commun usage ,  
 Et la chose étonna le roi  
 Qui voulut savoir le pourquoi.  
 Seigneur, je touche au bout de ma carrière,  
 Dit le visir, il doit m'être permis  
 D'en donner la fin toute entière  
 A l'éducation d'un fils  
 Que je veux, sire, et que j'espère  
 Instruire à vous servir un jour  
 Avec honneur autant qu'avec amour.  
 Fort bien, je t'approuve et t'admire,  
 Dit le sultan ; mais je demande plus.  
 Elève aussi mon fils, l'héritier de l'empire ;  
 Je le confie à tes vertus.  
 Le visir obéit, non pas sans quelque peine,  
 N'étant pas de ces gens qui ne doutent de rien.  
 Mais il se résigne ; il emmène

\* La Bibliothèque Orientale attribue cette anecdote à un Chosroës, roi de Perse.

Le fils du prince avec le sien.  
 Le temps se passe, et le visir ramène  
 Les deux enfants,  
 Bien faits et grands.  
 Tout aussitôt le roi les interroge  
 Sur les devoirs, les mœurs, les sentiments :  
 Ne doutant pas que les deux répondants  
 Ne se montrent dignes d'éloge.  
 Quant au fils du visir il ne se trompait point ;  
 L'adolescent répondit sur tout point  
 Comme un vrai sage aurait pu faire.  
 L'autre aurait bien fait de se taire ;  
 Il parla comme un sot ; il n'avait rien appris.  
 Qu'est ceci, s'écria le monarque surpris ?  
 Visir, vois-tu quelle est la différence ?  
 D'où vient cela ? — Seigneur, de leur naissance,  
 Dit le visir. Tous deux ont eu mêmes façons,  
 Mêmes soins et mêmes leçons.  
 Mais mon fils n'a pu se défendre  
 De sentir qu'il aura toujours besoin d'autrui ;  
 Et le vôtre, a su trop apprendre  
 Que tout le monde aura besoin de lui.

---



## X.

LE RÉVEIL DU ROI ET DE SON VALET  
DE CHAMBRE.

UN monarque , selon l'usage ,  
Avait chez lui pendant la nuit  
Un de ses gens couché près de son lit ;  
Et selon moi la méthode est fort sage.  
Un jour le roi lui dit à son levé :  
Cette nuit avez-vous rêvé ?  
L'autre répond : Hélas ! oui , sire ;  
Et je n'en suis bien mal trouvé ,  
S'il m'est permis de vous le dire.  
Je m'imaginais être roi  
Tout comme vous , et par ma foi  
Je ne savais comment m'y prendre.  
Mon conseil me faisait la loi ;  
Le peuple se plaignait de moi :  
Je ne savais auquel entendre ,  
Et je craignais tous les jours une esclandre.  
Les courtisans me disaient , Tout va bien ,  
Et de partout il venait des murmures.  
Mes conseillers me disaient , Ce n'est rien ,  
Nous saurons prendre des mesures ;  
Cependant l'embarras croissait .  
Je sacrifiais un ministre ;

Et celui qui le remplaçait ,  
 Paraissait encor plus sinistre.  
 On jouait au roi dépouillé ;  
 Tout s'en allait à vau de route ;  
 Et j'en suais à grosse goutte ,  
 Quand par bonheur je me suis éveillé .  
 Le roi sourit et dit : Ce triste songe  
 Pour vous, l'ami, n'est qu'un mensonge ;  
 Louez-en Dieu. Moi, cette nuit  
 J'étais le plus heureux du monde .  
 Mon bon ange m'avait conduit  
 Dans un champêtre et fortuné réduit,  
 Où confiance avec simplesse abonde .  
 J'y possédais assez de bien  
 Pour en donner à ceux qui n'avaient rien ;  
 On me chérissait à la ronde .  
 Sans soucis, sans soins, sans regrets,  
 Tristes fléaux qui dans tous mes palais  
 Ne me laissent ni paix ni trêve,  
 J'y jouissais des vrais biens : les seuls vrais  
 Pour qui nature nous a faits ;  
 Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve .

• Si je rêvais toutes les nuits que je suis roi, et que le roi rêvât toutes  
 les nuits qu'il est homme particulier, la différence entre nous ne serait  
 que la peine qu'il a d'être roi pendant le jour, tant les grandeurs de ce  
 monde sont peu de chose de plus qu'un songe. »

Pensées diverses et Proverbes choisis, n.º 28.

## X I.

## JUPITER ET LE SAVANT.\*

UN savant de l'antiquité  
 Était bouffi de vanité.  
 Nous lisons que jadis en Grèce  
 On en voyait de cette espèce.  
 A tous venants il se vantait  
 De sa doctrine universelle ;  
 De partout on le consultait,  
 Comme un oracle on l'écoutait,  
 Et l'orgueil croissait de plus belle.  
 A cela près (qui n'est pas bagatelle)  
 Cet homme avait bon cœur et bon esprit ;  
 Il méritait qu'on le guérit.  
 Jupin se chargea de la cure,  
 Et voici comment il s'y prit.  
 A l'orgueilleux tout-à-coup il ouvrit  
 Le grand livre de la nature.  
 Il y fallut peu de lecture  
 Pour reconnaître qu'ici bas,  
 Auprès de ce qu'on ne sait pas

\* Si le plus savant de tous les hommes pouvait apprendre tout d'un coup ce qu'il ne sait pas, il estimerait bien peu tout ce qu'il savait auparavant.

Ce qu'on sait est bien peu de chose ;  
 Et le savant bouffi d'orgueil  
 Devint modeste en un clin d'œil.  
 Belle et rare métamorphose !

---

## XII.

## LES BIENS INUTILES.

Un homme acquit un beau domaine,  
 Bien situé, terroir gras et fécond.  
 Il ne fallait qu'y semer de la graine  
 Pour récolter abondante moisson.  
 Mais l'homme n'en prit pas la peine ;  
 Il n'eut que fonce et que chardon.

Un autre avait pour fils un beau garçon,  
 Si bien doué par la nature,  
 Qu'il annonçait un jeune homme parfait.  
 Mais on n'en eut ni soin ni cure ;  
 Il devint un mauvais sujet.  
 Rien ne profite sans culture.

---

## XIII.

## LE BON CONSEIL.

UN jeune Orec de tête fort légère,  
Qui venait d'entendre Platon  
Dogmatiser, comme à son ordinaire,  
Sur la vertu, sur le beau, sur le bon,  
S'était ennuyé du sermon.  
Voilà, dit-il, comme ils sont dans leur chaire,  
Ils enseignent ce qu'il faut faire;  
Mais le font-ils? par ma foi non.  
C'est presque toujours le contraire.  
Ils ressemblent à ces poteaux  
Qui marquent par des écriteaux  
Par quelle route il faut qu'on passe,  
Mais qui ne bougent de leur place.  
Ce trait moqueur n'est pas des plus nouveaux,  
Dit un voisin; mais il n'a point de défaut.  
Quoi qu'il en soit, je vous exhorte  
A prendre tout droit le chemin  
Auquel le poteau vous engage;  
Faute de quoi, votre voyage  
Pourrait n'avoir pas bonne fin.  
Suivre la loi, c'est l'allure du sage.

## X V I.

## LA BALANCE.

Jadis fleurissait un état  
Où l'on suivait certain usage  
Qui, ce me semble, était fort sage.  
Installait-on un magistrat ?  
On lui mettait en main une balance  
Qui contenait dans chaque plat  
Un même poids sans nulle différence :  
Dans l'un deux livres d'or, dans l'autre deux de fer ;  
Ainsi tous deux se soutenaient en l'air  
Dans le plus parfait équilibre :  
Signifiant par là que Thémis n'est pas libre  
Dans le prononcé de ses lois ;  
Et qu'aux bassins de la justice  
Où les raisons servent de poids,  
Petits et grands ont mêmes droits  
D'en déterminer l'exercice.

## XV.

LE JEUNE HOMME, L'ARAIGNÉE  
ET LE VIEILLARD.

UN jeune apprenti philosophe  
Se piquait de moralité  
Avant d'avoir connu l'humanité.  
J'en sais plus d'un de même étoffe.  
Sa grande curiosité  
C'était de connaître l'allure  
De ce tas d'insectes divers  
Qui fourmillent dans l'univers,  
Et d'approfondir leur nature.  
Se promenant le soir dans un jardin  
Avec un vieillard son voisin,  
Il vit une grosse araignée  
Qui dévorait avec fureur,  
Que sais-je ? son frère, sa sœur,  
Peut-être sa propre lignée.  
Ah ! dit le jeune raisonneur,  
Voyez quel affreux caractère.  
L'ours, le lion, le tigre, la panthère,  
Déchirent-ils jamais les flancs  
De leurs pareils, de leurs parents ?  
Ce vilain animal est le seul sur la terre  
De sa propre espèce ennemi. —

Le seul, dit le vieillard ? vous oubliez donc l'homme ?  
 N'avez-vous jamais réfléchi  
 Sur les proscriptions de Rome ,  
 Ni sur la Saint-Barthélemi ?

---

## XVI.

## LE RENARD OPINANT.

SIRE lion s'étant mis dans la tête  
 De guerroyer pour faire la conquête  
 D'une montagne où régnait l'ours ;  
 Voulut avant de tenter la fortune  
 Avoir le vœu de sa commune.  
 Il l'assemble , et fait un discours  
 Où détaillant tout le mérite  
 De l'entreprise qu'il médite ,  
 Il conclut que sans hésiter  
 Il convient de l'exécuter.  
 Puis il cita l'un après l'autre  
 Les assistants pour les faire voter.  
 Quand ce fut au renard , Moi, dit le bon apôtre ,  
 Je n'aurai point d'avis, si vous le voulez bien.  
 Sire, à quoi servirait le mien  
 Puisque vous avez dit le vôtre ?

Ce renard-là savait son pain manger.  
 Tout roi, tout chef qui fait connaître



Ce qu'il lui plaît de préjuger ;  
Quand il paraît interroger,  
A bien l'air de parler en maître.

---

## XVII.

LES TROYENS MAL ADVISÉS.

APRÈS un siège de dix ans,  
Il vint aux Troyens en pensée  
Que ce serait chose sensée  
De rendre Hélène aux assiégeants.  
La ville discute l'affaire  
Et la tourne dans tous les sens ;  
Mais pendant qu'elle délibère  
Le grand cheval entre dedans.

On ne fait pas toujours à temps  
La démarche qu'il faudrait faire.

---

## XVIII.

## LES DEUX TAUREAUX ET LE LION.\*

**D**eux taureaux cheminaient. Ils virent le lion  
 Venir tout droit à leur rencontre.  
 C'est une belle occasion  
 Pour que le courage se montre.  
 Les taureaux en eurent vraiment.  
 Ils s'accolent tous deux bien ferme,  
 Chacun demeurant comme un terme  
 Tête baissée et cornes en avant.  
 Le lion était plus prudent,  
 Que ses pareils ne le sont d'ordinaire.  
 Il voit le péril de la guerre ;  
 Paisiblement il passe son chemin  
 Sans dire mot ; et les taureaux soudain  
 S'en vont chacun à leur affaire.  
 Chacun va conter son exploit  
 À ses amis. Le lion qui les guette  
 Les voit se séparer ; il accourt, il se jette  
 Sur l'un, sur l'autre ; et presque sans combat  
 L'un après l'autre il les abat ,  
 Remportant victoire complète.

Dieu me préserve d'enseigner

\* L'idée de cette fable est tirée de Shadi. Chardin, fol. 2.

Qu'il faut diviser pour régner !  
 Quelqu'un l'a dit pourtant ; c'est la maxime  
 D'un tyran qui se plaît au crime.  
 Mais si des ennemis se liguent contre vous ,  
 Patientez et filez doux  
 Tandis qu'un même intérêt les rassemble.  
 Un jour viendra que, divisant leurs coups  
 Et leurs desseins, ils seront mal ensemble ;  
 Et vous viendrez à bout de tous.

## XIX.

## LES DEUX GRANDS.\*

Un jeune enfant avec son gouverneur  
 Se promenait à la campagne.  
 Il vit de loin au pied d'une montagne  
 Un homme de belle grandeur,  
 Comme un homme bien fait doit être.  
 Le gouverneur connut l'homme ; et l'enfant  
 L'admira fort sans le connaître :  
 C'est ce qu'on voit assez souvent.  
 Bientôt nouvel étonnement.  
 Le petit garçon voit paraître  
 Derrière le grand homme, un homme encor plus grand.  
 Voyez donc, dit-il à son maître,

\* Duclos, Considérations sur les Mœurs, pag. 100.

Voyez cet énorme géant.  
 Allons, dit le gouverneur sage,  
 Allons le voir, montons à lui.  
 Ils passent auprès de celui  
 Qui se tenait au bas étage.  
 Tel que d'abord ils l'avaient vu  
 En l'approchant ils le trouvèrent ;  
 Et quand à l'autre ils arrivèrent,  
 Ils virent un petit bossu  
 De la plus chétive figure.  
 Mais l'avantage du terrain  
 Donnait de loin au pauvre nain  
 L'avantage de la stature ;  
 Il dominait de-là sur son voisin.  
 Après cette remarque utile ,  
 Le Mentor dit à son enfant :  
 Gardez-vous d'admirer en dupe.  
 Le vrai grand homme est souvent au bas rang ;  
 Et tel autre ne paraît grand  
 Que par la place qu'il occupe.

---

## X X.

## LA VIEILLE TOUR.

UNE vieille tour bien bâtie  
Durait, dit-on, depuis plus de mille ans.  
On l'admirait, on en levait les plans  
Pour en imiter l'industrie.

Mais à la longue il faut céder au temps.

Un voyageur, homme de sens,  
Vit se détacher quelque brique;  
Il en conclut que la fabrique  
Avait perdu de son aplomb.  
Il avertit la garnison

Du danger d'un tel domicile,  
Et fut ailleurs, avec raison,  
Se chercher un plus sûr asile.

Profita-t-on, ne profita-t-on pas  
De son avis ? on ne me l'a pu dire.

Mais j'ai su qu'aux premiers verglas  
La tour tomba du haut en bas,  
Comme on venait de le prédire;  
Et sa chute peut nous instruire  
Sur un objet intéressant.

Quand les ressorts d'un bon gouvernement  
Se détraquent dans un empire,

On peut annoncer sûrement  
Qu'il n'est pas loin de se détruire.

Shaili a dit : « Un roi est comme un fort mnr. Dès qu'il penche et qu'il s'écarte de la droiture, il est près de sa ruine. » Chardin, vol. 2, pag. 176.

## X X I.

L'AVOCAT, LE PEINTRE ET LE  
PHILOSOPHE.

UN avocat, un peintre, un philosophe,  
Étaient voisins et bons amis.  
Ce n'était pas gens de la même étoffe ;  
De voisinage du logis  
En liaison les avait mis.  
Souvent les soirs le trio se rassemble ;  
Et comme un jour ils devisaient ensemble  
Après soupé, l'avocat dit : Ma foi,  
Pour aujourd'hui je suis content de moi.  
Figurez-vous que j'avais deux affaires  
Qu'il me fallait aux plaids faire valoir :  
En point de droit toutes deux si contraires,  
Que l'une était le blanc, l'autre le noir.  
J'ai si bien fait, que par même éloquence  
Le vrai, le faux, également servis,  
Également ont charmé l'audience ;  
Et j'ai laissé les juges ébahis.  
Bon ! dit le peintre, est-ce là ton chef-d'œuvre ?

Et moi, je fais avec mêmes couleurs,  
Une Vénus, ou bien une couleuvre;  
Un ciel serein, ou d'obscures vapeurs;  
J'ai tout cela sur la même palette.

Le sage alors : Vos deux propos,  
Mes chers amis, donnent en peu de mots  
Une leçon sûre et complète.

Vous, c'est avec mêmes pinceaux  
Que vous créez objets beaux ou beaux;  
Tout sort de la même boutique.

Vous, avec même rhétorique,  
Vous appuyez soit le vrai, soit le faux.  
Voici comment cela s'explique :  
C'est que l'esprit et les talents,  
Au moral ainsi qu'au physique,  
Du bien, du mal sont d'aveugles agents.  
Voyons comment on les applique.

## X X I I.

## CÉRÈS OU LES LABOUREURS.

CÉRÈS fut mise au rang des dieux  
Pour avoir introduit l'usage  
De ce bon grain qui nourrit mieux  
Qu'aucune plante ou fruit sauvage.  
Le monde alors n'était pas vieux ;  
Il n'était pas industriel ,  
Mais reconnaissant , juste et sage.  
Chez nous , où l'esprit et les mœurs  
Semblent nous donner l'avantage  
Sur les hommes du premier âge ,  
Quel cas fait-on des laboureurs ?  
Loin d'avoir les divins honneurs ,  
Loin d'obtenir le moindre hommage ,  
Ils languissent au bas étage.

Sommes-nous pires ou meilleurs  
Que les hommes du premier âge ?

Duclos a dit : « S'il n'y avait qu'un homme capable de procurer les  
moissons, on en ferait un dieu. »

Considérations sur les Mœurs.



## X X I I I.

## LE SAGE VIEILLARD ET LE FAUX SAGE.

Certain vieillard tourmenté de la goutte,  
 Pauvre d'ailleurs, pestait non sans raison  
 Contre le sort. Un suivant de Zénon,  
     Dogmatiseur et fanfaron,  
 Vient le trouver. Ami, dit-il, écoute :  
 Quand on se trouve aussi mal sur la route,  
 Il faut finir le voyage.... entends-tu ?  
 C'est le conseil que donne la vertu.  
     Bon, répondit le vieux malade,  
 J'y songerai; je vous suis obligé.  
     Mais à propos : mon camarade,  
     Vous êtes, dit-on, mal logé  
     Chez un fâcheux propriétaire;  
     Que ne lui donnez-vous congé ?  
 L'autre reprit : Je l'aurais bien pu faire  
     Plus d'une fois, je l'ai songé ;  
 Mais depuis longtemps locataire  
 En même lieu, je m'y suis arrangé  
 Tant bien que mal : le sage s'habitue  
     A tout, pour peu qu'il s'évertue ;  
 Même on s'attache à ce qu'on a ;  
     Et ce qu'on n'a pas, on l'oublie,  
 Tant que l'on peut. C'est justement cela,

Dit le vieillard, qui m'attache à la vie.

Ce bon vieillard avait raison ;  
Notre vie est notre maison ;  
Y mettre le feu c'est folie.

Sénèque a dit : « Nous tenons à la vie comme des locataires tiennent  
à leur logement malgré ses inconvénients. »

---

#### XXIV.

##### LE SAGE ET L'ABEILLE.

Un sage de l'antiquité  
Etudiait sans cesse les merveilles  
De la nature, et surtout les abeilles  
Piquaient sa curiosité.  
Un jour qu'en profond politique  
Il observait l'activité,  
La règle, la simplicité  
De leur allure monarchique,  
Il se sentit violemment porté  
Vers les attrait et la commodité  
De la puissance despotique.  
Par bonheur pour la république  
Dont il devait être législateur,  
Sur les détails dont notre observateur  
Voulait emprunter la pratique,  
Une abeille avec lui s'explique.

Ami, dit-elle au sage curieux,  
 Partout ici l'ordre frappe vos yeux;  
 C'est le fruit de notre police,  
 Et de l'inflexible justice  
 Qu'une reine exerce sur nous  
 A volonté, mais sans caprice.  
 Serait-ce de même chez vous?  
 Ici l'autorité ne fait point de jaloux,  
 Et quand la reine nous condamne,  
 Elle ne fait qu'être l'organe  
 De ce commun instinct qui nous anime tous.  
 Serait-ce de même chez vous?  
 Adieu, c'est assez pour un sage,  
 Et je retourne à mon ouvrage.  
 C'était assez sans contredit,  
 Et le sage se tint pour dit  
 Que parmi nous ce mot d'un empereur de Rome  
 Doit être au cœur de tous les rois:  
 Homme, si tu prétends être obéi par l'homme,  
 Obéis toi-même à des lois.

• Marc-Aurèle.

## X X V.

## LES FOURMIS.

ON m'a conté qu'un moraliste  
 Accosté d'un naturaliste,  
 Philosophait dans un jardin :  
 C'était près d'une fourmillière ;  
 Et voyant la race ouvrière  
 Le dos courbé sous le butin  
 Qu'elle portait au souterrain :  
 Vil insecte, dit-il, que je hais ton caprice !  
 Si tu dors tout l'hiver, que te sert d'enfouir ?  
 D'amasser pour ne point jouir ?  
 C'est l'emblème de l'avarice.  
 Puis, s'échauffant à ce sujet,  
 Il défila son chapelet  
 Contre l'avare qui recèle  
 Les biens qui doivent circuler,  
 Prétendant que c'était voler,  
 Et le prouvant en nouveau Marc-Aurèle.  
 Son compagnon reprit : Vous dites vérité,  
 Tout avare est voleur de la société ;  
 Mais la Fourmi doit, ce me semble,  
 Être à l'abri d'un reproche pareil.  
 Les provisions qu'elle assemble  
 Ne sont pas pour le temps que dure son sommeil :

Deux ou trois jours en font l'affaire ;  
 Et c'est là le pur ordinaire  
 Du peuple ailé qui vit sous cet épaulement.  
 Le fait est connu récemment,  
 Mais avéré. Vous pouvez en conclure  
 Que l'instinct n'égare jamais,  
 Et qu'en suivant le vœu de la nature  
 On suit la raison de bien près.

---

## XXVI

LES TROIS JAPONNOIS,

CONTE.

Ox sait que les bienfaits des rois  
 Sont souvent le prix de la brigue ;  
 C'est ce qu'on a vu mille fois.  
 Mais que la vertu sans intrigue  
 A la faveur donne des droits,  
 C'est ce qu'on aura peine à croire,  
 Et peu d'exemples dans l'histoire  
 Le feront voir. J'en connais un  
 Aussi touchant que peu commun :  
 J'en veux retracer la mémoire.

Dans le pays des Japonnois  
 On dit qu'il était autrefois

Une singulière police.

Chez ces gens-là point de sergents,

Point de recors pour saisir les brigands;

Mais chacun, à son gré courait sus. La justice

Gratifiait d'abord d'un billet au porteur.

Quiconque saisait, livrait un malfaiteur.

Enfin la veille du supplice,

Après le délit constaté,

Le bon du juge était sans remise acquitté.

C'est ainsi qu'au Japon la justice exercée

Se passait de maréchaussée.

Ce fut là qu'un certain marchand,

Gros marchand de la capitale,

Essuya de la part d'un sien correspondant

Une banqueroute fatale.

Le Japonnois était homme de bien,

Il paya tout; il ne lui resta rien.

Que trois garçons avec la mère,

Le tout réduit à la misère.

Le pauvre homme bientôt en mourut de chagrin.

La veuve au désespoir, sans moyens, sans ressource,

Allait suivre même destin.

Ses enfants, après mainte course

Et maint effort, le tout en vain,

Pour obtenir des secours du prochain,

Voyaient leur mère infortunée

Par le besoin et l'angoisse minée

Dépérir, tirer à sa fin.

Les trois frères alors dans leur douleur profonde  
S'avisèrent d'un tour que l'on admirera.

Aussi longtemps qu'en ce bas monde  
Père et mère l'on chérira.

Après avoir concerté leur affaire,

Ils tirèrent entre eux au sort

A qui jouerait le rôle nécessaire

Qui conduisait droit à la mort :

Car dans cette sublime et noble comédie

L'un d'eux devait perdre la vie ;

Et c'était là le moindre effort ;

Mais il fallait la perdre avec ignominie.

L'un des trois dûment garroté

Au tribunal fut mené par ses frères,

Qui le cœur gros en cette extrémité

L'arrojaient de larmes amères.

Lui seul avec sérénité

Les consolait. Je vais joindre mon père

Et sauver la vie à ma mère,

Leur disait-il ; mon sort est assez doux :

Je suis heureux, bien plus heureux que vous.

Disant ces mots, on entre à l'auditoire.

Le patient sans changer de couleur

Est présenté comme insigne voleur,

Et mis d'abord à l'interrogatoire.

Il y convint de tout sans marquer ni douleur

Ni regret, ni crainte ni honte.

Le cas était bien clair ; la sentence fut prompte,

Le supplice annoncé pour le matin suivant,  
Et l'argent de la prise acquitté sur le champ.

Ce fut alors que la nature  
L'emporta sur tous les égards.

En recevant le prix de la capture,  
Les deux frères par leurs regards  
Et par leurs pleurs trahissent l'imposture.  
Le juge était habile, industrieux,  
Humain de plus, ce qui vaut encor mieux ;  
Il se douta de quelque tour d'adresse ;  
N'ayant jamais vu la tendresse  
Mêlée à de pareils adieux.  
Il s'en fut trouver le monarque,  
Et l'instruisit de ses soupçons.

Le roi trouva le fait si digne de remarque,  
Qu'il voulut voir les trois garçons.  
Il les interrogea lui-même,  
Et leur parlant avec bonté  
Il apprit d'eux tout leur système,  
Et comme ils l'avaient inventé  
Pour arracher leur mère à la mendicité ;  
Offrant au gré du sort une chère victime,  
Pour gagner le prix imputé  
A la découverte du crime.

A ce récit d'un désespoir sublime,  
Le monarque fondit en pleurs ;  
Larmes touchantes des bons cœurs  
Dont rarement le trône brille !



Il embrassa les trois enfants,  
Leur offrit, leur donna des emplois importants;  
Pensionna la mère et protégea la fille,  
Bref il devint père de la famille.

C'est ainsi que de temps en temps  
La vertu mène à la fortune.  
Le Japon est bien loin, mais j'irais à la lune  
Pour être le témoin d'exemples si touchants.  
Puissent de pareils rois et de pareils enfants  
Être partout chose commune!

E I N.

---

*Faute à corriger dans ce Volume.*

Page 3, ligne 22, bays, lisez bais.

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES FABLES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

---

Le chiffre romain indique le tome ; et le chiffre arabe, la page.

### A.

AIGLE (l') et le Pélican.	tome I, page 23
Aigle (l') et le Roitelet.	II. 121
Aigle (l') et ses petits.	I. 122
Aigles (les deux).	II. 81
Apanas (les).	I. 27
Ane (l') et le Cheval.	I. 111
Ane (l') et la Pomme.	I. 223
Ane, (l') le Coq et le Lion.	I. 161
Animaux (les) voyageurs.	I. 68
Animaux (les) voyageurs,	I. 71
Araignée (l') et l'Hirondelle.	I. 174
Avare (l') et son Ami.	I. 20
Aveugle (l') et son Guide.	I. 125
Aveugle (l') et la Lanterne.	II. 152
Avocat, (l') le Peintre et le Philosophe.	II. 204

## B.

Balance (la).	II. 196
Barbet (le) et le Kalender.	II. 188
Bateau (le).	II. 146
Bélier (le) dangereux.	II. 107
Bélier (le) et le Taureau.	I. 189
Bélier (le) piqué par une Abeille.	I. 172
Berger, (le) les Moutons et le Philosophe.	II. 160
Biens (les) inutiles.	II. 194
Buchérons (les):	II. 39

## C.

Caille, (la) la Bécasse et le vieux Corbeau.	II. 76
Canards (les jeunes).	II. 139
Câne (la) et ses OEufs.	I. 221
Carrières (les).	II. 34
Cassandre-prologue.	I. 1
Castors (les).	I. 85
Cavale (la) et son Petit.	II. 77
Cavalier, (le) le Villageois et le Piéton.	I. 56
Centenaires (les).	II. 11
Cérès, ou les Laboureurs.	II. 206
Cerfs (les deux) et le Loup.	II. 138
Chameau (le), le Cheval et le Voyageur.	II. 166
Charlatan (le) et le Philosophe.	I. 102
Chasse (la)	I. 153
Chat (le) et le Perroquet.	II. 157

# ALPHABETIQUE. 219

Chat (le) qui veut faire fortune.	II. 56
Cheval (le) de course.	II. 109
Cheval (le) et son Maître.	I. 216
Chèvre (la) et le Loup.	I. 211
Chevreaux (les).	II. 95
Chien (le) battu.	I. 197
Chien (le jeune).	I. 35
Chien (le) mal secouru, ou le Combat de nuit.	I. 7
Chien (le) regretté.	I. 97
Chiens (les deux) de chasse et le Manant.	II. 131
Chiens (les jeunes) couplés.	II. 51
Chinois (le jeune).	I. 24
Colin-maillard (le).	II. 127
Combat (le) du Cirque.	II. 112
Conseil (le bon).	II. 195
Coq (le) déplumé.	I. 10
Coqs (les deux) et le Dindon.	I. 113
Corbeau (le) et la Bécasse.	I. 109
Corbeau (le) et le Coq de Limoge.	II. 14
Cormoran (le) de bon conseil.	II. 33
Cygne (le) et le Héron.	I. 218

## D.

Découverte (la).	II. 113
Dégat (le) et les Glisseurs.	II. 145
Derviche (le) et le Calife.	I. 48
Desirs (les), ou le Mancenillier.	I. 165

Diamant (le) du duc de Bourgogne.	I. 137
Dindon (le).	II. 79
Dioclétien accusé de folie.	I. 100
Docteur (le) et la Puce.	II. 8
Dogue (le) et les Roquets.	I. 44

## E.

Echo (l').	I. 133
Ecolier (l').	II. 84
Ecrevisses (les).	II. 99
Ecureuil (l') et l'Eléphant.	I. 177
Eléphant (l') voyageur.	I. 61
Eléphants (les) et leur Maître.	I. 77
Eléphant (l') mort.	I. 104
Emerillon (l') et l'Araignée.	I. 24
Enfant (l') et sa Poupée.	II. 188
Enfant (l') et le Matin.	II. 70
Enfant (l') sur un Clocher.	I. 132
Espalier (l').	I. 106
Esprits (les) malades.	II. 46
Etoiles (les) et la Fumée, ou le Satrape et le Sage.	II. 186
Exilés (les deux).	II. 41

## F.

Faisanne (la) et la Perdrix.	II. 116
Fermier (le) et son Seigneur.	II. 89
Fille (la jeune) et les Guêpes.	II. 9

# ALPHABÉTIQUE. 221

Fille (la) orgueilleuse.	I. 206
Fils (le) du Roi et les Portraits.	II. 149
Fontaine (la) du Seigneur.	II. 119
Fou (le) du Roi.	I. 208
Foulon (le) et le Charbonnier.	I. 173
Fourmi (la) et l'Abeille.	I. 179
Fourmis (les).	II. 210
Frères (les deux).	II. 73
Fromage (le) mou.	II. 175
Fruits (les) du marché.	I. 53

## G.

Gazelle (la) et son Fan. — Le Tigre et l'Homme.	I. 145
Génisse (la) sacrifiée.	I. 30
Goutte (la) d'eau.	I. 63
Guêpe (la) et l'Abeille.	II. 54
Guenon (la) et ses Petits.	I. 201
Grands (les deux).	II. 201
Grenouilles (les deux).	I. 188
Grenouilles (les) et les Roseaux.	II. 67
Grue (la)	II. 177

## H.

Hercule (l') aveugle.	I. 52
Hérisson (le).	II. 43
Homme (l') aveugle et sourd.	I. 157
Homme (le jeune), l'Araignée et le Vieillard.	II. 197

Homme (l') et le Baril.	II. 212
Homme (l') qui regrette sa Vigne.	I. 118
Homme (le petit) au Parterre.	II. 16

## J.

Japonnois (les trois).	II. 211
Jeux (les) pleïens , ou la Joûte sur l'eau.	II. 129
Joueurs (les deux).	II. 184
Jugement (le) de Minos.	I. 167
Jugement (le) du Lion.	I. 129
Jupiter et le Rossignol.	II. 47
Jupiter et le Savant.	II. 193
Jupiter et les Femmes.	I. 76
Ivrogne (l') qui se venge.	I. 222

## L.

Laboureur (le) et son Crible.	II. 179
Laboureur (le) mécontent.	I. 41
Lièvre (le) et le Loir.	I. 83
Lièvre (le) pris et le Moineau.	I. 185
Lièvre (lé) et ses Amis.	II. 5
Linotte (la jeune).	II. 105
Lion (le) et l'Eléphant.	II. 87
Lion (le) inconsolable.	II. 31
Lion (le) , l'Ours et le Renard.	I. 151
Loup (le) et les Lapins.	II. 148
Loup (le) et les Mâtins.	I. 187



M.

Magasins (les) de Jupiter.	I. <u>116</u>
Maison (la) et l'Architecte.	L. <u>59</u>
Mandarin (le) disgracié.	I. <u>195</u>
Marionnettes (les).	II. <u>25</u>
Marmitons (les deux) et le Pâtissier.	L. <u>164</u>
Médecin (le) qui a perdu l'esprit.	I. <u>214</u>
Méridienne (la).	II. <u>18</u>
Merle (le) et ses Enfants.	L. <u>159</u>
Ministre (le bon).	L. <u>182</u>
Montagne (la) des diamants.	II. <u>150</u>
Mort (la) et le Vieillard.	L. <u>79</u>
Morues (les).	L. <u>67</u>
Mouton (le), le Porc et le Corbeau.	L. <u>53</u>
Moutons (les) aux dents d'or.	II. <u>126</u>
Moutons (les) qui dépérissent.	II. <u>49</u>
Mule (la) et le Chameau.	L. <u>140</u>
Mule (la) et le Dromadaire.	L. <u>139</u>

N.

Nageurs (les deux).	L. <u>219</u>
Nain (le) et le Géant.	II. <u>64</u>
Naufrage (le).	L. <u>156</u>
Nids (les deux).	II. <u>97</u>

O.

Origine (l') des Pigeons ramiers.	II. <u>62</u>
Ours (l') et la Seripe.	L. <u>89</u>

Oiseau (l') et le Serpent de mer.	II. <u>37</u>
Oiseaux (les), les Quadrupèdes et la Chauve-Souris.	L. <u>190</u>
Oiseaux (les) de passage.	L. <u>28</u>

## P.

Palais (le) de la Mort.	L. <u>124</u>
Papillon (le) et l'Abeille.	L. <u>50</u>
Papillon (le) et l'Amour.	L. <u>91</u>
Paysan (lê) et l'Avocat, ou la Consultation.	L. <u>127</u>
Paysan (le) de Babylone.	L. <u>18</u>
Paysan (le) et la Cigogne.	II. <u>71</u>
Perdrix (la) et ses Petits.	L. <u>168</u>
Père (le) et le Fils.	L. <u>199</u>
Père (le) et ses deux Fils. — Les deux Ruiseaux.	L. <u>4</u>
Perruche (la) et l'Hirondelle.	II. <u>134</u>
Phénix (le).	L. <u>159</u>
Pierre (la) et les Inscriptions.	II. <u>154</u>
Pivert (le) et le Roitelet.	L. <u>111</u>
Poirier (le) et l'Epine.	L. <u>25</u>
Polissons (les) et les Grenouilles.	L. <u>112</u>
Poro-épïc (le) et le Lièvre.	II. <u>185</u>
Poule (la) et l'Autruche.	II. <u>143</u>
Poules (les deux).	II. <u>86</u>
Pouvoir (le) et les Bornes de l'éducation.	L. <u>147</u>
Prières (les).	L. <u>143</u>
Prince (le jeune) et les Polissons.	II. <u>22</u>

# ALPHABETIQUE. 225

Profils (les deux).	II. <u>29</u>
Pyramides (les).	II. <u>91</u>

## Q.

Quaker (le) et le mauvais Chien.	II. 181
Queue (la) du Paon.	<u>I. 143</u>

## R.

Rat (le) et l'Idole.	<u>L 9</u>
Rats (les) de Norvège.	<u>II. 74</u>
Renard (le) ambassadeur.	<u>I. 37</u>
Renard (le) architecte.	<u>II. 164</u>
Renard (le) opinant.	<u>II. 198</u>
Renard (le vieux).	<u>L 16</u>
Réveil (le) du Roi et de son Valet de chambre.	<u>II. 191</u>
Rien de trop.	<u>II. 169</u>
Robinet (le).	<u>L 220</u>
Roi (le jeune) et son Gouverneur.	<u>L 81</u>
Roi (le) et l'Etranger.	<u>II. 92</u>
Roi (le), le Fleuve et la Poignée de terre.	<u>L 42</u>
Roi (le), le Visir et les deux Enfants.	<u>II. 189</u>
Roi (le), le Visir et les deux Hiboux.	<u>L 57</u>
Roi (le) Louis XII et le Courtisan.	<u>II. 172</u>
Roi (le) de Java et l'Eléphant blanc.	<u>II. 162</u>
Roi (le) et la Reine.	<u>II. 1</u>
Roi (le) et le Vigneron	<u>II. 124</u>
Roi (le) observateur.	<u>II. 26</u>
Rouge-gorge (le) et la Corneille. Epilogue.	<u>L 225</u>

## S.

Sage (le) et l'Abeille.	II. 208
Sanglier (le) qui aiguise ses défenses.	I. 186
Sceptres (les deux).	I. 209
Scorpion (le) et la Tortue.	I. 95
Siagos (le). — Le Mage.	I. 32
Singe (le) et la Planche.	I. 94
Singe (le) et l'Eléphant.	II. 103
Singe (le) qui parle.	II. 101
Soleil (le) et les Oiseaux de nuit.	I. 46
Somnambules (les deux).	I. 65
Sot (le) et le Sage.	I. 204
Sourd (le) et l'Aveugle.	I. 39
Statuaire (le) et le Chimiste.	I. 54
Sultan (le bon).	I. 86
Sultan (le) et la Sultane.	I. 107

## T.

Tableau (le) de Zeuxis.	I. 60
Tailleur (le).	II. 69
Taupe (la).	II. 83
Taureaux (les deux) et le Lion.	II. 200
Têtes (les) maltraitées.	II. 142
Tour (la) carrée.	I. 170
Tour (la vieille).	II. 203
Trésor (le) et les Souhails.	I. 13
Troyens (les) mal-avisés.	II. 199
Turc (le), sa Femme et la Pie.	II. 93

## V.

Vaisseaux (les deux).	I. 193
Vautour (le) et la Tortue.	I. 15
Vendeur (le) de vent.	I. 115
Vengeance (la) de Jupiter.	II. 58
Vents (les).	II. 60
Vénus (la) d'Apelle.	II. 20
Veuve (la) et sa Servante.	I. 178
Vieillard (le) à l'Hôpital.	I. 162
Vieillard (le sage) et le faux Sage.	II. 207
Vieillard (le) et ses trois Enfants.	I. 154
Vieillard (le) qui plante.	I. 149
Visir (le) et le Manant.	I. 73
Voiture (la) et le Paon.	II. 3
Voyageur (le), les Cigales et les Grenouilles.	II. 25

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

V41 1525639

25253





